

PIERRE GRÉGOIRE  
LE BAISER D'EUROPE

PIERRE GRÉGOIRE

# LE BAISER D'EUROPE

MÉDITATIONS  
D'UN HUMANISTE COMMUNAUTAIRE



1967

ÉDITIONS: „DE FRENDESKREES”, LUXEMBOURG

© „DE FRENDESKREES” - LUXEMBOURG  
IMPRIMERIE SAINT-PAUL, LUXEMBOURG

## PRÉFACE

*En me faisant le préfacier de mon propre livre, je n'ajoute rien à sa valeur intrinsèque, je le sais. Mais le sachant bien, je ne me sens pas en mesure de supprimer cet avertissement que beaucoup de lecteurs croiront inutile, superflu et inopérant. Ces lecteurs n'auront pas tort tout à fait; un livre peut être achevé et faire fi de toute préface comme de toute postface. L'avant-propos ne sert, en règle générale, qu'à indisposer l'acheteur, auquel on voudrait imposer une sorte de mode d'emploi. Or, le lecteur, avide de connaître les idées de l'écrivain qu'il hante, aime à se dispenser des réflexions que celui-ci fait, après coup, sur celles qu'il vient d'exprimer. Dès lors l'acquéreur se voit mis au supplice de choisir, avant même d'avoir commencé la lecture: sera-t-il assez brutal pour marquer son désintéressement à l'égard d'un ajouté fastidieux et pour passer, purement et simplement, avec la pénible sensation d'avoir été déloyal; ou bien aura-t-il la délicatesse de rester fidèle au principe de la lecture littérale, de résister à la tentation de négliger l'introduction et d'être convaincu qu'il va perdre un quart d'heure, au moins?*

*Voilà que, par cette confession, j'enlève à sa gêne tout fondement. Les lignes qui vont suivre, n'introduisent pas, selon le terme technique, dans le vif de la matière. Elles poursuivent un but à part,*

*bien sis en marge de l'essentiel. Elles se veulent justificatrices devant le tribunal de ma conscience. Elles tiennent à enfiler les motifs qui ont provoqué la sélection des articles, publiés entre 1945 et 1965, et le choix des conférences, faites au hasard des manifestations officielles. Elles s'efforcent, sans insister, d'expliquer l'alignement de propositions, apparemment contradictoires, visant un thème central et examinant, à tour de rôle, toutes les facettes visibles de la civilisation occidentale. Elles disent ouvertement que le choix opéré est une espèce d'illustration du problème insoluble de savoir ce qui, des titres ou des exposés, a été cause et ce qui a été effet. Elles mettent en évidence, sans fausse fierté, le souci sempiternel de mes méditations, de mes rêves et de mes aspirations qui, inexorablement, bien que d'une manière toujours changeante, me font apparaître l'Europe, le Monde et la Foi de l'homme comme trois sources intarissables de fascination, à partir desquelles l'Histoire, d'un écoulement majestueux, charrie ses flots nourriciers.*

*L'Histoire, pour moi, est devenue une sorte de bien-aimée. Quels que soient les traits, sous lesquels elle cherche à se cacher plutôt qu'à se présenter, je l'adore, je suis à sa merci, je subis la loi de sa bonne et de sa mauvaise humeur et je me rends, de plus en plus, aux exigences de son service. Si je l'ai boudée dans le temps, elle prend une belle revanche sur le tard. Malgré ses atours curieusement caméléoniens, elle reste une très grande dame qui sait se faire respecter par quiconque l'approche, en bien ou en mal. Mes rencontres avec elle, fortuites, d'abord, sincèrement voulues et sérieusement continuées, ensuite, m'ont révélé l'immensité de son être, dans lequel se perdent, pour se retrouver, toutes les vertus et tous les vices, toutes les qualités et tous les défauts de l'humanité. Se personnifiant, tour à tour, dans les Moïse comme dans les Caïn, dans les Alexandre-les-Grands comme dans les Djingis-Khan, dans les Aristote comme dans les César, dans les martyrs comme dans les Néron, dans les Saints comme dans les Borgia, dans les Dante comme dans les Robespierre, dans les Napoléon comme dans les Hitler de tout acabit, elle n'a cessé de grandir, au fur et à*

mesure qu'elle progressait et qu'elle surpassait ses rôles ingrats, afin d'aspirer, par ses soubresauts de bonne volonté, éternellement répétés, à cette pureté triomphante que ses innombrables actes n'arrivent jamais à confirmer définitivement par l'éclat immaculé de la réalité des choses et des faits. Bien au contraire, ses actes les plus insignes comme ses gestes les plus attachants persistent à se draper dans l'anonymat et, naturellement modestes, à laisser la préséance bien remarquée aux autres: à ceux qui, bruyamment vaniteux, se font acclamer et par le crétinisme fait roi et par la médiocrité couronnée reine. Telle la mer, elle s'agite et elle se calme, elle tonne et elle se tait, elle hurle et elle gronde, elle détruit et elle nourrit, elle menace et elle séduit, elle grimace et elle sourit, elle provoque le mépris et elle se fait admirer, elle prend et elle rend, elle sépare et elle lie, elle se retire et elle revient, elle reste, pour rester la même, sans cesse: étrangement mystérieuse, terriblement profonde et singulièrement attrayante pour l'homme qu'elle fait, afin de l'exploiter, qu'elle aime, afin de le défaire, et qu'elle emporte, après qu'il l'a portée. Elle est là, devant nous, glorieuse et crainte, à la fois, palpable et insondable, divisible et inexhaustible; aucun mortel n'arrivera à l'expliquer dans l'intégralité des secrets qu'elle tient et qu'elle retiendra à jamais. Voilà son défi, et voilà ma tentation! Suis-je pardonnable, en succombant? Aucune amende, imposée par le public, ne me préservera d'une rechute. Peccavi, amici, et je recommencerai sur ce plan.

Mais, au fait, suis-je réellement? N'ai-je pas plutôt l'impression, assez confuse, d'être dans le courant de l'histoire une chose mystérieusement fermée, en constant devenir, aspirant sa nourriture quotidienne des flots qui la portent et tourbillonnant, avec un semblant d'autonomie, au milieu d'une force qui, pourtant, lui impose sa direction? Si, donc, je suis, ce n'est que parce que j'attribue à mes incessantes transformations une existence, définissable, mesurable et retenable comme peut l'être le fleuve qui m'entraîne, ou que je m'obstine à incarner le désir de durer dans le temps et d'y laisser une empreinte qu'un jour les spécialistes de la

*dactyloscopie spirituelle* déceleront comme une impulsion que j'aurais donnée à ma base portante.

*N'aurais-je pas commis un péché contre ma vocation, en m'abstenant de servir l'Histoire ? L'homme, voyez-vous, est trop curieux par nature. L'homme que je suis n'a pas pu résister à ce qui le pousse vers l'accomplissement de l'acte, grâce auquel il mettra à profit l'ensemble de ses forces innées. Au lieu de chercher à connaître ce qui est ou de conjecturer sur ce qui adviendra, je préfère pratiquer une curiosité à rebours qui, elle, veut savoir, d'où je sors, comment je suis devenu ce que je suis, quelles sont les causes de mon être et de mon bien-être et quelles les lois qui, de loin, de très loin, semblent régir mon existence.*

*Ma voisine, femme extrêmement versée dans l'art d'apprendre les dernières nouvelles et de prévoir les faits d'après-demain, affirme, à qui veut l'entendre, que tout cela est finement inscrit dans ses cartes. Je ne voudrais pas contredire ma voisine, dont le doigté égale la faconde, mais je m'efforce de faire valoir, en lisant dans les documents, une méthode inductive et des facultés déductives que la cartomancienne désapprouve. Pourquoi ? Parce que, dit-elle, votre Appel constant de l'Inconnu n'est autre chose que ma passion de révéler, dès que, du passé, j'ai fait le miroir magique de l'avenir. Malheureusement, les curés et la police n'y croient pas, alors que vos prédictions, découlant des mêmes prémisses, n'encourent jamais l'ire des autorités, injustes dans leurs appréciations à mon égard et brutales dans leurs façons de réprimer les plus belles révélations que puissent me permettre la lecture exacte des lignes de main et l'interprétation géniale du marc de café.*

*Mon Appel de l'Inconnu, ainsi invoqué, rabougri, rapetissé, mis sur un pied d'égalité avec l'esprit de lucre d'une vulgaire voyante et n'en souffrant guère, me fait marcher vers des régions plus élevées, auxquelles les diseuses de bonne aventure — avec les diseurs d'infortune, la différence entre les unes et les autres n'est pas énorme — n'accèdent jamais. Tout seul, ou presque, j'avance; j'avance lentement, inlassablement, afin de gagner les hauteurs d'où*

*je pourrais voir, dans un même regard circulaire, ce que mes aïeux ont fait et quelle sera, par la force des choses établies et des mouvements déclenchés, le sort de mes arrière-petits-fils. Tout à coup, en marchant, en montant, j'ai une étrange sensation que, très difficilement, j'arrive à définir. Il y a quelque part un rien qui semble me choquer, un détail qui paraît me piquer, un parfum qui a l'air de m'énerver, que sais-je encore ? Se pourrait-il que ce fût une fleur à mes pieds qui m'exaspérât ? Une fleur ? Une métaphore, plutôt, couchée dans mes souvenirs, une image coulée dans le moule des expressions courantes, une comparaison que les générations se passent, sans se soucier de leur force probante ? L'historien, prophète retourné, visionnaire d'états dépassés !*

*La métaphore est fausse, je le sens. Je le sens, en avançant, en regardant droit devant moi et en fixant le tournant de route, derrière lequel ont disparu mes père et mère et derrière lequel, demain, après-demain, je m'évanouirai dans la masse des trépassés. Je le sens encore, en m'arrêtant un instant, en faisant demi-tour sur place et en considérant la longue file de ceux qui, derrière moi, mon fils en tête, suivent mes traces, tout comme je suis en train de suivre celles, moins profondes, de mes prédécesseurs. Nous montons, toujours nous montons, nous ne cessons de monter, afin de connaître nos ascendances les plus éloignées, avec toutes leurs ramifications et toutes leurs implications possibles. A travers des forêts vierges d'inconnues, de plus en plus denses, à travers des déserts d'ignorance, de moins en moins égayés d'oasis d'intuition, nous allons retrouver, chacun par sa voie particulière, Adam et Eve ou les zones édéniques de l'innocence et de la jouvence jamais troublées.*

*En me faisant ainsi laudator temporis acti, je ne cherche qu'à forcer les portes closes des garde-valeurs, dans lesquels je pourrais retrouver les trésors spirituels, thésaurisés par les dix mille générations qui m'ont précédé, mettre à découvert une partie du substrat mi-pétrifié de ce qui a été une fois l'appui vivant de toutes les belles qualités humaines, purifiées par l'action incessante des siècles, actualiser les réserves de sagesse des anciens et hodierniser les faits et*



*gestes glorieux des ancêtres, à imiter, dans de meilleures conditions, par des hommes épris de la vraie grandeur et de la perfection réelle, quitte à me demander, de temps à autre, si je ne m'évertue pas à répandre sur les blessures très douloureuses que le présent, toujours meurtrier, a faites, le baume d'un passé autrement ulcéré, ou bien si je ne me précipite pas dans les eaux stagnantes de l'Hier, afin d'y éteindre le feu des passions qui me dévore. Et, invariablement, j'arrive aux mêmes conclusions:*

*Non, le présent, reflet du passé et préfix de l'avenir, ne fait que ramener devant nos yeux des visions ancestrales. En nous rangeant parmi les historiens, nous aimons, en partant de faits précis, à nous souvenir. Nous nous souvenons des rêves qu'ont eus nos aïeux; nous nous souvenons de ceux qui, dans notre subconscience, continuent leur vieille hantise. En nous rappelant l'érudition classique et préclassique, nous prenons conscience, chaque jour davantage, de la pauvreté de notre bagage intellectuel et moral, malgré les moyens étonnamment complexes, mis à notre disposition par l'ère atomique. En jouant le jeu interminable des comparaisons, opposant nos machines nautiques et cosmonautiques aux chars à roues en bois lourd des Assyriens, mettant en parallèle le Luxembourgeois d'aujourd'hui et le Grec des temps de la bataille de Marathon, nous finissons infailliblement, alors même que nous rentrerions d'un voyage autour de la lune, à nous retremper dans l'atmosphère apaisante de la modestie. Ce que l'exploration du passé, poussée à fond, nous délivre, en fin de compte, ce n'est qu'un exemple modérateur pour nos actions et un symbole consolateur pour nos déceptions.*

*Et ce n'est pas tout. Au moment même, où je constate que mes grands-parents jouissent d'une fixité, qu'ils ne changent plus et qu'ils restent immobiles dans le chez-eux de ma mémoire, la découverte du présent dans le passé, du passé dans le présent, de tout le présent dans tous les passés, m'accule, tout à coup, à un arrêt, pour qu'aux tréfonds de mon âme j'établisse la pleine étendue de cette présence, toujours accueillante. Le Temps, subitement, se rapprochant des côtés et perdant deux de ses dimensions, m'en-*

*ferme dans la seule étendue qui est et qui ne passe plus. C'est dans une sorte de frémissement émerveillé que je m'aperçois que la présence est une, sacrée et immuable dans la mutabilité grouillante des êtres et des choses: la Présence, tout court.*

*Vouloir connaître cette Présence, afin de la reconnaître! Voilà l'agent provocateur de ma curiosité, voilà le but final de mes départs pour l'Inconnu. Ce fut comme un éclair, lorsqu'un jour je crus tenir le sens de l'Histoire dans le creux de ma main, de cette main qui venait d'écrire: Pour cette éternelle Présence, l'instant a le poids de cent mille ans, et l'existence de l'humanité se résume, pour Elle, en deux mots: Je suis! Le temps de les prononcer, et voilà mesurés, dans Son Être, la durée des temps et le total des événements, tant individuels que collectifs, qui se sont succédé depuis la création du monde.*

*La méditation, de plus en plus accentuée, de cette vérité me ramène à une mesure plus équitable de mes propres forces par rapport à ce qui me tient, à ce qui me meut, à ce qui m'émeut et à ce qui me pousse à marcher, à penser, à agir, à prier, à tomber, à me relever, à espérer, à combattre, à vivre plus intensément et à mourir un jour, afin que, quelque part dans cette Présence, à l'égal de mes grands-parents et parents, je me fasse stable et luisant à mon tour. Il faut, dès lors, qu'avec un acharnement accru je me mette à remplir ma mission d'homme et à faire mon travail de croyant. Bien que tous les êtres ne fassent pas de la même manière la même tâche qui leur est imposée et bien que les croyants — juifs, protestants, catholiques romains ou autres — diffèrent sensiblement dans l'exercice de la vocation, nationale et universelle, qui leur est propre, je m'efforce, à l'exemple de la plupart et en faisant valoir mes seuls moyens de la foi et de la confiance, de rester bien dans ma voie d'Européen, qui est celle de dépositaire d'une civilisation avancée, et de répéter, pour la billionnième fois, peut-être, l'aventure prodigieuse des ancêtres, en affirmant, par l'acte, les valeurs conquérantes de notre esprit, toujours prêt à répandre dans les espaces vides du globe ses éléments expansifs de culture et à faire pratiquer partout la fraterni-*

sation de tous les hommes, gagnés à la cause de la justice et de l'amour chrétiens.

*L'aventure a ses risques, beaucoup moins pour la gloire ou pour la vie de l'aventurier que pour la pureté du message à transmettre. L'Européen, par la grâce de Dieu croyant privilégié, a été le messager élu de la Foi que, par les meilleurs de ses adeptes, il a professée dans le monde entier, où ses idées et ses conceptions ont triomphé, partiellement. Je ne ferai le tort à personne, qu'on m'approuve ou qu'on me désapprouve, de plaider pour une chrétienté qui, seule, aurait été à l'origine de la civilisation portant son nom. Trop conscient des accusations, sans cesse répétées par les transfuges et par les traitres au christianisme, disant et répétant que jamais les chrétiens, quelle qu'ait été la nuance de leur crédo, n'auraient été meilleurs agents de la culture occidentale que les indifférents de tout genre, je me suis fait, en historien assez averti, une conviction à ce sujet. Car au fil de mes études j'ai dû établir une liste des faiblesses humaines, des tentations, des chutes et des rechutes, des manquements, des crimes et des erreurs, d'un côté, des vertus, des qualités, des grandeurs, des sacrifices, des abnégations, des héroïsmes, tant patents que secrets, des altruismes et des fermetés de caractère, de l'autre, pour la voir appliquée intégralement aux uns comme aux autres, avec des plus ou des moins insignifiants, selon les faveurs ou les défaveurs des périodes observées.*

*Rien de surprenant, pour moi, dans le résultat final de ces observations, puisque tous les hommes, les croyants comme les autres, en transmettant à leurs descendants une manière d'être, une façon de penser et une habitude de vivre, agissent par atavisme, au gré de puissances héréditaires, dans lesquelles les forces motrices sont constituées par des éléments culturogènes de provenance chrétiennement religieuse. N'oublions pas qu'il y a des qualités fondamentales, acceptées par tout le monde, qu'il y a des vertus naturelles, reconnues valables par les athées comme par les croyants, pratiquées non moins par les mécréants que par les chrétiens et qui, bien exercées, peuvent ennoblir, au même degré, les uns comme les*

autres. L'histoire ne passe sous silence ni les neutres, qui auraient été admirables de caractère, ni les engagés, qui se seraient comportés abominablement. Si ceux-là ont été plus près du christianisme vraiment vécu, plus au coeur même de la grande chrétienté qu'ils n'ont voulu l'admettre, ceux-ci ont été bien plus extra ecclesiam qu'ils n'ont voulu le croire.

Il y a toutefois une immensité qui les sépare, qui les distingue et qui impose des responsabilités absolument différentes: même en tombant et en pratiquant le mal, les croyants ont la volonté de ne pas choir, mais de résister aux mauvais penchants, de vaincre leurs faiblesses du moment, de se racheter par des actes de contrition, de neutraliser en eux le démon qui cherche à les perdre et d'atteindre, enfin, par des efforts incessants d'autoformation, à l'état de sainteté. Ils y arrivent parfois, ils échouent très souvent dans leurs tentatives, et pourtant ils ne sont jamais totalement les victimes de cette nolonté ou de cette ataxie qui, en règle générale, caractérise les indifférents dans ce domaine. Le seraient-ils un jour, sciemment, ils risqueraient le terrible châtement, réservé à ceux qui, en se disant croyants, auraient commis le crime des crimes par le gaspillage inconsidéré de la grâce du Ciel.

Il y en a eu dans le passé; il y en a aujourd'hui; il y en aura demain. Ainsi est faite la nature humaine qu'à la longue, par ses faiblesses intrinsèques, elle se laisse prendre au jeu continu des fauteurs de vices. Tant que vivra l'humanité, les Judas continueront à servir le Mal. Bien payés, ils appelleront, par leurs basses passions, la Passion sans fin du Christ, répétée dans les corps et dans les âmes de ceux qui souffrent sous l'interminable règne des fléaux du monde et des atrocités du jour. Le seul adoucissement possible proviendra des actes charitables, chaleureusement accomplis par d'autres dans le climat de l'amour.

Trop souvent l'Histoire sauvegarde l'anonymat des hommes qui se dévouent et qui s'en vont, pour faire, dans le monde, de bien belles choses, pour les faire simplement, dévotement et gratuitement, au service d'un idéal de vérité, générateur d'élancements purs et

*d'actions fortes. L'Histoire ne les oubliera pas, pour autant. En partant de leur pays, en s'éloignant de leur continent, peut-être, ils ont quitté un peu la mémoire de leur nation, incarnée dans leurs parents comme dans leurs amis. Cent ans, deux cents ans, trois cents ans plus tard, un semblant de hasard, un tout petit accroc, dont sera victime un touriste quelconque, déclenchera une sorte de marche à rebours des événements. L'innocent voyageur, parti pour voir des régions inconnues, attiré par un détail platement insignifiant qui retiendra son attention, se mettra à suivre le mince fil conducteur, sans savoir où il ira s'arrêter. De tâtonnements en tâtonnements, il parviendra à découvrir d'autres fils-guides, invisiblement suspendus dans le temps et dans l'espace, à l'aide desquels, finalement, il heurtera les faits d'antan et leurs auteurs, les anciens conquistadores et les missionnaires oubliés qu'il rapatriera, spirituellement, littérairement, pour les faire rentrer, glorieux, dans les souvenirs réveillés de ses compatriotes. Et c'est là que leur nouvelle présence, après des siècles de silence, insensiblement accomplira cette oeuvre à long terme, mystérieusement cristallisante et secrètement rénovatrice dans les générations montantes, par laquelle les grands exemples se muent en rêves, en désirs, en aspirations et, à la fin, en dates bénéfiques pour la famille humaine.*

*Ainsi s'écrit la petite histoire, la très petite histoire revue dans l'infime brillant d'une narration bien faite. Accumulons mille ou dix mille brillants de cette nature, et nous aurons le pâle reflet de l'histoire tout court, de l'histoire événementielle, dans laquelle l'homme se perd, en se cherchant, et se retrouve, en s'y perdant. Son imperceptible enlèvement dans la masse mouvante d'exploits et de gestes, d'attitudes et d'incidents, d'affaires et de traits, de phénomènes et d'aventures, d'épisodes et d'expériences, en le délestant de son épouvante et de sa stupéfaction, à travers l'étonnement et l'admiration, la réflexion détendue et le froid raisonnement l'amèneront à citer, comme s'il l'avait frappé lui-même, le vers de Vittoria Colonna:*

*«Cieco è il nostro voler, vane son l'opre.»*

*Mais s'arrêtera-t-il là? Ne se posera-t-il pas d'autres questions?*

*Qu'a-t-on donc fait de l'échelle des valeurs de base, sur laquelle reposait la grandeur de ses ancêtres: de la limitation des besoins personnels, de la simplicité des mœurs, de l'admiration de l'ordre, de l'estime de la mesure dans les activités comme dans les loisirs, au-delà du souci des ajustements constants, de l'entente, de la détente et de l'harmonie? Ne l'a-t-on pas renversée, purement et simplement, pour faire régner le débordement des appétits individuels et collectifs, les complexes freudiens, le mépris de l'ordre établi, la démesure en tout, la discorde ainsi que le déséquilibre entre les forces matérielles et les forces spirituelles?*

*Oui, le rôle que l'homme isolé parvient encore à jouer dans la société moderne, dominée par les instincts incontrôlables des êtres de masses, s'efface de plus en plus. Car cet homme se différencie de moins en moins; il se tient en état de qui-vive éternel, socialement parlant, pour se jeter à la moindre alerte économique dans l'anonymat des très nombreux compères qui, à son exemple, ne songent qu'à étendre l'aire de leurs désirs existentiels, à dire tout le mal possible du passé et à exiger, hautainement, la destruction des dernières entraves morales. Malgré la montée historique du niveau moyen de la vie, tant intellectuelle que matérielle, montée constante, selon les affirmations d'Ortega y Gasset, les individus, se croyant voués à l'anéantissement, n'admettent plus l'idée médiévale du salut possible; dans le monde des valeurs spirituelles ils tiennent, en revanche, à précipiter le processus de la sécularisation totale. Ainsi le Corpus europaeum, dans lequel, pourtant, le jeu alternant des formations et des déformations se poursuit normalement, a l'air de refuser finalement l'éclosion de nouvelles élites, capables de dépasser, dans l'atmosphère d'un réalisme héroïque, le stade de la médiocrité des masses, pour se faire, à leur tour, défenseurs occidentis.*

*Suis-je donc prêt encore à m'étonner de la facilité, avec laquelle l'esprit occidental, formé par deux puissances inexhaustibles, pour ainsi dire, l'antiquité et la chrétienté, a pu être perverti? Non, puisque je connais trop bien les forces brutes du libéralisme et de ses*

dérivées philosophiques qui ont amené l'Européen à étaler au grand jour ses nouveaux défauts, provoqués par la civilisation technique qui, en lui permettant d'être partout, ne le fixe nulle part: une mal-honnêteté profonde dans l'usage des moyens de communication de masse, exagérant sans cesse et exploitant à fond la propagande, la réclame et la sensation, d'un côté, et une infidélité marquée à l'égard de lui-même, de son prochain, du simple et de l'intime, ignorés de plus en plus, de l'autre. Après avoir fait naître le raz de marée des matières et de leurs énergies, libérées grâce à ses sciences, il risque d'être englouti par le tourbillon et propulsé vers le néant dans l'ultime catastrophe que son esprit affaibli, affamé, humilié et bafoué n'aura plus su éviter.

*La fin ? Où donc ai-je enseveli la vertu de l'espérance ? Ne suis-je plus convaincu du fait que les civilisations, elles aussi, ont leurs quatre saisons ?*

*Oui, il se peut qu'au milieu de l'automne tombant, caractérisant notre culture occidentale et présageant, malgré l'éclat de plusieurs facettes de progrès, une mort bien proche, j'éprouve une certaine angoisse à la perspective d'un hiver d'évolution, aussi rude que long, mais la certitude, qui me porte à croire à une lente renaissance, fait s'estomper dans un gris prometteur les couleurs trop vives de la peur et de l'inquiétude.*

*C'est alors qu'avec plaisir, mi-avalé par les brumailles de l'amertume, je vois retourner chez elles les nations européennes, promptes à laisser au Portugal et à la nouvelle Russie l'odieuse renommée qui a été faite aux «colonisateurs».*

*Si, maintenant, ces nations parvenaient à reprendre conscience des profondeurs culturelles de leurs peuples, des hauteurs spirituelles, auxquelles peuvent prétendre leurs volontés d'imiter les grands exemples du passé, et de leur valeur fondamentale, qui est l'incorruptibilité intellectuelle et morale, elles arriveraient à se retremper dans les divers courants de l'euro-péité qui revigoreraient les facteurs essentiels de leur belle civilisation commune: l'humanisme*

*indéfiniment actif et la libéralité dans la distribution des richesses qu'elle ne cesse de produire.*

*Dès lors, l'esprit gardant l'initiative et le spirituel ne cessant de commander l'Européen, le parfait Européen persévéra dans la poursuite de ses buts transcendants. Et, bientôt, il sentira qu'il n'est pas un hors-le-passé, mais qu'il participe, d'une façon continue, à la vie des êtres qui ne sont plus, comme à celle de ceux qui viendront un jour. Il saura que le lien incassable qui l'enchaîne aux uns et aux autres est quelque chose qui le dépasse, en passant par la main insaisissable de l'Eternel Présent.*

*Les sources de son bel avenir, comme celles d'un futur inquiétant, continuent à suinter de son passé. En s'égouttant, le temps fait de chaque Aujourd'hui le réservoir d'un désaltérant que ses excitations réclament. Voilà pourquoi il ne refuse pas l'invisible, en en prétextant l'impalpabilité dans les faits du jour. Quand même il serait hors de toute atteinte physique, cet invisible ne cesserait pas moins de se faire présent à tout moment, dans les images que l'Européen a des choses vécues. Car il s'obstine, avec joie, parfois, et, parfois, avec amertume, à refaire le monde d'hier par le seul jeu des forces spirituelles de la ressouvenance. Il s'y acharne, obscurément, afin que, dans les formes recrées par son imagination, il sente, il flaire, il devine, il pénètre et il juge l'âme immortelle de l'humanité changeante au contact de l'Invariable Présent.*

*De temps à autre les images, en s'appropriant des noms et en se faisant appels, lui paraissent aligner les plus purs et les plus grands des Saints de la chrétienté, virtuellement prête à participer à la Présence Permanente, alors que Celle-ci, très simplement, se sert des forts et des vertueux pour sauver du néant les phases les moins bouleversantes de l'Europe en progrès. Ainsi l'Incessant permet à toute grandeur et à toute petitesse, à toute beauté et à toute vilénie éphémères de renaître à l'existence dans Son propre sein. Il suffit à l'Européen de harceler, dans sa solitude, son esprit investigateur, pour que le miracle s'accomplisse instantanément:*



*Le passé se fait présent, et sa résurrection de vrai Européen, qu'il veut bien pressentir, est préfigurée dans tous les actes révolus qu'il extorque à l'Histoire, afin de faire revivre dans la plénitude de leur puissance créatrice les heureuses qualités d'une Europe renaissante.*

*En relevant du passé ses regards, pour les diriger vers l'Eternité, il voit son avenir, que d'aucuns aiment à croire irréalisable selon ses espérances, se meubler de cette Autorité constante et immuable qui, déjà, lui procure la sensation d'une Présence merveilleusement intense . . . .*

*Ainsi se termine la philosophie du sexagénaire que je vais être, alors que commence, dans l'agonie de mes rêveries de poète, l'ultime étape de mon existence. La voici placée sous la loi de l'éternité, à laquelle, en coupes de temps de plus en plus transparentes et en tranches d'histoire de moins en moins brutes, je verse l'obole du pauvre.*

*L'héritier se faisant héritage, à son tour, il ne lui reste qu'à tout entreprendre, pour qu'en fin de compte sa misérable matière, en obéissant aux règles d'une infinie métamorphose, devienne esprit et lumière au profit des enfants de l'Europe.*

*La seule chose qu'il n'ose plus nier, aujourd'hui, se fait regret et finit par sombrer dans l'affliction de l'expiation. Car s'il avait su mettre en pratique, concrètement et inlassablement, la foi qu'il professait, l'optimisme chrétien aurait dû l'obliger à cueillir les plus belles roses pour traverser la vie, à en porter une, chaque jour, dans la boutonnière, pour en appeler sans cesse à son parfum, naturellement exquis, en même temps qu'à son inexprimable beauté, aux seules fins d'aérer son existence et de donner aux petites misères, qui se relayaient pour l'accompagner, un soupçon d'odeur de purification, portant ainsi ses attentes inavouées à croire aux très douces émanations de ses vellétés de sanctification.*

*C'est ainsi que je continue ma marche, dans laquelle chaque sentier, chaque chemin, chaque route est, pour moi, comme chaque sentiment, chaque idée et chaque philosophie, une invitation irrésis-*

*tible à l'aventure, chaque tournant promettant des joies, venant de la découverte de nouveaux mystères, des satisfactions, dues au dévoilement d'imprévisibles secrets, des extases, prenant naissance au-delà des efforts et des fatigues de course, et des excitations, me forçant d'aller jusqu'au bout qui se veut inconnu. Mais dès le départ je savais que la fin mènerait dans la même impasse de la mort tout ce qui aurait été imparfait et dans la même voie de l'immortalité tout ce qui aurait voulu se parfaire dans l'amour du Christ et dans la glorification de Dieu.*

## LES ANGES DE STRASBOURG

Les cigognes strasbourgeoises sont trop bien connues, pour que j'aie besoin de chanter leur gloire ou de vanter leur droiture; mieux vaut réserver mes impulsions lyriques aux oies grasses qui, dans la ville de Kellermann, se trouvent être parmi les premières créatures à faire la renommée de la capitale alsacienne, et oublier, de ce fait, les êtres célestes, aussi purs qu'invisibles, auxquels j'avais l'intention de m'attacher plus longuement.

Pourquoi? Je ne sais pas trop, — peut-être parce que j'ai un faible (assez fort) pour les choses ailées, blanches et vivantes, tant que l'homme s'abstient à leur égard de toute mesure qui pourrait les changer. Tout de même l'homme est assez frivole, là-bas, pour se désintéresser des animaux les plus intelligents et de leurs transformations possibles: par des attouchements, très délicats, il faut le dire, ses mains arrivent à transformer en «bestiae ornantes» les cigognes, en pâté de foie gras les oies et en parlementaires européens les anges. Réjouissons-nous des bêtes ornementales, au moment précis, où l'on nous sert nos repas, et parlons, malgré tout, des anges!

Ils ont pris corps et âme, je ne sais par quel coup de baguette magique, pour se réunir, en vue d'une union définitive, dans l'intérêt supérieur de ce qu'ils appellent le Salut de l'Occident et la Renaissance de l'Europe. Une douzaine de douzaines à peine, figurants aimables et

sérieux, à la fois, charmants, paisibles et circonspects, pleins de la meilleure volonté, épris des idées les plus généreuses et chrétiennement francs dans leurs exposés, aussi courts que justes. Depuis qu'ils ont fait leur apparition à Strasbourg, on sent passer comme une sorte d'air frais, — zephyrus cunctator de l'amélioration progressive dans les relations internationales et remous précurseurs d'un mouvement décidé vers l'action commune qui referra l'union des peuples dans l'unité de la foi, de la volonté, de l'idée et de l'espérance. C'est vous dire qu'avec leur aide supranationale — j'allais dire: supraterrestre! — quelque chose de grand, d'étonnant, de lumineux et de salutaire se prépare en un lieu où, malgré ce miracle en gestation, on continue à admirer les cigognes, en mangeant du pâté de foie gras et de la choucroute garnie.

Des êtres tout à fait humains et beaucoup plus terrestres — sans être terre-à-terre pour cela — pressés de réaliser le plan piteux qui concerne la reconstruction du monde occidental, auraient commencé par poser, très gravement, un problème, parler d'une certaine unicité de siège, par exemple, et étudier, avec une passion artistiquement retenue, la question de savoir, s'il y aurait nécessité ou inopportunité à prendre une décision au sujet du choix d'une ville, destinée à jouer, à ce qu'il paraît, le rôle de capitale internationale. Par là je veux dire que des députés ordinaires, comme vous et moi, auraient certainement défini l'idée qu'ils ont de l'Europe, en rappelant, entre autres, l'unité dans la diversité des vues et des attitudes, les forces convergentes dans les divergences d'actes et de sentiments, les sacrés égoïsmes nationaux, les adversités se manifestant à la suite du choc apporté à l'une ou à l'autre susceptibilité, les animosités de ceux qui se voient — ou se croient — traités injustement, ainsi que les tensions inévitables entre les peuples, dont la fierté nationale n'aurait pas été respectée par les centralisateurs à outrance qui, au temps des décentralisations, sont prêts à oublier leur histoire universelle, d'un côté, et leur bon sens européen, de l'autre.

Il y a, effectivement, des hommes qui, à l'exemple de bien des femmes, cherchent à évoquer toutes ces Lapalisades, et cela dans le seul but d'épater leurs bourgeoises et

de répondre positivement à une mode assez curieuse que le grand Coudenhove-Kalergi n'est pas le seul à avoir lancée. Il y en a même qui osent proclamer, à qui veut l'entendre, que les anges de Strasbourg seraient en train d'agir «anti-européennement» — ah, la belle expression pour une affaire de trahison spirituelle! — comme si les créateurs célestes pouvaient imiter, dans cette sorte de bêtises et dans d'autres faiblesses, les membres de telle ou telle nation occidentale!

Comment pourraient-ils le faire?

En réfléchissant, le cas échéant, à la manière assez exutoire qui permettrait de confondre deux intentions contradictoires: ou bien recréer l'Europe dans toute son étendue géographique et dans toute sa profondeur idéologique ou bien donner un centre assez attrayant à une vaste entreprise économique?

Fi donc? Ce serait prendre des architectes pour des brasseurs d'affaires et des philosophes pour des grippe-dollars.

Or, les anges de Strasbourg sont faits d'une étoffe spéciale qui leur permet de distinguer, très clairement, entre le probe et l'improbe, entre le bien et le mal, entre le ciel de ce qui les sert, sournoisement, et l'enfer des intérêts de tierces personnes: dès qu'ils ont à se prononcer sur les vertus, les valeurs, les qualités et les beautés — car, elle en a plusieurs! — de Madame Europe, ils sont unanimes à se croire infaillibles dans les jugements qu'ils vont porter et dans les décisions qu'ils vont prendre.

Encore une fois: un pauvre mortel de mon acabit se dirait, bêtement, mais sincèrement convaincu du bon sens de son opinion, qu'une centralisation, à opérer selon les critères des Seigneurs strasbourgeois, serait de nature à tuer, pratiquement, et l'idée et la réalisation de l'Union que nous préconisons; qu'on fermerait les yeux et l'esprit, la raison et les sentiments devant le fait, assez voyant pourtant, qu'une nation, dont les parties agissantes sont fondues dans un même bloc vivant, peut avoir, par la volonté de tout le monde, un centre symbolique, concrétisé et localisé dans une ville bien en vue, alors qu'une «internation», aux membres aussi distincts que disparates, n'a que des foyers

— culturels, économiques et politiques — d'une importance indéniable, mais d'une importance régionale marquante; qu'il serait possible, pourtant, d'en effacer l'expression séculaire, dans le but inavoué de faire oublier son rôle historique et les éléments essentiellement actifs, caractérisant chaque centre de gravité; que, par conséquent, la logique des choses, en accord pour une fois avec la logique des philosophes, exigerait la désignation de plusieurs points vitaux qui, aux différents carrefours du trafic européen, tant économique qu'intellectuel, exerceraient, naturellement et continuellement, la force attractive que nous désirons voir se manifester dans la vie de nos peuples, afin que toutes les bonnes intentions — disons même: les meilleures intentions — des Occidentaux pussent converger, sans grande difficulté, parce que sans cette réticence que les nationalismes ne cessent de provoquer, malgré tout, vers le même lieu, vers le milieu qui ne serait pas trop étranger aux mentalités particulières des uns, ni trop loin des coeurs et des yeux des autres.

Voilà que les anges de Strasbourg m'accusent d'une prise de position assez intéressée; je parlerais, disent-ils, pro domo, tout en me gardant de nommer Luxembourg, ville candidate pour le Siège, et de me prononcer ouvertement en faveur du coin de terre que j'aimerais beaucoup trop pour qu'il me fût permis de faire un choix judicieux, juste et équitable, dans l'intérêt supérieur du monde en marche vers la paix éternelle. Ici, certes, il faut que je batte ma coulpe et que j'avoue mon crime: n'étant pas ange à leur image, je n'arrive pas à me défaire de certains sentiments personnels, ni même de certaines idées pour suivre leur exemple et entrer, lestement et joyeusement, dans une compétition qui semble demander une abnégation totale de soi-même et une renonciation absolue aux préférences individuelles. Les anges, seuls, sont capables de ces sortes d'impersonnalisation; aussi marquent-ils, dès le départ, une grandeur d'âme que je n'ai pas. Si, en revanche, j'ai quelque chose, c'est une méfiance, combien pécheresse, à l'égard de collègues, auxquels je fais le tort immense de les considérer, à mon égal, juges dans leur propre affaire, alors qu'ils ne seraient pas disposés à nous accorder les mêmes

chances dans un jeu qui permettrait aux Français, aux Italiens, aux autres compétiteurs d'introduire dans les urnes un multiple des voix, auxquelles nous aurions droit. Pour que le vote eût un sens, me dis-je, il faudrait que chaque nation disposât d'une seule voix et que l'unanimité se fît sur la capitale à créer! Ou bien que les intéressés ne prissent pas part à l'acte décisif, — ce qui reviendrait à la cocasserie de laisser aux Allemands le soin de faire couronner Milan, Turin, Stresa, Paris, Bruxelles, Strasbourg ou Luxembourg!

Nous avons, fort heureusement, à Strasbourg les anges qu'il faut. Les choses iront donc comme elles devront aller: à travers des océans de confusions et de cabales, amicalement masquées, vers la solution que nous connaissons déjà et qui me permettra de répéter, sine fine:

Si j'avais pu être ange, aux temps merveilleux des assemblées strasbourgeoises, j'aurais voté pour Vienne. Cela, au moins, aurait eu une signification, n'eût-ce été que celle d'une manifestation franchement européenne, dans le sens le plus noble de l'expression!

## FAIRE L'EUROPE SANS DÉFAIRE LES NATIONS

Nous n'ignorons pas que, jusqu'ici, les nations les plus responsables du sort de l'Europe et, par conséquent, les plus effrayées ont pris la fuite: la fuite éperdue des peureux en avant dans la guerre, comme si la guerre avait pu résoudre les problèmes, auxquels ni la paix, ni le travail dans la tranquillité, ni le bon sens n'auraient permis d'apporter des solutions.

Pourtant l'Europe ne veut pas mourir; je parle ici de l'Europe, prise et comprise comme une entité, qui s'accomplit dans le spirituel avant de le faire sur le plan politique; non, elle veut vivre, elle ne le peut que dans la paix qui n'est pas un état naturel, mais la conséquence d'une volonté soutenue par l'amour et maintenue constante grâce à des sacrifices mutuellement consentis, selon les principes de la justice et de la liberté.

Ce moment des consentements mutuels me semble être arrivé. Nous devons, je crois, proclamer le retour des peuples d'Europe dans leurs responsabilités historiques que, derechef, ils se sentent capables d'assumer, alors qu'ils étaient sur le point de périr dans un même cataclysme. Ne pouvons-nous pas constater que ceux qui avaient perdu la conscience européenne sont en train de la reprendre, tout comme ils sont en train de reprendre, très timidement, la conscience chrétienne? Et peut-être que l'une ne va pas sans l'autre; peut-être que l'une n'est que l'autre sous un autre aspect.



J'ai l'impression très nette que ce qui s'oppose à l'Union Européenne, ou aux Etats-Unis d'Europe, si l'on veut, c'est l'Etat moderne qui, d'après un mot de Georges Bernanos, serait foncièrement antichrétien. Si l'on veut sauver l'Europe et sauver dans l'Europe les différentes nations, il faut, nécessairement, chercher à sauver la civilisation chrétienne. Je suis de ceux qui refusent de croire à sa fin. Voilà pourquoi je n'accepterai jamais les paroles de Gustave Thibon qui ne voit dans l'Europe «qu'une affreuse ornière où s'embourbe aujourd'hui le char à demi disloqué de la civilisation européenne».

Et, pourtant, ne permettons-nous pas, déjà, par insouciance ou par égoïsme, que l'Europe et que la civilisation européenne se désagrègent dans les parties essentielles qui les composent, l'une et l'autre? C'est avec un sentiment d'effroi que j'ai pris connaissance d'un appel lancé par le colonel français Bourgoïn, appel dont je me bornerai à citer les passages suivants:

«Le 23 juin 1956, le capitaine Moureau, officier des Affaires indigènes en service à Bou-Izakern, dans le sud-ouest marocain, était enlevé par les éléments d'une bande que les autorités de Rabat qualifient d'«incontrôlée».

Il ressort des nombreux rapports établis par des témoins, et dont le contenu concorde sur tous les points essentiels que le capitaine Moureau, après des mois d'indicible torture, est promené sur tous les souks de la région, émasculé, les yeux crevés, les avant-bras brisés, vêtu de noir et couvert de chaînes, comme un symbole de la déchéance et de l'abandon français.»

Mon horreur et mon indignation ont augmenté, quand j'appris tous les détails de ce drame qui ne regarde pas que la France et les Français, mais toute l'Europe et tous les Européens. Voici celui qui m'a le plus frappé:

«Il est nécessaire que cela soit su. Une quinzaine de fois par jour, ce malheureux débris humain, affublé d'un écriteau portant le mot: FRANCE, devait subir d'odieux sévices. De sorte qu'en sa personne, c'était expressément la France qui était souillée.»

Mais cela n'est pas toute la vérité. Car le capitaine Moureau est un symbole. Si nous n'y veillons pas, si,

donc, nous n'arrivons pas à refaire l'Europe, son sort aura préfiguré le nôtre, ses souffrances auront préfiguré les nôtres et sa mort aura préfiguré la nôtre. Peu importe la main qui frappera; que ce soit celle d'un Africain, celle d'un Russe ou celle d'un Chinois, ce sera la mort, certainement. L'écrêteau qu'a porté le capitaine Moureau aura préfiguré l'écrêteau, invisible peut-être, que nous porterons demain. L'inscription: FRANCE n'aura été qu'une pars-prototo, car c'est: EUROPE qu'il aura fallu lire.

L'Europe et la civilisation européenne ne pourront jouer leur rôle que si les parties sont indemnes. Notre devoir est donc de protéger les nations en danger contre tout ce qui pourrait l'atteindre dans sa substance même. Je me rallie, sans restriction aucune, à l'idée exprimée par «Carrefour»:

«Le moins qu'on puisse dire, c'est que les négociateurs et les partisans du «Marché Commun» ou de «l'Euratom», en se refusant avec acharnement à subordonner leur politique européenne au redressement national, afin, croient-ils, de mieux faire l'Europe, et laissent ainsi la France se défaire, ne travaillent ni pour la France ni pour l'Europe.»

Ne faut-il pas, dans ce cas, se méfier un peu de la politique pratiquée par certains pays qui refusent aux uns ce qu'ils accordent aux autres? N'auront-ils pas encore compris le dilemme, dans lequel nous nous débattons: faire et refaire l'union des peuples européens et subir, en même temps, les pressions incessantes de ceux qui ont intérêt à empêcher cette union et qui, pour cela, cherchent, en alternant la direction de leurs forces destructives, à affaiblir les parties vivantes de l'Europe?

## DES ÉLECTIONS EUROPÉENNES

Je voudrais, sans retard, faire oublier une chose: celle, sur laquelle on a trop fortement appuyé, me semble-t-il, en relevant ma qualité de Ministre. En effet, il ne m'appartient pas d'engager dans le débat sur les élections européennes cette partie de responsabilité que je représente dans un Gouvernement national. Je m'impose plutôt l'obligation de faire valoir comme enjeu, apporté par un particulier, une responsabilité beaucoup plus grande, beaucoup plus grave, aussi, beaucoup plus élevée, peut-être, et, en tout cas, plus adaptée à la situation du moment: celle d'un Européen convaincu, fait, à parts égales, d'enthousiasme et d'appréhensions, d'espoir et de craintes, de bonne volonté et de doutes. Mélange assez étrange, concrétisé dans un livre que je viens de terminer et que je présente sous le titre de: «Le Baiser d'Europe». C'est dire que la parole revient surtout à l'écrivain qui, depuis des dizaines d'années, s'est consacré à l'étude des problèmes brûlants que ne cessent de poser les faits politiques et les affaires culturelles.

Puisqu'on insiste, à tour de rôle, sur les idées courantes, lancées depuis la fin de la dernière guerre mondiale, en parlant de communauté économique, de communauté scientifique, de communauté politique, d'une Europe des patrons, d'une Europe des patries, d'une Europe des chercheurs, d'une patrie européenne, d'un conseil su-

prême, d'une coordination des pouvoirs politiques, d'une confédération européenne, de la création et du fonctionnement d'un parlement européen, je pourrais, très facilement, renoncer à la tentation de suivre ces défenseurs de thèses contradictoires dans l'une ou dans l'autre des voies indiquées, afin de répéter plus ou moins valablement des propositions d'une technicité qui me dépasse au moment même, où j'ai à coeur de proclamer la valeur de l'axiome trop souvent et trop longtemps oublié:

«Toutes nos préoccupations, tous nos dialogues, toutes nos réunions et toutes les réactions de notre mémoire à l'égard des querelles politiques prouvent que l'Europe est un fait, qu'elle existe encore, mais qu'elle a bien mauvaise mine, tant que nous, les Européens, aurons mauvaise conscience.»

Bon nombre d'entreprises, risquées en marge des événements politiques, auxquels je ne veux pas rester étranger, tendent à faire changer cette mauvaise conscience en bonne conscience, ou, du moins, en conscience tout court. Conscient de certaines situations sociales et de beaucoup d'états moraux, donc, je devrais nourrir un pessimisme vigilant face aux idées d'après-guerre, prêtes à être réalisées sur le plan politique, en me posant, l'une après l'autre, les questions suivantes:

Est-ce qu'en cherchant à accélérer ou à précipiter l'organisation d'élections européennes, nous arriverons à neutraliser la renaissance plus ou moins prononcée des nationalismes?

Est-ce qu'une Europe intégrée ou fédérée ne s'affaiblira pas, forcément, devant le monde, en se faisant représenter par une seule voix, alors que, maintenant, elle peut le faire par six?

Est-ce que, en instituant le Parlement — sera-t-il à une Chambre ou à deux Chambres? — la partie ne sera pas plus puissante que l'entité, l'entité étant représentée par les élus du Parlement national et la partie se réduisant à un nombre moins élevé, élu sur le plan extra-national?

Quelles seront, en définitive, les répercussions sociales, culturelles et politiques de la coexistence, si coexistence il y a, des sept et des six?

Voilà définis, en quelques questions, et mon attitude personnelle et mon engagement d'écrivain à l'égard de la campagne déclenchée en faveur des élections supranationales. Ces manifestations devront provoquer le choc psychologique que j'escompte dans tous nos actes comme dans toutes nos actions d'Européen, afin que la masse, la grande masse de ceux qui sont indifférents ou se tiennent encore à l'écart, soit définitivement atteinte dans le coeur et dans l'esprit. C'est ce moyen-là qu'on a choisi. Je me plais à le constater et je me réjouis doublement du fait que c'est mon pays qui va ressentir le coup et qui, sans aucun doute, en subira les effets positifs et bénéfiques.

Toutefois, je ne suis pas assez nationaliste, même si je considérais la Communauté comme une sorte de Nation supérieure, pour m'arrêter à me féliciter, en félicitant les auteurs, de ces résultats. Car la conséquence heureuse de nos manifestations, suivies de réalisations, dépassera de loin le cadre national et supranational. Elle aidera à ne pas décourager davantage les Européens qui, quelque part sur ce Continent, se trouvent enchaînés: Etant nos frères d'âmes et nos frères d'armes, spirituellement parlant, par naissance et par destination, ils se réjouiront, en leur for intérieur, à constater que l'Europe libre est en train de regagner en force, en vigueur et en valeur, ce que, provisoirement, elle a perdu en dimensions géographiques.

En fin de compte je suis toujours avec ceux qui osent encore oser, c'est-à-dire faire preuve d'une qualité bien européenne. Des chocs psychologiques et encore des chocs psychologiques! A une condition: qu'ils ne soient pas les amorces d'expériences sans suites durables, ni d'aventures entreprises sans la perspective de victoires conquérantes et reconquérantes dans le domaine qui a fait la grandeur de l'histoire européenne.

## RÉPLIQUE DIFFÉRÉE

*Les 13 et 14 janvier 1956 eurent lieu à Bruxelles, sous la présidence du sénateur Baron Nothomb, les premières journées culturelles européennes, organisées dans le but de constituer une grande communauté européenne de culture. Y prirent part des délégués de France, d'Italie, de Belgique, d'Allemagne, des Pays-Bas, de Luxembourg, de Suisse et de Grande-Bretagne, parmi eux des personnalités de marque, telles que Robert Schuman, Gonzague de Reynold et Van Zeeland. Mon intervention principale n'ayant pu se faire sur place, je la publiai plus tard sous la forme de ce «Discours que j'aurais dû faire.»*

De tout ce qui vient d'être dit, je ne retiendrai qu'une seule formule: celle que Monsieur Van Zeeland, dans sa réponse aux doutes et aux inquiétudes exprimés par Monsieur Robert Schuman, a bien voulu lancer, en rappelant à ses auditeurs que la défense de la civilisation européenne doit être l'objet de toutes nos activités spirituelles. Instantanément, en l'écoutant, je me suis demandé: Oui, mais la défendre contre quoi?

Et ma réponse, tacite, logique et inévitablement directe: Contre les forces antieuropéennes, évidemment!

Le dialogue intérieur ainsi amorcé ne peut pas s'arrêter là. Un jet continu d'interrogations me travaille: Les idées communistes, conçues et formulées par des Européens, sont-elles des notions contraires à la culture que nous voulons servir? En quoi le sont-elles? Comment se fait-il qu'elles soient plus dangereuses que certaines hérésies diffusées au Moyen-Age? Toutes les idées concevables par des Occidentaux étant forcément l'émanation de la culture générale, il doit être difficile de nommer «européennes» les unes et «antieuropéennes» les autres?

Je n'ai pas l'intention, pour le moment, d'affirmer ni d'infirmer quoi que ce soit. Une seule chose me semble digne d'être soulignée sans retard: le fait patent que la civilisation européenne, conséquence heureuse d'improvisations, d'inspirations, de marques du génie local, de touches du contraire et de traditions, n'est qu'un amalgame de pensées parfois contradictoires, si ce n'est une diversité de philosophies, de sentiments, de comportements, nationalement éprouvés et internationalement acceptés, qui, par le jeu ininterrompu d'actions naturelles et de réactions spontanées d'un corps sain, ont été admis selon les besoins propres à la structure de l'Occident, changés, s'il le fallait, ou repoussés au moment même, où ils menaçaient de mettre en danger l'essence vitale. Depuis des siècles, le résultat final a été une certaine unité, se manifestant dans un ensemble de façons de voir, de sentir, d'agir et de réfléchir.

Certes, pour arriver à ce résultat, l'activité incessante d'un agent transformateur, vif, vigoureux et inépuisable, a été nécessaire. C'est lui qui a pu faire ce processus chaque fois qu'un élément nuisible, une sorte de microbe spirituel, intellectuel ou sentimental, par voie d'infiltration, est entré en conflit avec le foyer générateur et régénérateur, créateur et recréateur du corps en question. Aurions-nous peur, aujourd'hui, de l'appeler par le nom que des millénaires ont consacré?

Dès la fin de la deuxième guerre mondiale fut créé à Paris un organe international, appelé: Défense de la Civilisation Chrétienne. Ce rassemblement de gens de bonne volonté, d'hommes politiques et non-politiques, de catholiques et de protestants, de délégués allemands, belges, hollandais,

français, italiens, autrichiens, suisses, anglais, luxembourgeois et autres avait, dès son origine, le courage de ses convictions et le souci de la sincérité. Il ne tergiversait ni devant les difficultés du moment, provoquées par bien des facteurs d'ordre militaire, politique et économique, ni devant les devoirs, nettement définis dans un programme d'action immédiate, concordant avec les obligations naturelles de l'intellectuel non vendu, du savant, du pédagogue, du poète, du pasteur et du prêtre, obligations que lui imposaient l'histoire et la religion, la reconnaissance et le patrimoine culturel à léguer aux générations futures.

Dans les exposés de mes préopinants j'aurais voulu voir une prise de position aussi univoque, visant aussi brutalement le but final de nos travaux. Ce vœu, très sérieusement avancé, ne m'interdira pas de me désolidariser de ceux qui, aux assemblées internationales, aiment à se présenter avec des slogans préfabriqués, faits pour épater les bourgeois: L'Europe sera socialiste, ou elle ne sera pas! L'Europe sera libérale, ou elle périra! L'Europe sera communiste, sinon elle s'écroulera! L'Europe cessera d'être, en refusant les fondements chrétiens!

L'histoire nous a démontré à chaque tournant des temps que l'Europe a été une force expansive et explosive, aux réactions spirituelles continues, accompagnées de commotions individuelles et collectives, nationales et internationales, dont les causes premières, invariablement, se réduisant au même élément, c'est-à-dire à un potentiel, admirable et miraculeux en même temps, qui, au contact direct avec toute chose étrangère à elle, s'ébranlait en répulsions assainissantes et en assimilations bienfaisantes, émanant, les unes et les autres, du génie créateur inhérent à la civilisation de l'Occident. Cette civilisation a toujours son âme. A nouveau elle risque d'être corrompue.

Ce qui, aujourd'hui, dans nos considérations comme dans nos examens (qui sont trop rarement les examens de conscience qu'ils devraient être) nous fait peur, manifestement, c'est de voir que le champ d'application de la civilisation occidentale en Europe même se rétrécit à un rythme accéléré et que la plupart des Européens, apathiquement et dans toute la nudité de leur hautaine indifférence,



assistent à ce phénomène inquiétant qui, d'abord, risque d'attaquer le coeur d'une création solidement établie pour tendre, après, à briser la très belle construction elle-même. Anxieusement nous contemplons les soubresauts de cette existence meurtrie. Certes, nous pourrions faire quelque chose, si nous voulions préférer à la conduite pusillanime des effarés toute marque de courage qui honorerait les décidés. Nous pourrions faire réagir le moteur central, en activant, autour de nous, la prise de conscience éblouissante du fait que, malgré les négations qu'on cherche à nous imposer, la civilisation occidentale a encore son âme chrétienne et que c'est par elle seule que se nourrissent les parasites laïquement culturels.

Je me sens étrangement peiné, parfois, en voyant des hommes éminemment cultivés prendre l'habitude des médiocres, des gens sans vue ni grandeur, des impitoyablement modérés, prêts à tous les refus, quand ils se mettent à parler, avec un certain air d'initié, d'une nécessité absolue de construire l'Europe, — de cette Europe, dans laquelle nous n'avons jamais cessé de vivre, et de vivre de la substance chrétienne. L'Europe dure toujours. Elle n'est pas un fait historique, définitivement passé; elle continue d'être une réalité bien vivante et capable encore de jouer son rôle royal dans l'existence des nations.

Pour des raisons que, peut-être, vous aurez entrevues, je me garderai bien de parler de la chose politique. Je désire rester dans le cadre de la culture, prise dans tous les sens, pour ne pas contribuer à la confusion, caractérisant nos débats, dès que nous voulons faire correspondre l'aire de nos activités spirituelles avec les dimensions forcément limitées de l'une ou de l'autre communauté européenne, alors que les valeurs culturelles, tout naturellement, dépassent le domaine de l'Europe géographique.

Puis-je me permettre de citer un ami, tout disposé à exprimer ma propre idée? Henri Teitgen a eu raison de dire:

«Il y a indéniablement, aux termes du langage courant, des valeurs de civilisation et des valeurs culturelles qui appartiennent à l'Europe — plus précisément à l'Europe occidentale — et qui lui constituent un patrimoine intellectuel et moral. Bien sûr l'Europe n'en a pas le mono-

pole. Par cela même que ces valeurs de civilisation et de culture se veulent et s'avèrent universalistes, elles ont trouvé partout dans le monde un écho; il n'empêche que l'Europe fait figure aux yeux de tous d'instigatrice et de gardienne. Ce n'est pas en vain que l'occident européen a recueilli l'héritage de la Méditerranée antique; ce n'est pas en vain qu'il a été, depuis déjà deux millénaires, dans son esprit, ses arts, sa culture et ses structures mêmes imprégné et modelé par le christianisme; ce n'est pas en vain que sur le sol, travaillés par ce ferment chrétien, les peuples se sont libérés de l'absolutisme et ont instauré des démocraties. L'homme, sa liberté, sa dignité, sont indiscutablement aux yeux de tous les peuples de l'occident européen les valeurs essentielles auxquelles toutes autres se subordonnent. .

Mais qu'on y prenne garde. Faute de s'incarner dans des réalités solides les plus généreuses pensées se privent inévitablement de toute expansion et les civilisations meurent qui n'ont plus le support de Communautés fortes. En tous domaines la puissance est requise et de même qu'elle est la condition de la prospérité économique, elle est aussi condition du rayonnement de l'esprit.

De cette puissance impérieusement requise les Nations de l'Occident européen sont individuellement déchues; elles ne la peuvent retrouver que toutes ensemble dans une vivante Communauté. Et ceci nous dicte non pas seulement une option, mais un devoir.»

Voilà bien posé notre problème. Il nous faut partir de ces données, si nous avons à coeur de trouver une solution valable. Et nous réussirons, en amenant le plus grand nombre possible d'Européens à reprendre conscience de leur état d'Européen, qui est, en quelque sorte, un état de grâce. Le Père de Lubac, dans son ouvrage: «Nouveaux paradoxes» l'a défini, en partant de la négative:

«Ne plus croire, pratiquement, à la force assimilatrice et transformatrice du christianisme; détourner l'exercice de la prudence chrétienne pour s'en faire un système prudentiel tout négatif et défensif: telle est l'une des formes les plus néfastes du manque de foi. C'est ne plus croire, en fait, à la vitalité chrétienne. C'est refuser sa confiance à l'Esprit Saint. C'est donner raison, comme par principe,

à ceux qui pensent que le christianisme est définitivement vieilli.»

Or, tel n'est pas le cas; il faut qu'au moins les Européens d'élite s'en souviennent.

Chaque jour nous révèle, dans chaque pays, le même témoignage d'une force spirituelle qui travaille l'Europe, sans que, pour cela, tous les Européens de bonne volonté puissent s'en apercevoir. Et pourtant, il y a entre eux une liaison mystérieuse qui, aux grands jours du danger, se manifestera d'une manière insoupçonnée. Alors les belles qualités de nos ancêtres éclateront dans les meilleurs représentants de l'humanisme chrétien, dont on a osé annoncer la crise et l'épuisement.

Certes, nous avons dû constater que beaucoup de nos contemporains ont obéi à l'appel de l'angoisse. Le vertige de l'abîme les a pris, de sorte qu'ils n'arrivent que très difficilement à réagir contre le sentiment d'une lassitude intellectuelle, qui les envahit, et contre le mouvement de l'abandon, qui tend à immobiliser les plus faibles. Ceux-là se trouvent dans un état d'emprisonnement qui n'est que la conséquence directe d'une vie menée à l'écart, en dehors de la communauté, familialement accomplie dans l'union des âmes et dans l'unité des idées. Dans le passé, des erreurs graves ont été commises: les universités ont renoncé à l'universalité de l'idéal dans l'éducation et, ainsi, méprisé l'esprit foncièrement européen; aux ouvriers et aux artisans on a enlevé, peu à peu, la conviction que, par une très longue tradition culturelle, ils sont indissolublement liés aux autres classes; et l'isolement spirituel, dans lequel semble se plaire chaque profession, chaque science, chaque discipline et chaque spécialité, a provoqué l'isolement des peuples, isolement qu'aujourd'hui nous cherchons à surmonter, afin que, demain, l'union puisse se refaire.

Je n'hésite pas à dire qu'à la base de notre malaise, au fond du malheur européen ou du mal de la civilisation occidentale, se trouve le crime de nie-esprit-chrétien. Ce crime n'est ni à extirper ni à refouler par des actions policières, fussent-elles tyranniquement politiques. Sa marque restera aussi longtemps que nous nous permettrons le luxe d'oublier ou de négliger le côté moral du problème.

Ce crime est renforcé par le dédain que ne cesse d'éprouver l'Occident à l'égard de tout ce qui vient d'un autre continent. L'orgueil qui nous remplit, dès que nous nous mettons à parler de notre patrimoine culturel, à défendre, le cas échéant, contre l'invasion de méthodes américaines, par exemple, ne peut que compliquer l'affaire qui est pendante devant le tribunal de l'histoire. Et, pourtant, nous assistons, bien malgré nous, à la gestation d'un monde nouveau. Ce monde ne tardera pas à marcher vers une civilisation homogène. Notre plus grand souci, dans ce cas, devra être de veiller à ce que celle-là puisse toujours s'inspirer, dans l'admiration et dans l'enthousiasme, de cette civilisation occidentale qui sera caractérisée par un dynamisme extraordinaire dans la réalisation de l'humanisme communautaire.

Il y a, je le sais, du démon dans l'Europe actuelle. Cela ne nous empêchera pas de rester du côté de ceux qui ne veulent pas désespérer. Car, tant de fois déjà, les élites sont venues — ou revenues —, sous l'aiguillon du démon, à cette vie étonnante qui est faite d'amour, de charité et de spiritualité de la meilleure espèce. Certes, la chrétienté n'existe plus, comme elle a existé au Moyen Age. Mais les chrétiens, eux, sont toujours présents. Dans l'ensemble des mouvements spirituels de notre vie, miséreuse et merveilleuse, à la fois, au beau milieu de l'état d'apostasie, dans lequel se démènent tant d'hommes soucieux pourtant du progrès social et culturel, ils joueront le rôle d'agent rénovateur, selon les paroles de l'Apôtre: *Ubi spiritus Dei, ibi libertas*. Nous le savons, depuis que nous avons dû traverser tant d'heures et tant de jours tragiques: Là est la liberté où souffle l'Esprit de Dieu!

Ce qui fait notre tort (et notre fort), c'est que nous préférons l'analyse personnelle de nos propres mouvements à la synthèse générale des aspirations collectives. Or, le moment est propice pour que nous mettions nos actions individuelles de penseur, d'écrivain, d'artiste, de savant et d'homme politique au service des désirs que ne cessent de nourrir les peuples, avides de paix et d'union. Faut-il conclure de l'absence — ou du silence — d'un organisme européen pour l'étude des questions spirituelles et pour

la coordination des occupations culturelles que toutes les voix de la civilisation vraiment chrétienne se seraient tues et que nous devrions, afin de répondre au voeu exprimé par les initiateurs de cette rencontre, reprendre l'activité des anciens humanistes, en continuant leur oeuvre selon leurs règles et conformément à leurs directives? Ce serait impossible et ridicule, à la fois, car l'absence de l'organisme en question n'équivaut pas à l'absence d'un ensemble de facteurs qui, dans le cadre commun d'une manière d'exister à part, ont fait le jeu d'une idéologie prépondérante, revivifiante et revivescente, marquant de son sceau inimitable toute la civilisation.

Je voudrais mettre en garde contre une tentative qui viserait à capter ces facteurs pour les diriger dans un sens ou dans l'autre. J'applaudis plutôt aux paroles prononcées par Robert Schuman qui a désapprouvé le dirigisme dans le domaine de la culture. J'irai plus loin encore, en disant que l'ensemble des courants, spirituels et autres, qui, en s'amalgamant, forment une civilisation, est, par définition, opposé à tout système de dirigisme et d'organisation. Son essence, naturellement conquérante, se soustrait aux lois et prescriptions et se dressera, le cas échéant, contre toutes les volontés — bonnes ou mauvaises — qui voudraient la faire servir une politique quelconque. Nous avons pu voir les dégâts irréparables que peuvent lui causer les dictateurs le mieux intentionnés.

Est-ce à dire que je m'opposerai à toute reprise des contacts que nous sommes en train d'établir? Bien au contraire. Quoique l'essence de notre civilisation occidentale soit conquérante, je sais que, depuis un siècle et davantage, nous faisons figure de missionnaires dans le domaine culturel: nous nous trouvons dans la position du plus faible quant au nombre de ceux qui osent encore se réclamer des idées chrétiennes, et nous jouons, tant bien que mal, le rôle d'agent toléré parmi les forces nouvelles, plus dynamiques, celles-là, parce que plus superficielles et plus sensorielles. Notre devoir sera dès lors de nous conformer aux situations complètement changées, presque renversées, et de créer des institutions adaptées aux exigences du temps. Il y aura donc nécessité à nous revoir, de temps à autre, ne

fût-ce que pour nous encourager mutuellement de persévérer, afin que puissent se réaliser nos plans nationaux, individuels, collectifs ou autres. Rencontres de Bruxelles? Et pourquoi pas?

Les véritables sauveurs de notre culture ne seront guère ceux qui, par profession, se plairont dans le rôle d'attaché ou de conseiller culturel, mais ceux qui, inlassablement, travailleront dans les ténèbres et accentueront sans cesse leur appartenance à la communauté européenne, réelle, mais invisible. C'est dans leur intérêt et, par ricochet, dans le nôtre qu'il faut réunir ceux qui ont la ferveur, unir ceux qui, dans la pénombre de leur travail créateur ou vulgarisateur de tous les jours, éprouvent le besoin de se joindre dans la même communion d'idées et d'aspirations, rassembler ceux qui ont le courage de témoigner en faveur de la civilisation chrétienne et enlever à ces témoins le sentiment d'isolement, dans lequel ils se débattent.

En 1950, j'ai pu écrire, en partant de débats absolument identiques aux nôtres, un petit livre intitulé «L'heure de grâce de l'Occident». Spontanément, les considérations condensées dans cet essai s'étaient présentées à mon esprit, en réponse — et en opposition — à tout ce qu'on avait dit lors d'une rencontre, à Lausanne, de plusieurs Européens convaincus. Là, comme ici, on avait senti le besoin urgent de faire quelque chose; le départ, pris d'une conception erronée, selon moi, avait mené la conférence vers un échec certain. Je ne voudrais pas, en quittant Bruxelles pour rentrer, être forcé de refaire le livre, en remplaçant dans son titre «L'heure» par «Le coup».

Voilà pourquoi, j'ai tenu à mettre partout, où les nécessités culturelles l'ont réclamé, l'accent essentiel, l'accent chrétien — accent aigu et grave, à la fois —, pour terminer avec une citation, tirée du livre de Douglas Hyde: «I believed».

«En dernière analyse, je crois que l'on va vers une épreuve de force entre le catholicisme et le communisme. Les deux doctrines ne peuvent co-exister. Nous sombrerons dans les abîmes de l'immoralité ou bien nous découvrirons cette foi, cette culture, ces valeurs spirituelles, qui firent autrefois la grandeur d'un monde qu'on appelait «chrétienté.»

## DE L'AME EUROPÉENNE

M'est-il permis de marquer sans retard une qualité bien grecque: celle de la curiosité? Oui, je suis curieux et je le proclame. C'est dire que j'entends respecter à rebours une loi, naturelle entre toutes, qui attribue au sexe faible le fort de l'autre. La seule femme qui, au cours des siècles, ait osé protester contre ce reproche était l'épouse du pauvre Socrate.<sup>1</sup> Les historiens attitrés, les hommes donc qui de l'interprétation du passé se font un métier honorable, se sont bien vengés: on connaît la renommée qu'ils ont faite à la chère Xanthippe. Depuis, il faut le dire, tout a très bien marché, de sorte qu'aujourd'hui j'ai le droit d'afficher ma curiosité, sans crainte et sans danger, et de poser une question, une question ridicule et sans portée rhétorique, si l'on veut, celle de savoir si tout le monde a vu le film de René Clair «Belles de Nuit».

Dans «Belles de Nuits» le héros, jeune, ardent et amoureux comme tous les héros, aime à rêver et, de plus en plus intrépide dans son avidité de boire le temps et de sentir les effets merveilleux de l'ivresse que peut procurer l'imagination déchaînée, à vivre avec les gens des temps les plus reculés.

Eh bien, je voudrais, en ce moment et pour quelque temps, être ce héros-là, mais alors Athénien d'origine et contemporain de Monsieur le Président Périclès, fils de Xanthippe, qu'il ne faut pas confondre avec l'homonyme

que je viens de citer, parce que, général d'un autre genre, il était vainqueur non pas d'un particulier philosophe, mais de toute une bande de Perses bien armés.

Donc, j'aurais plaisir à me promener sur l'Acropole et à me livrer, dans l'ombre tiède d'une colonne du Parthénon, à une comparaison fascinante, en regardant passer, vers onze heures du matin, le scribe-en-chef de la Cité, fatigué, mais fier du travail accompli depuis neuf heures et quart et se diriger, d'un pas encore alerte, vers le premier bistro du coin, pour y retrouver les collègues des autres administrations, rassemblés autour d'un bon vin de Samos.

Et je me demanderais, en quoi cet homme, qui ne porte ni lunettes ni montre, qui n'a même pas de journal, fait pour lui rendre supportable la vie de bureau, et qui ignore tout du parapluie, pourrait être supérieur à un fonctionnaire du XXe siècle après Jésus-Christ. Tantôt, j'en suis sûr, il démontrera, devant mes yeux, qu'en déjeunant il ne saura guère manier une serviette, qu'il se passera du bon cigare d'après-repas et qu'il pourra très bien sommeiller, avant de partir, avec le retard obligatoire, sans réveille-à-temps. Notre fonctionnaire, en revanche, a tout cela et davantage; et pourtant l'ancien, le Grec, le dépassait de beaucoup. Pourquoi? Et en quoi?

C'est que nous avons (un peu trop) pris l'habitude de mesurer la vie de l'homme en dollars, par kilomètres/heure, par force motrice et non plus par la qualité de l'esprit qui, il y a vingt-cinq siècles, donnait un standard intellectuel extraordinaire, même au dernier des spectateurs d'Eschyle.

Au contact avec les oeuvres des Anciens, nous prenons conscience d'un don spécial, insaisissable, mais actif dans l'inspiration qu'on sent toujours, lorsqu'on est en présence d'un grand, dont on pressent l'essence créatrice des facultés spirituelles et la force morale dans le penser comme dans l'action.

Le fonctionnaire d'aujourd'hui, pour reprendre notre exemple, possède un savoir, une science ou, peut-être, des sciences qui dépassent, de très loin, les notions du Grec. Il a bénéficié de la progression d'un élément dans le développement de l'intelligence-mémoire qui se distingue en tout



d'un autre élément qui reste stationnaire, parce qu'il représente, pour ainsi dire, une valeur éternelle, tel l'amour ou la beauté, la joie ou le courage.

Mais s'agit-il là d'une qualité ou d'un état propre à l'imagination?

Je voudrais l'affirmer, car je me rappelle cette touche, cette marque plutôt inexplicable de la beauté laissée dans tout ce que les Grecs ont fait et pensé, construit et chanté. Certes, la beauté n'a pas disparu depuis; mais quelle différence entre notre beauté-ornement (ou la beauté difforme) et celle qui n'était que droiture et simplicité! Les Grecs avaient, plus avantagés que les autres par la nature et par la lumière, un instinct particulier de la beauté et un penchant assez doux pour une beauté particulière qui perce encore dans la musique de leur langue.

Ce qui donnait de la grandeur à cette beauté, c'était la façon des Grecs de la rencontrer: ils n'exagéraient pas, ils savaient trouver les tons majestueux pour exprimer la majesté des choses et les nuances moyennes pour rendre les sentiments moins élevés. Ce qui l'achevait, était exprimé, d'une manière frappante, par le poète Capiton, disant:

«La Beauté sans la grâce plaît, mais ne captive pas; c'est comme un appât qu'on plongerait dans l'eau sans hameçon».

Il y avait en eux, on le sentait, une aptitude qui leur permettait d'être prêts, à tout moment, à recevoir, avec les expressions appropriées de la quiétude, les événements d'envergure, toujours menaçant de s'attaquer à la résistance de notre âme ou de provoquer la réaction de notre cœur. Et c'est en cela précisément que les Grecs se montraient supérieurs. Ils vivaient non pas tant dans la beauté que de la Beauté, comme ils existaient, en créant, par la grâce d'une liberté bien comprise et d'une vérité qu'ils révéraient à l'instar d'un Socrate qui avait en horreur la brutalisation des sens aussi bien que la préférence accordée aux passions au détriment de la modération et de la raison.

Dans leur philosophie, en tout premier lieu, ils pratiquaient des vertus, en évitant scrupuleusement de prononcer le divorce entre les spéculations abstraites et le service de l'humanité. Ils maintenaient, au milieu de leurs

réflexions, la personnalité — ou l'âme —, tout en prêchant, par l'exemple, l'humilité du penser logique, et s'apprêtaient, selon leur instinct, à généraliser et à donner leurs idées.

De leur philosophie nous est venue la loi de l'équilibre et de la mesure, qu'on pourrait résumer dans cette formule: rien de trop, la perfection dans les justes proportions! L'exemple le plus cru et le moins lyrique, capable d'illustrer cette vérité, nous est offert dans une épigramme de Rufin, qui, un jour, s'écria:

«Gardez-vous d'embrasser une femme, soit trop maigre, soit trop grasse: c'est le milieu entre ces deux extrêmes qu'on doit préférer. L'une manque de chair, l'autre en a de reste; ni trop ni trop peu, voilà ce qu'il faut souhaiter».

Mais tout cela est bien mort, dira notre fonctionnaire, celui du XXe siècle après Jésus-Christ, qui, à quatorze heures et quart traversera les rues de la ville, en passant près du théâtre, non loin du cinématographe, afin de se rendre à son bureau où il fera fonctionner, avant de s'accrocher au téléphone, pour dicter un télégramme, la radiophonie qui lui communiquera les faits dramatiques de la journée et qui le mettra bien aise pour qu'il puisse entendre une comédie, musicale ou poétique, et des dialogues, parfaitement dans la mesure métrique réglementaire, à moins qu'il ne préfère les oeuvres exécutées par un orchestre et des choeurs bien stylés.

Il a tellement mangé du classique, le pauvre, qu'il ne se rend plus compte qu'il se nourrit sans cesse d'une nourriture qu'il abhorrerait, sans doute, s'il était conscient du fait qu'à tout bout de temps il ne fait que digérer des racines grecques. Pourrait-il jamais se passer de ces théâtre, télégraphe, cinéma, épique, lyrique, didactique, épigramme, biographie, oratoire, réthorique et autres expressions? Jamais, car, toujours, il se heurtera aux survivances d'un peuple qui a forgé l'âme européenne, en inventant et en développant tout ce qui, de près ou de loin, a trait au génie même de l'homme. Tout ce qu'il sentira, tout ce qu'il ressentira, tant du fonds inépuisable de la joie que de celui, également inexhaustible, de la douleur, a été exprimé par les Anciens, grâce à cette simplicité dans l'espoir et cette perfection dans la forme qui font la merveille de ceux qui

ont encore la force de se plonger et de se replonger dans l'esprit immortellement régénérateur des Grecs. Ceux-là avaient la hardiesse de voir et d'admirer les choses pour diriger, ensuite, leurs yeux vers le monde intérieur et, de là, vers l'éternel.

Sans cesse leurs regards embrassaient la totalité de l'univers. Ce qui veut dire — je n'oublie guère le sujet de mon départ — qu'ils ne pouvaient pas se désintéresser de la vie que menait notre clerc et du travail qu'il accomplissait. Bien au contraire, s'ils ne contrôlaient pas toujours ses allées et venues, tout en rouspétant contre le nombre assez élevé de ses collègues et ses façons d'agir, ils s'intéressaient à son sort et à sa raison d'être. En un mot, ils faisaient de la politique.

Le mot est d'eux, la chose l'est aussi. Ce sont eux qui discernaient les règles concernant les gouvernements, les sujets, les finances et toutes les théories qui en proviennent. Ils étudiaient réellement la politique, pour trouver que les affaires publiques existent et doivent être gérées selon des principes bien établis. Leurs études faisaient ressortir le fait que les problèmes politiques sont causés par les hommes, par la multiplicité des désirs et des exigences humains qui s'entrecroisent, mais aussi qu'ils peuvent être résolus par l'application de l'intelligence humaine. Quoique convaincus de l'existence d'une force mystérieuse supérieure, ils ne pensaient jamais abandonner les solutions politiques à la Providence, tout simplement pour que, à la fin du compte, des démagogues sans scrupules pussent, impunément, s'emparer du pouvoir et faire de notre scribe un instrument de leur tyrannie. Non, ils s'intéressaient réellement à la chose publique, à tel point même que celui qui se tenait à l'écart était marqué d'une expression que tous les non-grecs d'aujourd'hui sont capables de comprendre, pour en goûter et la force caractérisante et la logique méprisante: idiots.

Notre fonctionnaire athénien, était-il conservateur ou radical? Sans ambages je vous dirai qu'il était l'un et l'autre: Conservateur, parce que profondément attaché aux lois non-écrites de la tradition, qu'on ne pouvait enfreindre sans passer pour être couvert de honte, conserva-

teur démocrate, parce qu'imbu de l'idée de liberté et d'égalité, radical, parce qu'appliquant ses vues politiques sans crainte ni préjugé, selon les prescriptions de sa raison et les données des situations réelles.

Au fond, ils étaient réalistes, les Grecs; partout, dans leurs considérations, ils faisaient preuve d'une sincérité absolue, regardant le monde, tel qu'il était, et exploitant la nature humaine, telle qu'elle se manifestait chez eux. Pour employer une expression qui, elle aussi, nous parvient d'eux, mais qui semble être d'aujourd'hui: ils se montraient psychologues avertis et agissaient en conséquence, avec ce sens artistique et ce don naturel pour la simplicité que je viens de décrire, que tous ceux qui les suivaient, acceptaient les résultats de leurs études et de leurs réalisations, à condition d'observer les principes reconnus de la vie vraiment athénienne qui se manifestait dans cette grandeur mémorable qu'est l'unité.

Ils regardaient tout dans l'ensemble, toujours dans l'harmonie, prêts, éventuellement, à critiquer ce qui ne rentrait pas dans ce cadre merveilleux, mais prêts aussi à admettre que la politique ne fait pas l'homme, parce que c'est l'homme parfait, l'homme bien fait, intellectuellement et moralement, qui fait la bonne politique et qui sait administrer, d'une façon intègre, les affaires de la Cité-Etat.

Quand ces notions et ces convictions étaient oubliées, l'unité s'effritait, les erreurs se glissaient dans les systèmes politiques qui de Dracon à Solon, de Solon à Pisistrate, de Pisistrate à Clisthènes, de Clisthènes à Ephialtès, d'Ephialtès à Périclès faisaient courir tous les dangers et tâter de tous les régimes, jusqu'à la fin de la Cité. Du coup, l'éducateur Socrate n'avait plus de prise avec sa doctrine disant que les vrais biens sont les biens moraux. Platon essayait, avec quelque chance encore, de gouverner la pensée des hommes. L'Etat, pour lui, était la justice réalisée. L'homme, membre de la Cité, se distinguait par la discipline, par le courage et par la sagesse. Il agissait suivant un élan intérieur, suivant sa volonté, à lui, ou sous les ordres impérieux de l'esprit. Il ne reconnaissait que ce qu'il savait. Il savait ce que sa mémoire lui rappelait. C'était la mémoire percevante qui permettait à l'âme de

rentrer ou plutôt de retourner vers son origine métaphysique, en un lieu «supracéleste», dès que l'Eros et l'Enthousiasmos voulaient bien l'y porter. L'Eros changeait l'homme-apprenti en homme-amant, et l'Enthousiasmos saisissait l'âme qui aimait pour l'élever plus haut encore. L'âme, subjuguant le corps, prenait alors conscience de la Theoria, c'est-à-dire de la faculté de constater, directement, ce qui est. La Cité, faisant partie intégrante des «Onta» — de ce qui existe —, la Politeia était, nécessairement, objet des préoccupations intellectuelles et morales. La politique relevait de la destinée humaine, elle-même. Personne n'y échappait; la philosophie, disait le philosophe, est nécessaire à la politique, puisqu'elle seule est capable d'assurer à la Cité les deux bases divines de la vérité et de la justice. Il fit établir la liste des régimes selon l'ordre de l'injustice croissante, en désignant comme cause: le matérialisme, la prédominance des intérêts économiques et particuliers. Il prédit, pour effacer cette cause, deux moyens, bien simples en apparence: la subordination de l'économique au politique et l'instauration de la justice dans l'homme et dans la Cité.

L'injustice, dit-il, consiste en ce que les besoins matériels, par leur multiplication, amènent la dégénérescence de la Cité, engendrant, par là, l'iniquité. Pour pouvoir gouverner, il faut éprouver le besoin de la perfection et de l'unité, s'élever jusqu'au principe de l'univers et reconnaître l'Être Suprême.

«S'instruire pour contempler, contempler pour agir!»

Aristote, résumant tout le savoir de son temps, inaugurerait la science politique proprement dite. Quelle est sa raison d'être, sinon d'assurer à l'homme la meilleure vie possible selon sa nature et ses besoins? Il y a une cellule sociale, c'est la famille. Il y a une base naturelle, c'est la vie économique. La propriété privée est aussi tangible que la famille. La Cité modèle est celle qui, suivant la nature et les besoins des hommes, y correspond le mieux.

Evidemment, le raisonnement jouait partie forte dans tous les systèmes philosophiques qui se succédaient d'une manière telle que, finalement, tout le monde semblait être capable de démontrer tout, absolument tout et son con-

traire. Aristophane illustre, d'une façon magistrale, ce fait par sa comédie «Les Nuées», dans laquelle, à un moment donné, il met en scène le Raisonement juste et le Raisonement injuste, se disputant comme suit:

«Le raisonnement injuste: (A Phidippide) Mais regarde comme je vais réfuter ce système d'éducation dans lequel il a mis sa confiance; il te défend d'abord, dit-il, les bains chauds. (Au raisonnement juste) Mais au nom de quelle maxime blâmes-tu les bains chauds?

Le raisonnement juste: Parce que c'est une exécration habituelle qui rend l'homme lâche.

Le raisonnement injuste: Arrête, car voici que je te tiens à bras-le-corps, impossible de m'échapper. Explique-moi, quel fut à ton sens parmi les fils de Zeus le plus valeureux, dis-moi? Lequel a accompli le plus de travaux?

Le raisonnement juste: Pour moi je n'en trouve pas de supérieur à Héraclès.

Le raisonnement injuste: Où donc as-tu jamais vu des «bains d'Héraclès froids?» Et pourtant qui fut plus fort que lui? Les voilà les raisons qui font que la maison des bains se remplit successivement de tout jeunes gens, occupés tout le jour à bavarder, alors que les palestres restent vides. Ensuite tu blâmes l'habitude de flâner sur l'Agora; et moi je l'approuve. Si c'en était une blâmable, jamais Homère n'aurait fait un «Angorète» de Nestor, ni de tous les sages.»

Intervint alors le cosmopolitisme, une sorte de révolte sourde, mais efficace, contre l'étroitesse de la Polis, définie par Antisthène, alors que Diogène était le premier à se déclarer, il y a vingt-trois siècles déjà, citoyen du monde. Isocrate proclamait l'union des Grecs, tout en tombant dans l'erreur de vanter, outre mesure, la supériorité de la civilisation. «On est Grec, non pas par race, mais par civilisation».

Ici, je m'arrête.

Je m'arrête pour faire ressortir une idée fondamentale: cette civilisation, sujet du panégyrique d'Isocrate, est notre patrie commune! Elle était, du temps de Périclès, une lumière qui jetait des rayons, — un ensemble de rayons qu'un jour on appelait civilisation européenne.

En effet, le Grec est le prototype de l'Européen. L'éducation grecque est à la base de la formation des personnalités européennes. Dans l'unité organique de l'homme, il faut nettement distinguer entre l'individu et la personne. Cette distinction a été reconnue et prononcée, cultivée et développée par les Anciens. Gonzague de Reynold, en cette matière le plus grand des experts, sur lequel je me permets de m'appuyer, en partie, l'a exprimé ainsi :

«Être homme, c'est donc, aspect négatif, être antibarbare, puis, aspect positif, être Grec, avec le sentiment que l'Hellade fait partie du continent européen».

D'ici je reprends les déclarations de mon introduction, pour rappeler les qualités grecques par excellence que je n'ai fait qu'effleurer et que toutes, j'espère, on a retrouvées dans ce qu'il y a de plus profond dans la civilisation européenne. C'est à dessein que je parle de profondeur, de cette profondeur que j'aime à nommer âme même de notre formation intellectuelle et à laquelle je voudrais qu'on s'en rapportât dans tous les cercles et dans tous les milieux, jeunes et vieux, qui veulent «bâtir l'Europe».

«Bâtir l'Europe», alors qu'elle existe, intellectuellement et moralement, depuis une vingtaine de siècles ! Est-ce que le slogan des hommes qui se disent Européens ne montre pas, d'une façon non équivoque, qu'ils n'ont pas une idée bien précise des bases spirituelles de l'édifice politique qu'ils essaient d'ériger ? Ou, plutôt, auraient-ils pris conscience d'un fait terrible : que le monde spirituel, nourri des sources intarissables de la civilisation grecque, s'est séparé du monde matériel, à tel point que la plupart des constructeurs, matérialistes à outrance, n'ont plus aucune souvenance de l'essentiel, ayant perdu, par là, la qualité grecque la plus importante qui est la mémoire ?

La première condition des Européens restera pourtant la prise de conscience du passé, du passé le plus reculé, du passé le plus grandiose, ainsi que du tréfonds de ses valeurs essentielles, léguées par les Grecs, d'abord, par les Romains, par les Juifs de la doctrine chrétienne, ensuite. Ne fût-ce que pour constater que le fait de parler de l'esprit, dans sa manifestation de l'occident du XXe siècle après Jésus-Christ, constitue une restriction tellement prononcée,

par rapport à l'esprit extensif réel, grec d'origine, que cela ressemble, d'une manière étrange, à un étranglement.

Si l'Europe est, comme on l'a dit et comme on le répète, la patrie de l'esprit, alors le foyer de son âme est en Grèce, en une Grèce aussi immortelle que l'âme même. Et nous-mêmes, nous sommes responsables de sa vie, de son bien-être et de son avenir, mis en danger par la civilisation de la brutalité et de la collectivité qui vient de l'Orient.

Malheureusement, nous avons, Européens de toutes les écoles et de toutes les races, mauvaise mine à le faire, peut-être parce que nous avons mauvaise conscience. Pourquoi?

Eh bien, autrefois, au début de la civilisation, les vrais Européens, les Grecs, se débattaient, en créant, à l'intérieur d'un vaste cercle que constituaient les peuples qu'alors on appelait barbares. Ces barbares ont disparu à l'extérieur — pour réapparaître d'une façon inattendue et meurtrière à l'intérieur. Déjà, ils sont parmi nous. Ils nous guettent. Ils nous attaquent, tantôt de ci, tantôt de là. Ils brisent l'effort continu des forces créatrices de la civilisation qui, jadis, n'avait qu'à déclencher des forces centrifuges pour assurer et la défense et la conquête. Aujourd'hui, tout est désordonné, antigrec. Les efforts générateurs et régénérateurs des Européens s'éparpillent, se déploient, se retournent, s'entrelacent et, parfois, s'entretuent, en se neutralisant, pour faire naître un état chaotique qui est à l'opposé de ce qu'ont voulu les Grecs, nos pères.

Est-ce, donc, notre fonctionnaire qui, en fin de compte, aura raison de répéter: Tout cela est bien mort!?

Je n'ai pas le droit, je suppose, de répondre au nom des autres, mais j'ai le devoir, je crois, de le faire en ce qui me concerne, personnellement. Et je n'hésite pas à dire:

Le jour, où, pour la première fois, j'ai eu, là bas, dans la splendeur indicible du jour levant, la vision de la Beauté, matérialisée dans le Parthénon, j'ai été assailli par des sentiments et harcelé par des sensations, jusque là inconnus. J'ai entrevu la distance qui nous sépare des Anciens, parce que nous semblons peiner sans cesse pour éclairer, techniquement et avec tous les raffinements des sciences pratiques, les nuits qui nous oppressent de plus en plus, alors que les



Grecs n'ont jamais cessé d'élever les objets et les coeurs, les pierres et les âmes vers la lumière allégeante et libératrice.

Et lorsqu'un autre jour, un jour d'été radieux, au Cap Sounion, je regardai, des hauteurs éventées, où, jadis, s'élevaient les colonnes du temple de Minerve, vers la mer, vers la haute mer, d'où émergeaient les îles aux noms sonnants, le hasard, sous les traits d'un guide un peu trop bavard, me fit écouter un poème de Pierre Emmanuel, intitulé: «Méditerranée»:

«C'est ici que se devêtit la grande aimée  
dont la magique nudité hante ces rives  
d'une si transparente absence, qu'on y voit  
les écailles du styx scintiller de silence  
avec la lente majesté de l'éternel.  
Et, jamais lasse d'être nue, de ne pas être  
la femme plus indicible que la mer  
se dresse au fond de l'immuable perspective,  
confondue en un geste sobre avec le ciel:  
malgré la dureté diaphane de l'air,  
tout en elle a des résonances infinies,  
tout est chemin vers des lointains de pur cristal,  
et tout d'une proximité irréparable  
dont le mystère de la Morte ou de la Mort  
avive la solitude méridienne  
où sans cesse le jour s'approfondit de jour. . . .»

Ce dernier vers, «où sans cesse le jour s'approfondit de jour» mit à nu mes sentiments que les autres avaient, en quelque sorte, obnubilés. Et tout à coup, je compris. Ou plutôt je crus comprendre le mystère de la Grèce antique dans l'image, inventée par un poète de mon temps. Une clarté soudaine, réplique de l'extérieur à l'état de pénombre de l'intérieur, se fit en moi et me pousse encore à juger les choses, apprises ici-même, comme je viens de le faire, c'est-à-dire à la lumière complémentaire de l'Amour.

Je ne suis pas seul à penser ainsi. Nous sommes mille, dix mille, cent mille, un million, dix millions — que sais-je? — prêts à nous souvenir, à rafraîchir notre mémoire et à agir, sous la poussée de notre âme en nostalgie, selon la volonté

de celui qui maintient en vie le patrimoine le plus inaliénable de notre esprit.

Ceux-là répondront, avec moi :

Si l'Europe est née à l'Hellade et si elle vit de la terre natale, veillons à ce qu'elle ne périsse pas dans l'oubli que nous vouons à la Grèce !

Il y aura toujours, pour nous et pour nos enfants, un message de Sophocle, qui, à travers les siècles, sait mouvoir les âmes pour les transporter, dans un élan qui magnifie les éléments les plus purs d'allégresse et de tristesse, vers la lumière, naturelle et surnaturelle.

Il y en a un, capital celui-là, en ce moment : il regarde tout le monde européen. Du fond de l'«Oedipe» nous vient sa parole :

«Les êtres démesurés et vains tombent dans de lourdes infortunes par la volonté des dieux, lorsque nés avec la nature d'un homme, ils n'en ont pourtant pas les sentiments.»

Ne nous arrive-t-il pas, dès lors, de nous poser la question, tout bas :

Est-ce que, voulant du neuf, à tout prix, nous ne sommes pas en train de dépasser notre condition humaine — pour épouser celle qui est non-grecque — et engendrer un autre Minotaure qui nous dévorera, parce que la Grèce conspuée ne produira plus de Thésée ?

Et ne trouvons-nous pas que, plus bas encore, un je ne sais quoi nous répond, parfois :

Pourquoi cette peur, hommes de peu de foi ? Souvenez-vous de votre essence ! Le Grec a, toujours, demandé ses ressources à ses propres facultés. Celles-là vous ont été conservées ! Allez-y, carrément, et l'Europe vivra, parce que les Européens, les vrais, se sont réveillés, pour vaincre leurs divisions intérieures, pour refaire l'unité, pour reformer le type humain rêvé par les Anciens, pour le replacer dans la forme de cette civilisation, magnifiquement sculptée et ciselée par les Grecs, pour lui réapprendre à connaître l'idée politique et juridique, perfectionnée par les Romains, pour lui rappeler l'existence de l'âme naturellement chrétienne et pour le convaincre, définitive-

ment, du fait que son essence spirituelle n'est que le produit du génie méditerranéen!

Et je voudrais, pour terminer, faire sentir la puissance effective de l'Europe réelle, totale, non rapetissée par la déficience des hommes. Le pourrais-je jamais? Saurais-je le faire à l'exemple du poète grec Rufin, déjà cité, c'est-à-dire dans une seule phrase imagée de façon à saisir le dernier des rustres:

«Le baiser d'Europe est doux quand il atteint les lèvres ou quand il effleure seulement la bouche. Mais ce n'est pas du bout des lèvres qu'elle embrasse: elle attire votre bouche — et c'est votre âme qu'alors elle aspire, jusque des ongles.»

Sentons-le pour sentir la proximité du salut qui, étant en nous, viendra de nous-mêmes. Et ne ressemblons plus au héros d'une pièce de théâtre du folklore grec moderne; cet homme, rêvant qu'on lui servit, dans un grand restaurant, du macaroni, le trouvant froid, ordonna de le réchauffer. Là-dessus, il s'éveilla. Et avec regret il s'interpella: «Imbécile! Comme si je n'avais pas pu le manger froid».

## AFFIRMONS NOS VALEURS!

Depuis que nous avons pris l'habitude d'unir toutes nos forces nationales, afin de nous convaincre mutuellement qu'il reste encore beaucoup de l'ancienne puissance occidentale, nous voyons se passer des choses assez curieuses dans le domaine réservé aux Très Grands Européens, prêts à réaliser avant terme, pour ainsi dire, les Etats-Unis, seconde édition. Dès que, par exemple, un homme perspicace, honnête et sincèrement attaché à notre civilisation, au point de la défendre courageusement, en la glorifiant sans défaillir, se permet de proposer l'élaboration d'une certaine charte — qui serait la Magna Charta de la Nouvelle Europe — il se trouve, inmanquablement, un marxiste de troisième plan pour se faire l'adversaire irréductible d'une telle entreprise.

On pourrait, certes, nourrir un pessimisme de bon aloi à l'égard des déclarations programmatiques, dites de principes, et dire que les dernières ne feraient que répéter les premières dans l'énumération de quelques généralités, aussi vagues que vastes, alors que le grand public s'attendrait à des actes novateurs et réconfortants. Oui, on pourrait le faire — et on le fait régulièrement du côté de ceux qui évitent de poser le problème d'une façon très nette et très précise, en se rendant compte du fait qu'il faut trouver la réponse de l'Occident à toutes les questions provoquées par le monde moderne, c'est-à-dire par un monde qui est en pleine révolution technique.

Les hommes bien intentionnés, donc les vrais Européens, partent, dans leurs considérations, d'une nécessité indéniable, lorsqu'ils exigent, de la part de leurs chefs, la mise en relief des idées motrices du présent: ils tiennent à enrayer, si possible, les conséquences néfastes d'une crise palpable de confiance parmi les gens trop vidés de la substance chrétienne qui, sous le couvert d'un réalisme mal compris, ont cessé de croire — ou tendent à cesser de croire — à la primauté du droit sur la force, de la justice sur la violence, de l'humain sur l'ambition, de la doctrine sur la ruse et de la vérité sur le mensonge. Voilà pourquoi ils sont convaincus de l'obligation dans laquelle se trouveraient, à des intervalles assez rapprochés, tous les responsables de revoir leurs positions, de remémorer leurs principes et d'adapter leurs décalogues subrogatoires aux exigences politiques du moment. C'est pour cette raison, uniquement, qui est une raison majeure, qu'ils désirent voir déplacer, de temps à autre, le centre de gravité de nos occupations et de nos préoccupations de la matière vers l'esprit ou — pour faire et refaire honneur à une formule bergsonienne — de la «mécanique» vers la «mystique». (Personnellement, je n'aime pas le terme, j'ai hâte de le dire, afin de pouvoir me distancer de ceux qui font appel à cet état d'âme assez déprécié par l'emploi abusif de l'expression; dans la conception de Bergson, elle avait, d'ailleurs, un contenu bien plus considéré et plus considérable).

De quoi s'agit-il, au fond?

De la liberté et de rien d'autre! Du respect de la liberté avec toutes ses conséquences! Ce qui veut dire: de la reconnaissance de la légitimité des partis politiques, de la liberté d'association, de la liberté de recherche et de discussion, de la liberté de conscience, de la liberté accordée d'après les règles de la réciprocité, de la reconnaissance, par l'Etat, du droit égal à tout individu de vivre sa vie et de disposer de sa personne comme de sa propriété, des aspirations naturelles de la personne humaine à l'affranchissement de la misère, de la servitude, de la peur et de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Sur un plan plus élevé, il s'agit de la liberté et de l'indépendance des peuples. En proclamant cette liberté et

cette indépendance politiques, on proclamera en même temps une indépendance économique, sociale et culturelle. Ce que nous voudrions voir inscrire dans toutes les constitutions comme dans tous les coeurs, ce serait la loi, généralement observée, qui garantirait, enfin, la paix du droit universellement reconnu à la paix.

Dans cette double paix, le progrès social de chaque nation se parferait; et tout citoyen, en profitant des avantages, saurait que le progrès social national augmentera en fonction, uniquement, du degré de perfection qu'aura atteint l'ordre international.

Or, ne sommes-nous pas en train de faire le contraire d'un devoir que ne cessent de nous imposer le temps et les circonstances d'après-guerre? Ne perdons-nous pas des forces énormes et une volonté de bien mauvaise nature à contester, entre nous, les grandeurs successives de notre civilisation? N'aurions-nous pas, — depuis 1945 plus que jamais — l'obligation de défendre contre nous-mêmes, contre nos divisions politiques, contre notre indifférence culturelle, contre notre faiblesse dans le penser et contre notre imprécision dans le parler le génie qui a permis de réaliser nos progrès et d'assurer la fécondité de nos aspirations spirituelles et sociales?

Je n'ai qu'à prendre l'avis du premier venu pour être fixé à ce sujet; je n'ai qu'à ouvrir n'importe quel livre, celui d'un Henri Massis, par exemple, pour voir que mes inquiétudes sont fondées, que mon avis est parfaitement partagé et que la certitude, concernant la nécessité de proclamer nos principes, se fait de plus en plus dans tout esprit éveillé. Henri Massis, ne dit-il pas dans son étude «Les idées restent»:

«On ne saurait trop défendre les principes sur lesquels, nous, hommes d'Occident, nous fondons nos raisons de vivre, mais si nous ne voulons pas que les peuples tard venus à la civilisation n'y voient qu'un attachement formaliste, l'asservissement d'une nation assoupie à des idées mortes, il n'en faut pas faire des valeurs négatives, des valeurs restrictives, des valeurs de refus.»

Pourtant, il y a des gens, il y a trop de gens, hélas! qui ont adopté l'attitude du metteur en doute professionnel et

du débatteur, se permettant toute sorte de jongleries pseudo-philosophiques avec les idées actives de notre existence chrétienne. Ils le font de préférence devant les jeunes qui, dès lors, ne pourront avoir qu'une seule réaction: celle, précisément, que Henri Massis a décrite dans sa chronique d'un redressement «Avant-postes»:

«Or, dès leurs premiers pas dans la vie, ils se sont heurtés au plus grossier réalisme, à une société dont les goûts, les préférences, les plaisirs semblaient uniquement tournés vers les satisfactions matérielles; ils n'ont trouvé que mépris pour le travail de la pensée; il n'est plus senti nulle part, ce souffle de l'esprit qui avait donné à la résistance de leurs aînés son élan et sa direction. Etait-ce là cette civilisation, pour laquelle tant de vies s'étaient généreusement offertes? Valait-elle qu'on lui fit de nouveaux sacrifices? On sent de la générosité sous leur révolte; on y discerne une sorte d'idéalisme précocement meurtri, dont l'exaspération se retourne contre les principes mêmes qui, à leur insu, l'alimentent encore.»

Protestons contre ce laisser-aller, en faisant nôtre la doctrine, bien définie, bien expliquée et bien illustrée du défenseur le plus en vue de l'Occident, et nous verrons que, d'un coup dont la vivacité ne pourra qu'étonner, les portecalmants attitrés du libéralisme à demi-mort et du démocratisme socialiste se présenteront pour minimiser le danger que nous courons et rapetisser les idées capables de nous sauver. Des Paul Souday, il y en a aujourd'hui comme il y en a eu en 1925, lorsque le plus fameux de la tribu, le grand-père, pour ainsi dire, de toute la lignée, a osé écrire dans «Le Temps», au sujet du livre de Henri Massis: «Défense de l'Occident»:

«Il paraît que l'Occident a besoin d'être défendu. Comme les gens que tuait «Le menteur» de Corneille, ceux que vous défendez se portent assez bien, voilà d'abord ce que j'ai envie de dire à notre défenseur Massis... Occidental, pour ma part, je le crois du moins, je ne me sens pas en trop mauvaise santé. Il y a bien la plaie d'argent, mais un thérapeute, nommé Poincaré, la soumet à une cure très efficace; le mal est enrayé. Notre cher pays, victorieux et magnanime, me semble assez gaillard; l'ordre

y règne de concert avec une liberté sans précédent dans l'histoire; les lettres, les arts, les sciences y fleurissent. . . . L'Angleterre ne me paraît pas non plus mal en point. . . . L'Allemagne a subi les conséquences de sa défaite, mais panse vite ses blessures, grâce à la générosité des vainqueurs et poursuit une expérience républicaine qui, déjà moins troublée que ne l'était la nôtre sous M. Thiers ou sous M. Mac-Mahon, pourrait bien devenir également définitive. Une grande et féconde pensée s'ébauche à Genève. . . . Contre qui et contre quoi M. Massis, que nous n'avions pas chargé de nos intérêts, veut-il à tout prix nous défendre?»

Bien que les aveuglés, admirablement en vue et portant lunettes d'intellectuel, ne soient pas immortels, ils sont toujours remplacés aux postes qu'on appelle dirigeants; ils commettent sans cesse les mêmes erreurs, quand ils cherchent à ridiculiser les clairvoyants; ils se plaisent, en s'abusant, à glorifier les fondements inébranlables de la civilisation qu'ils confondent, purement et simplement, avec la stabilité de leur position personnelle dans le domaine économique et social.

La grande confusion se fait surtout parmi ceux qui, aujourd'hui, se disent les tout premiers propagateurs de l'idée européenne. Il n'y a que quelques rares exceptions, capables de distinguer, dans cette question assez complexe, l'aspect moral; et si j'emploie, ici, un terme, devant lequel la plupart des soi-disant Européens se mettent à rougir, je voudrais préciser, tout de suite, que la moralité, à laquelle j'en appelle, n'est pas spécifiquement chrétienne, puisqu'il y en a une qui est naturelle. Toutefois, il y en a qui ont un intérêt particulier, semble-t-il, à faire confondre l'internationalisme avec l'euro péisme bien compris.

La différence dans l'essence même saute aux yeux, pourtant: l'euro péisme est la conséquence d'une unité dans le sentir, dans le penser, dans l'action et, nécessairement, dans le maintien des diversités nationales et régionales, alors que l'internationalisme est la suite d'une union de forces, obtenues par l'addition brutale d'associations politiques, poursuivant un seul but: la domination, sur le plan le plus vaste possible, des autres partis et des autres conceptions.



Là, où l'européisme renforce, pour chaque partie, l'idée de la nation et la réalité de la patrie, l'internationalisme tend à effacer l'une et à anéantir l'autre.

C'est contre cette tendance que nous devons nous élever, avant même de commencer la lutte contre l'adversaire le plus redoutable de la civilisation occidentale, adversaire — ou ennemi, plutôt, — qui n'est pas à l'extérieur et qui a pour lui les transfuges et les traîtres innombrables dont, tristement, peut se glorifier cette culture plusieurs fois millénaire.

Toutefois, les Européens, les vrais, ceux qui le sont dans le coeur et dans l'âme, n'ont pas l'habitude de désespérer; bien au contraire, ils ne connaissent et ne remplissent qu'un seul devoir: agir de manière à précipiter tout le monde dans la confiance.

Ils sont prêts à obéir à Jacques Bainville qui, dans la civilisation, a vu, exprimé en valeurs immatérielles, un capital à thésauriser et à transmettre d'une génération à l'autre. Ils sont prêts à suivre Henri Massis qui, dans «Avant-Postes», s'est écrié:

«Ah! mes amis, nous avons du travail plein les mains; car la civilisation ne vivra que dans la mesure où nous le voudrons, où ses supériorités vivront en nous, où nous en ferons une idée-maîtresse, une idée-chef. Cette volonté, il nous faut l'informer, l'établir en raisons valables pour le genre humain tout entier. Tradition, culture, lumière, tout ce que nous avons reçu en partage, renoncera-t-il à exercer ses bienfaits? Il y a l'unité morale de l'Europe à refaire, les conditions d'un langage commun à retrouver, la philosophie de l'ordre à répandre, la notion de l'homme et de Dieu à rendre manifeste dans les idées et dans les moeurs.»

Le nombre de ceux qui tiennent à dire: «Présents»! est assez élevé. Ils sont plus forts que n'osent l'imaginer les adversaires, car ils savent rallier à ceux qui combattent pour la survivance des valeurs culturelles et autres les colonnes invisibles de ceux qui sont morts en défendant l'Europe et qui, au-delà des tombes, ne cessent de continuer leur service sacré.

## RESPONSABILITÉS CIVIQUES

### Civisme?

Une expression que, depuis quelques années, nous suspectons d'avoir changé de sens. Employez-la dans sa forme négative, et vous vous rendrez compte de son ambiguïté! Affirmer les valeurs de la patrie, prouver que vous aimez votre pays, démontrer, aux yeux de tout le monde, que vous êtes capables de le servir, en le défendant, est-ce assez pour vous voir recevoir le sceau, au filigrane finement modernisé, du civisme? Ne serait-il pas, plutôt, une marque assez gênante pour celui qui, connaissant son histoire, ses langues classiques et ses racines latines, y verra, d'abord, la cause d'une scission regrettable d'avec son prochain et, ensuite seulement, le signe honorifique d'une attitude droite et courageuse en face de l'ennemi?

Certes, nous pourrions parler de la conscience civique ou encore de la responsabilité civique, mais, en essayant ainsi de nous esquiver, nous n'éviterions pas l'obligation de définir le civisme selon la conception de nos ancêtres et de dire que le terme, fortement usé, embrasse tout ce qui touche au bien commun: aux libertés du citoyen aussi bien qu'aux droits et devoirs de la famille, le «civis» n'étant autre chose qu'un homme qui jouit du «jus civitatis» dans toute l'étendue du mot. Ceci nous amènera, nécessairement, à circonscrire la signification de la «civitas» elle-même — ayant été originairement le siège du Gouvernement — et à en tirer les règles qui, dans une certaine lo-

gique, pourraient s'appliquer à l'Etat d'aujourd'hui. Le «civis» devrait donc, par un raisonnement direct et serré, en arriver à s'occuper intensivement des forces, permettant d'exercer, en parfaite connaissance de cause, son «jus civitatis». C'est vous dire qu'il fera une action politique.

Or, dans le domaine politique, précisément, il y a beaucoup d'hommes qui se sentent une vocation sans, pour cela, appartenir à la classe privilégiée des élus. Quiconque sait faire une gueule d'initié, se croit appelé à dire, trois fois par jour, plus de quatre vérités aux ministres et aux députés; car, ici, tout le monde — ou presque — a la science infuse, ou, pour le moins, la grâce réservée, en règle générale, aux êtres extraordinaires. Le premier venu, tout comme le dernier arrivé, d'ailleurs, prend la mine du médecin diagnostiqueur, s'approche du corps social comme d'un pestiféré, le regarde de travers et se met à pontifier à l'exemple d'une figure de Molière: «Il est bien malade, l'Etat; il faut le soigner! Que les infirmiers fassent leur devoir!»

Il n'y a guère d'infirmiers; l'agent qui veut servir pour l'amour de Dieu et du prochain n'existe plus; elle s'est faite docte et fate, plus docte et plus fate que le clan des guérisseurs professionnels. Ainsi la pauvre Patrie se trouve livrée aux mains — ne seraient-ce pas, plutôt, les dents — d'hommes et de femmes qui désirent son plus grand bien, à condition, évidemment, qu'on veuille accepter leur remède infaillible.

Chère Patrie! Que d'idioties ne sont pas dites et répétées en ton nom! Que d'insanités ne cesse-t-on pas de présenter, afin que ta gloire puisse être immortelle! Est-ce qu'en réalité on croit encore à toi? Peut-être! Tu n'es pas trop sûre. Et pourtant tu sais que les sentiments que tu devrais faire naître sont refusés. Le patriotisme est mis en doute. Ecoute! Tu entends les divagations, sortant de bouches juvéniles, qui prétendent que la nation, pardon: la Nation serait un cadre social périmé! Depuis que nous serions occupés à créer des communautés plus grandes, il ne vaudrait plus la peine de vivre, à la façon des aïeux, une vie luxembourgeoise! Qu'il faudrait commencer par ignorer même l'idée d'une frontière, pour pouvoir s'intégrer, de

toutes ses forces physiques, intellectuelles, spirituelles et morales dans cette Superpatrie qui, dès lors, nous ouvrirait des possibilités d'action et d'efficacité beaucoup plus grandes que n'aurait pu le faire notre pays-nain.

Voilà bien des lustres, déjà, que j'entends répéter cette kyrielle, par des hommes et des femmes — par des hommes-lets et des femmelettes — qui voudraient remplacer le patriotisme tout court par un internationalisme de bon aloi. J'en suis arrivé à ne plus prendre au tragique les manifestations «révolutionnaires» de ce genre; pour celui qui connaît son histoire, tout n'est que réitération.

L'histoire? Il nous faut, certes, en posséder les faits, afin de pouvoir en extraire les idées qui nous guident, dans l'une ou dans l'autre direction, dans la bonne ou dans la mauvaise, dans celle qui monte ou dans celle qui descend. L'histoire est un élément essentiel du patriotisme, et le patriotisme embrasse, dans le même sentiment, le pays géographique et le pays historique, l'aire d'activité des vivants et le domaine des morts; c'est, si l'on veut, l'amour du sol doublé de l'amour du passé; il est fait, en très grande partie, des souvenirs qui concernent nos ancêtres, notre foi, nos traditions, la suite des générations et les heurs et malheurs de la nation.

Que, tout de suite, on se mette en garde contre une confusion qui risque de se généraliser et de faire admettre, en fin de compte, une identité là, où il y a opposition entre deux termes, abusivement employés; je veux parler de la Nation et de l'Etat, celui-ci étant un organisme-fonctionnaire de la Société et celle-là l'ensemble des unités sociales. Dans la Nation, l'individu n'a pas à faire un choix, ni à opter librement; son origine nationale est due à une force majeure; le peuple, auquel il appartient, pourrait s'appeler société anonyme de forme non-contractuelle.

Et cette société elle-même? Non, elle n'est certainement pas la somme des hommes pris individuellement, mais l'ensemble, plutôt, d'entités, bien définies dans les expressions qui désignent la famille, le clan, la commune, la profession et la corporation. L'unité sociale qui doit rester la base de toute existence communautaire et être traitée avec le respect qui lui revient, c'est la famille. La

famille et non pas l'individu! Je tiens à souligner cette vérité, trop souvent oubliée, hélas!, la famille étant antérieure à l'Etat, tout comme l'est le clan et la formation communale. Reconnaître ce droit supérieur de la famille à la considération de tout le monde, c'est faire preuve d'un sens politique naturellement sûr et mûr.

Constater, par la plus simple des réflexions et le plus clair des jugements, cet ordre des choses, s'apprêter à le maintenir, à le défendre ou encore à le redresser, lorsqu'il aura été dérangé, c'est pratiquer la science du bonum commune, s'intéresser au salut public et faire de la politique.

Le mot est lâché, de grâce, arrêtons-nous un instant! Arrêtons cet exposé pour dire qu'on n'aime pas, mais pas du tout cette occupation imbécile qui exige qu'on singe le type sympathique, afin de trouver l'appui des cancre dans une opération dégoûtante. Quelle opération? La comédie des élections, bien sûr, cette mendicité officiellement reconnue qui offre des promesses pour moissonner des suffrages, qui fait semer des gouttes d'ire pour que, d'une boue d'âmes abjectes, puissent rejaillir des éclaboussures avilissantes! Non, merci! On déteste ce jeu qui, en disant ordre, finit par faire penser aux ordures et produire des ordalies inhumaines.

Et voilà! La plupart des citoyens se désintéressent de la Cité. Dès que la politique menace leurs foyers, ils se redressent et se comportent en adversaires, sinon en ennemis, de ceux qui gouvernent, qui ordonnent et qui conduisent les affaires publiques. Pourquoi! Grand Dieu, pourquoi? Parce que, pour eux, la politique a un sens purement péjoratif. Ne pas «se brûler les doigts»! Ne pas «se salir les mains»! Que les politiciens fassent entre eux ce qu'ils ont à faire! Tant pis, si c'est du propre! Ou tant mieux! Peu importe, d'ailleurs, dès qu'on laisse en paix les purs des purs: ceux qui, en toute franchise, aiment à proclamer la supériorité de leurs opinions individuelles sur l'objectivité des faits sociaux et le désintéressement prouvé et éprouvé des serviteurs de la Nation.

Et la valeur méliorative que cache le terme honni? La politique en secrète, me semble-t-il.

Servir l'intérêt général, vivre pleinement et sainement dans la Cité, s'occuper sciemment et consciencieusement de la Patrie et cultiver, sans défailir, le mieux-être de la Nation, voilà ce qui est exigé de tout citoyen bien tourné. Faire de la politique, c'est donc pratiquer l'art de l'action commune, réaliser, en quelque sorte, une science naturelle qui veut qu'on observe, qu'on calcule, qu'on raffine ses observations et que, de données plus ou moins précises, on tire des conclusions justes, faire travailler la mémoire, afin de se rappeler tout ce qui, dans le passé, a fait la grandeur du pays et de la force du peuple et dominer, partout et toujours, les velléités trop humaines de tricher et de camoufler ! En un mot, des postes de commande il faut exclure les aventuriers, les flibustiers, les intrigants et les charlatans politiques et intéresser au dévouement et au désintéressement le monde qui pense et qui réfléchit à ce qui pourrait faire le bonheur de tous dans l'honneur commun.

Il y a, par conséquent, toute une éducation à faire ; l'expérience politique ne devrait, en aucun cas, être permise à des hommes sans instruction, la compétence étant, dans ce domaine comme dans tous les autres, la suite logique d'un apprentissage accompli. Les doctrines politiques, se rapportant nécessairement à de très grandes masses de faits, se composent de vues plutôt compliquées qui, assez péniblement, il faut le dire, s'élaborent par rapport à de vastes étendues de temps et de pays. Les convictions qui, dans le domaine public, déclencheront des activités, ne pourront se fabriquer, selon une expression de Charles Maurras, ni à la petite semaine ni sur le témoignage d'une anecdote idiote. Si l'on désire constater l'une ou l'autre des vérités politiques, on doit connaître et reconnaître certaines lois, d'abord, et avoir, ensuite, le sens exact des prévisions, savoir procéder à des vérifications par la mise en jeu d'une expérience personnelle et de faits historiques, être en mesure de tenir compte des probabilités et de ne pas se laisser prendre au dépourvu par les incertitudes qui, toujours, planeront au-dessus des calculs faits individuellement.

Cet ensemble de facultés a son nom ; il s'appelle esprit politique, tout simplement. J'ai, à différentes reprises

déjà, essayé de définir ce «sensus politicus», en l'analysant et en le décomposant en «sensus historicus» et «sensus comparationis»: l'homme politique est forcé de connaître l'histoire qui lui permettra de comparer une situation donnée à tel ou tel épisode du passé et d'être amené ainsi à faire son choix entre deux solutions, pour le moins. Le «sensus politicus» pratiqué de cette manière ne sera autre chose que la mise en oeuvre du «Sensus communis» qui, malheureusement, est en train de dépérir trop rapidement. L'homme d'aujourd'hui, le citoyen qui ne cesse d'exiger, toujours davantage, pour refuser, de plus en plus, le moindre sacrifice, se fiche des vues d'ensemble, tournées à la fois vers l'avenir et vers les problèmes politiques du moment; il agit, comme il réagit, par secousses sentimentales et ressentimentales, tout en se souciant de ses propres intérêts plutôt que de ceux de ses prochains.

C'est dire que, dans toutes ses réalisations politiques — dans tout ce qui, pour lui, est une réalisation politique, bien que, parfois, ce soit le contraire: une bétise sans autre nom ou une bêtise triplement désastreuse pour la communauté — il part surtout d'idées vagues et non pas de principes fermes; ses applications de définitions peu claires, au lieu d'être nuancées, sont aussi brutes que brutales. Advienne que pourra! Le politicien coupable vit en démocratie, et la démocratie est trop fatiguée pour rechercher les responsables. La démocratie est le régime de la liberté continuellement parodiée; elle permet tout, pourvu qu'on lui accorde le droit d'appliquer à l'imbécile la même mesure qu'au génie et d'enfermer, l'un et l'autre, dans les mêmes faveurs, alors que, dans le circuit des devoirs, l'imbécile, s'opposant à la sagesse et aux privations volontairement consenties du génie, ne se refuse aucune liberté.

La démocratie étant le gouvernement du nombre, la moitié du peuple — plus une unité — fera la loi; la moitié de la nation — moins une unité — subira la volonté de la majorité, alors même que cette majorité se composerait de mufles, d'idiots et de fanfarons, bravant une minorité faite de sages, d'experts et d'honnêtes gens.

Ici j'envisage, évidemment, le cas extrême des possibilités électorales, tout en sachant que la nature ne permettra

guère l'avènement au règne des cancre politiques, la nature s'efforçant plutôt de maintenir un mélémélo de forces aussi adverses que diverses, dans lequel la démagogie — qui, selon une expression bien française, est la démocratie quand la canaille a la fièvre — trouvera toujours les sujets accessibles aux émanations d'une déraison, prête à faire ou à faire faire la mauvaise politique.

Les oeuvres de la bonne politique, en revanche — c'est une vérité assez banale, à laquelle il faut, en présence des gestes, machinalement répétés, d'embourbement, rendre son éclat — ne se forgent pas d'elles-mêmes; elles sont la conséquence d'une activité constante de l'âme, de la volonté et de la pensée des meilleurs esprits. Une élite, seulement, un ensemble d'hommes capables d'actes héroïques, arrivera à détruire la plupart des préjugés; un certain héroïsme est nécessaire pour ne pas s'isoler, pour ne pas fuir vers la «splendid isolation» qui ferait éviter tout contact avec le profanum vulgus, pour jouer le rôle abnégateur de la fraternité envers et contre tous et pour mettre au service de la communauté l'intelligence éveillée et éclairée de l'individu supérieurement doué.

Ce sera encore l'élite qui, avec succès, combattra le scepticisme, disposition et lieu de rassemblement de toutes les âmes troublées et de toutes les idées confuses, desquelles, tôt ou tard, sortiront les désordres publics. Ah, les sceptiques! Ils sont assez nombreux, ces désappointés, ces abâtardis et ces abouliques qui, mains et nez en l'air, vous prient de ne rien faire, d'attendre, d'espérer et de croire au miracle; un beau jour, tout le monde sera bon et tout ira à merveille dans la meilleure des patries!

Non, dans le domaine national, qui va du social et de l'économique au culturel et au religieux, chaque citoyen a sa responsabilité; cette responsabilité civique sera, forcément, une responsabilité politique mise à épreuve, sans cesse, dans une question de vie ou de mort: Est-ce que la nation, dont vous êtes une part vivante, résistera à tel ou tel choc, qu'il vienne de l'extérieur ou de l'intérieur, ou bien succombera-t-elle, parce que vous lui aurez refusé votre aide?



Certes, il y a des gens qui ne répondront pas à cette question; ils sont malades, politiquement, tout comme les atones et les aphones le sont physiquement. Ils ne s'occupent pas de politique, les imbéciles; ils sont neutres, les pleutres, tout en faisant, brutalement, la politique du Moi chéri contre le prochain honni. Ils font, précisément, la politique qu'il ne faudrait pas faire.

Voir juste, concevoir toute mesure en fonction de l'avenir de tout le monde, exclure de son activité toute exagération d'enthousiaste et de mystique, traiter toutes les affaires politiques en affaires sérieuses, travailler selon le principe que le droit de l'homme est d'être bien gouverné et que son intérêt — non moins que son devoir — veut qu'il cherche à l'être: voilà définie, assez lapidairement, la bonne politique, conçue par l'élite de la nation.

Et le catholique? Appartiendra-t-il, eo ipso, à cette élite? Son «internationalisme», ne s'opposera-t-il pas, parfois, à son «nationalisme»? Le catholique n'est ni nationaliste, ni internationaliste; étant fils d'une famille qu'il appelle patrie bien-aimée et, en même temps, membre de l'Eglise qui, toutes les conditions remplies, lui assurera le salut éternel, il s'opposera, très naturellement, à toute injustice, à toute inhumanité, à toute infraction aux lois et à toute tartufferie, pour rechercher la tranquillité dans l'ordre.

L'ordre! Voilà son mot, voilà sa devise, et voilà ce qu'il tentera de réaliser. Il y a deux institutions qui lui permettront d'arriver à ses fins. Tout ce qu'on exige de lui, c'est l'action. Agir, d'abord, dans le sens de ses aspirations; réagir, ensuite, contre les clercs de la mauvaise politique! Agir et réagir! Deux termes qui contiennent toutes les forces salutaires, desquelles pourra partir la régénérescence de la Politique Nationale.

## DE LA COEXISTENCE

On en a parlé, on en reparle. Les définitions se suivent et ne se ressemblent guère; la chose, qu'on veut saisir, reste intangible et l'état, dans lequel on se meut, sans progresser, reste le même, à quelques nuances près. Le terme est identique partout, mais la signification change avec la langue de celui qui a son mot à dire. Le Russe vise un but que le Français abhorre, et le croyant a des vues devant lesquelles, toutes oreilles bouchées, le mécréant ferme aussi les yeux.

Et pourtant les Chrétiens ont à faire valoir une opinion bien précise à ce sujet. Ils l'ont fait au beau milieu de la capitale idéale d'un monde à l'envers. J'y ai pu présenter moi-même les éléments nécessaires à la discussion:

«A la fin des journées, durant lesquelles elle a étudié, à Berlin, la question de la coexistence Est-Ouest, la Commission Culturelle des Nouvelles Equipes Internationales tient à proclamer, encore une fois, sa conviction inébranlable que seules les valeurs spirituelles, telles que la civilisation chrétienne les a créées et généralisées, sont de nature à changer la condition inhumaine de l'individu.

Ne sousestimant, à aucun moment, la nécessité des préoccupations matérielles de l'homme, elle se permet de rappeler les doctrines et les prises de position de l'Eglise, de recommander aux chrétiens, en face de toute tendance contraire, une vigilance accrue et de rendre, par une atti-

tude décidée et positive, l'espoir à ceux qui ne jouissent pas encore ou qui ne jouissent plus de la plénitude des droits fondamentaux de l'homme.

Examinant plus particulièrement le changement de tactique opéré dans la politique soviétique, elle se voit obligée d'insister sur le fait que le marxisme léniniste a établi un programme à long terme et fixé les objectifs d'une entreprise de longue haleine, dont l'idéologie de base reste, malgré l'instabilité maintes fois prouvée des dirigeants et des méthodes, invariablement celle de la destruction finale de la civilisation occidentale. Toutefois, les chrétiens sont prêts, par l'application de leur principe de la fraternité bien comprise, à réaliser le climat de la coexistence réelle, à condition qu'elle se fasse dans le sens d'une non-ingérence totale et dans l'esprit de la franchise la plus complète, sans équivoque aucune, par la mise en évidence des moyens politiques qui répondent aux règles de l'honnêteté et du fair-play. Il ne faut pas que la coexistence soit un libre-agir pour les uns qui auraient, par là, l'autorisation de pratiquer, à leur profit, une sorte d'interexistence, dans laquelle leur mensonge équivaldrait à la vérité des autres, leur mal au bien des autres et leur oppression à la liberté des autres, à un point tel que le dynamisme commandé des forces inhumaines de l'Est devrait, à la fin, étouffer les forces humaines que l'Ouest défend au prix de tous les sacrifices compatibles avec sa dignité et son honneur.

Fidèle à la tradition occidentale de l'affranchissement des peuples en voie de développement par l'apport sans cesse renouvelé des valeurs spirituelles et matérielles qui, en élevant et en relevant, transforment les gens et les muent en communautés nationales, la Commission Culturelle des NEI veut marquer son opposition, d'un côté, à toute velléité de domination, de quelque nature qu'elle soit, et, de l'autre, à toute tentative de précipiter, en vue d'une révolution pernicieuse, déclenchée pour des raisons intéressées, l'évolution lente et l'intégration, par étapes, des nations moins fortunées dans le monde libre qu'unissent les éléments d'une civilisation supérieure commune. Elle ne peut donc que flétrir l'exploitation basement politique des sentiments nationalistes, mettre en garde contre la neutrali-

sation progressive de la conscience chrétienne à l'égard des entreprises sournoisement impérialistes du despotisme moderne et rappeler aux nations opprimées, qui ne sont pas à identifier avec un régime totalitaire quelconque, l'amour toujours présent et toujours agissant des défenseurs de la civilisation chrétienne.»

Tout le monde s'est aperçu du changement opéré dans la tactique des hommes politiques qui, de Moscou, dirigent l'ensemble des partis communistes. On a vu le sourire de Genève, on a assisté, béatement, à une reprise des relations entre Est et Ouest, on a fait le pèlerinage de la capitale russe, on commente, avec une sympathie marquée, les voyages des majestés du Kremlin, on écrit, on parle, on croit, on devine, on espère, on voit blanc, le rouge a disparu, mais vive l'aurore d'une ère nouvelle! Ce n'est pas le premier changement des Soviets, nous en avons vu depuis la naissance de la doctrine des communistes. Ils sont, peut-être, sans scrupules, ces dominateurs de toutes les républiques socialistes, ils ne sont pas dénués d'intelligence. Ce sont plutôt des malins, des malins diaboliques, j'en conviens, mais des malins tout de même. Leur dernière volte-face correspond à un plan raffiné, longuement mûri et patiemment mis en oeuvre. Nous devons le savoir et nous le savons. Le sachant, nous avons le devoir de nous poser la question: Quel peut être le but final qu'ils visent? Il y aura toujours une réponse. Elle ne sera pas la même, partout. Pour moi, elle se formulera ainsi:

Les partis communistes, à travers le monde, sont en régression. Ou bien, s'ils ne le sont pas, ils n'avancent plus, ils piétinent péniblement sur place. Leur élan d'après-guerre est brisé. Les fidèles s'ennuient. Et Moscou s'inquiète. La presse communiste agit et s'agite dans un cercle clos qu'elle n'arrive pas à dépasser. Les gens du dehors la regardent avec méfiance. Donc, la propagande au-delà des rangs des adhérents est inefficace. Il faut remettre en mouvement les choses qui se pétrifient. Comment faire?

Le moyen est archisimple, il fallait y penser: prendre la forteresse avec l'aide des assiégés, en faisant des anti-communistes les porte-parole du communisme! Lancer des invitations officielles à droite et à gauche: la presse non-

communiste en parlera. Recevoir avec pompes les députés et les sénateurs: la presse des bien-pensants en parlera. Congédier solennellement les hôtes de marque: la presse des imbéciles en parlera. Présenter un film du pèlerinage: la presse s'émerveillera et finira par épater le bourgeois. Car, le bourgeois, à la longue, dira: Eh quoi! on nous a toujours présenté ces Russes comme des sauvages. Et maintenant nous constatons le contraire: ils sont gentils, aimables, bien habillés et capables d'accomplir des miracles techniques! Qu'on ne vienne plus nous raconter des bobards!

La confusion, première étape du revirement, se généralisera dans les pays de l'Ouest, tandis que dans les démocraties qu'on dit populaires — et qui ne le sont point — les habitudes prises dans la passivité ou dans l'indifférence seront ébranlées, l'inquiétude renaîtra et l'insécurité se manifestera partout où le stalinisme fera déclencher la terreur des jours antitrotskistes. Et la propagande bulgarienne — dirigée, celle-là — profitera au régime des tyrans qui proclameront à qui voudra l'entendre: «Vous voyez bien que nous marchons à la tête des nations; déjà les derniers témoins du monde capitaliste, qui s'écroule, viennent chez nous pour apprendre les moyens infailibles de changer leur vie sans gloire, en se basant sur nos méthodes progressistes qui leur garantiront les faveurs d'une technocratie parfaite. Déjà nos chefs bien-aimés sont devenus les ambassadeurs incontestés de cette ère nouvelle qui apportera paix et bonheur à tous les hommes. Déjà ils vont de Moscou à Delhi, de Moscou à Londres, de Moscou à Stockholm, de Moscou à Paris pour enseigner partout les doctrines qui, réalisées à l'exemple du miracle soviétique, sauveront les peuples!»

Voilà ce qui se passe en réalité. Dès qu'ils entendent claquer au vent — qu'on fait à l'Est — le drapeau de la Coexistence, les gens de chez nous, épris du semblant même de la tranquillité, oublient tout, marteau, faucille, sang, prisons, camps de concentration, pour saluer l'emblème des tricheurs et manger tout cru l'optimisme des imbéciles. La coexistence est une sauce dialectique, assez vieille, dont le rance se fait surtout sentir en politique.

Mais peut-on faire coexister le chien et le chat, l'eau et le feu? Certes, si les éléments contraires en présence restent confinés, strictement, dans le domaine qui est leur zone particulière, fermée à tout accès. Or, tel n'étant pas le cas, puisque les Russes pratiquent le jeu, finement mené, de la pénétration — dans les deux sens de l'expression; il en résultera un combat à mort, dans lequel les plus rusés, qui seront aussi les moins humains, forcément l'emporteront sur les victimes innocentes d'un slogan tatar.

Donc, la *conditio sine qua non* de la coexistence doit être celle qui règle la non-immixtion dans les relations internationales (pour autant qu'elle puisse se faire; dans le domaine des idées, heureusement ou malheureusement, il n'y a ni neutralisme, ni isolement, il n'y a que choc, interpénétration, débat, malaxation et controverse). Non-immixtion totale, évidemment, écartant l'ingérence directe aussi bien qu'indirecte, c'est-à-dire, dans les cas précis que nous vivons, toute prise de position par l'intermédiaire des partis communistes qui oeuvrent à l'intérieur des pays, à moins que la liberté absolue, garantie des deux côtés, ne permette aux autres forces de se manifester, sans entraves, dans les démocraties qu'on dit populaires. Robert Schuman, à différentes reprises, a souligné ce point essentiel; si, à Berlin, il a tenu à le répéter, c'est que, jusqu'ici, dans la question de la coexistence toutes les concessions ont été faites par l'Ouest, alors que l'Est s'est plu dans le rôle de l'acteur qui gesticule, qui sourit, qui parle, qui tend la main, qui lance des «spriësdom» et qui embrasse pour mieux pouvoir étrangler.

Je n'insiste pas, parce que j'ai hâte d'étaler au grand jour mon cas de conscience. La coexistence, telle qu'on l'entend, toutes les conditions ayant été remplies, conditions égales et identiques, je le répète, nous amènera logiquement, fatalement, à ne plus parler des peuples opprimés qui se trouvent derrière le rideau de fer. Toute ingérence étant prohibée, il nous faudra oublier nos frères qui sont dans la misère, sinon au bord du désespoir. Ce qui voudra dire un jour: nous, les nations de l'Ouest, nous les porte-valeurs de la civilisation occidentale, nous, les défenseurs de la liberté dans l'empire de la chrétienté, nous

avons renoncé, pour toujours, à une part importante de notre domaine culturel; nous avons, volontairement, estropié le corps européen, nous avons, définitivement, liquidé l'Europe!

Un homme politique français, que j'ai en très grande estime, une sorte de Péguy, trop peu connu, de la presse et du barreau, mort des fatigues de la guerre de 1914, Henri Bazire, un jour s'écria: «Le peuple français se dit tout bas, demain il criera très haut que, s'il laisse partir le Christ, le Christ peut-être emportera la Patrie». Je voudrais, pour les besoins de ma cause, renverser les parties de cette phrase pour en faire sortir une vérité plus grande encore: Si nous renonçons à ce quart chrétien de l'Europe, nous renoncerons à un quart du Christ. Ou bien: Si nous laissons partir ces nations de l'Europe, le Christ s'en ira avec elles, en emportant, dans un tourbillon d'horreurs, l'Europe tout entière!

Voilà nettement posé le problème, auquel nous voulons appliquer la solution indiquée par Robert Schuman. C'est la solution de la logique et du bon sens. Car, si nous admettons le principe de la coexistence, il faut que, des deux côtés, nous partions des mêmes conditions qui ne peuvent être réalisées que dans les libertés identiques. Or, sommes-nous capables, du jour au lendemain, de changer en chien berger un loup affamé?

Serait-ce à dire que je désirerais me prononcer contre toute tentative de coexistence? Non, je ne le pourrais pas, car ici mon cas de conscience prend un autre aspect. Depuis quelques années, en effet, un certain relâchement dans l'attitude dictatoriale et tyrannique des chefs communistes a pu être observé. Les peuples derrière le rideau de fer ont eu la sensation d'être moins observés, moins poursuivis et moins condamnés. En respirant plus librement, ils ont repris un peu d'espoir; en espérant plus fortement, ils ont senti renaître leur courage. Leur vie, subitement, a changé, et du coup leur existence ne se perd plus dans un désespoir sans nom. Ceux d'entre nous qui ont, des mois et des années durant, traversé la nuit sans fin de l'emprisonnement nazi, peuvent se faire une idée de cette renaissance, douteuse peut-être et fallacieuse, mais combien réconfortante! Car il n'y a rien qui vaille l'indice,

si problématique soit-il, promettant un changement dans la direction de l'espérance la plus secrète. Endurance et espérance! Les deux se tiennent comme les rimes d'une même idée exprimée dans des vers différents. Si nous voulons que les nations subjuguées persévèrent, il faut que nous leur montrions, de temps à autre, une certaine lueur qui, malheureusement, n'est pas toujours une lueur certaine.

Voilà pourquoi nous devons entrer dans le jeu infernal des communistes; ils ne l'ignorent pas et ils exploitent à fond leur certitude. Jouons donc, comme eux, en jouant avec eux: ne décourageons pas les enchaînés et n'encourageons pas ceux qui sont libres de choisir et libres d'agir! Il y a une possibilité qui nous permet de neutraliser la tactique des Soviets: recevons-les, allons chez eux, usons des facilités qu'ils accordent, abusons-en, mais sachons profiter de chaque occasion pour leur dire les quatre vérités qui s'imposent! Leur politesse est une ruse, leur amabilité un piège. La seule idée, qui soit réellement la leur, se résume dans la phrase: nous corrompre le plus vite possible, afin de mieux nous vaincre! Ils restent tyrans, même s'ils mettent des jaquettes, et inhumains, même s'ils affichent des airs d'humanistes. Plus leurs paroles semblent sincères, moins elles s'approchent de la vérité. Ce n'est pas leur comportement qui compte, c'est leur doctrine. Et leur doctrine est immuablement barbare.

Si l'on regarde de plus près la carte de l'Europe actuelle, carte multicolore, on a l'impression de voir une tache de sang, lorsqu'on fixe les yeux sur Berlin. Pourrons-nous jamais faire disparaître cette flaque isolée? Nous le pourrions, j'en suis sûr. En injectant sans cesse notre essence spirituelle, nous arriverons à changer la tache rouge en tache verte et, la force capillaire de la matière aidant — une matière bien vivante, puisqu'elle est peuple et nation — à la faire marcher jusqu'à ce qu'elle occupe toute la surface.

Berlin n'est qu'une tache de sang en miniature sur la face de l'Europe. Il y en a une, à l'Est, qui est immense. Comment l'essuyer? A ceux qui me diront: La tâche est impossible! je répondrai: Allons-y, résolument! Puisque chrétiens nous sommes, il ne nous sera pas permis d'oublier la grâce, quand nous sacrifierons nos forces.



## UNE GARANTIE DE LA PAIX

Depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, on a, un peu trop, je crois, pris l'habitude de parler, en visant les peuples de l'Asie et de l'Afrique qui ont besoin d'une aide quelconque, de pays sous-développés dont l'émancipation, tant économique que sociale et spirituelle, ne pourrait se faire que grâce à une collaboration internationale. Si le monde est bien prêt à généraliser l'instruction, à diffuser l'éducation et à participer, partout où le besoin s'en fait sentir, à la formation d'un personnel autochtone bien outillé, intellectuellement, moralement et techniquement, afin qu'il puisse accomplir sa tâche immense, alors il serait temps de bannir du vocabulaire généralement admis des termes, tels que, «sous-développés», «arriérés» et autres. Puisque nous nous trouvons en face d'un problème très vaste et bien complexe, aux aspects extrêmement intéressants, il faut éviter, dans son énonciation même, toute allusion déplaisante, pour que les intéressés ne soient pas choqués ab initio. Gardons-nous de provoquer la méfiance! Si l'on veut bien se rappeler les faits du passé, on comprendra sans peine qu'une résistance psychologique assez grave, allant à l'encontre de ce que nous voulons, puisse se manifester du côté des pays insuffisamment développés. Il est indispensable, pourtant, de créer, avant même de discuter le problème, une base de confiance. Dans toutes les manifestations de bonne volonté et d'aide spontanée, il faut

veiller à ce que l'attitude psychologique de ceux qui reçoivent ne soit pas déçue, que le comportement spirituel de ceux qui donnent soit bien clair et bien compris et que le moment de la meilleure disponibilité soit provoquée avec le sentiment le plus éveillé de respect de part et d'autre. L'échange à faire doit être réglé d'après la loi fondamentale: Ne pas déranger le dynamisme, ne pas blesser le particularisme des autochtones!

Il est bien évident, me semble-t-il, que l'ère des affrontements inévitables, des contacts internationaux, des rencontres de plus en plus pacifiques et de l'interdépendance croissante des pays a commencé. L'humanité, par la force même des développements techniques et sociaux, doit tendre vers des communautés qui, demain ou après-demain, arriveront à se parfaire. Rien ne sert de penser ni de travailler par pays isolés, par nations cloisonnées, — encore moins intellectuellement que politiquement — on finira, tôt ou tard, par aboutir à une certaine collaboration des différentes civilisations sous peine de les condamner toutes. La solution de la plus grande partie des problèmes qui, aujourd'hui, divisent le monde, est dans l'échange pacifique des valeurs culturelles. En acceptant, comme un axiome, le principe de l'égalité des hommes, nous avons le devoir impérieux de tout entreprendre, pour que le monde soit ouvert à tous, pour que chaque individu puisse bénéficier des avantages que le progrès nous accorde et pour que les moins fortunés aient la possibilité de participer aux bienfaits de la formation intellectuelle aussi bien que technique. Si l'on veut, donc, faire disparaître les situations indescriptibles d'inégalités économiques et sociales, existant encore à la surface de la planète, il faut commencer, sans tarder, à les atténuer, en éliminant, avant tout, l'inégalité intellectuelle.

Mettons-nous bien en face des réalités, afin de mieux saisir la gravité du problème! Il y a des pays en voie de développement, dont les caractéristiques sont les suivantes: une mortalité trop élevée, un chiffre de naissances dépassant la moyenne, une nourriture insuffisante, un analphabétisme presque général ou tout au moins trop répandu, un chômage presque ininterrompu pour un très grand

nombre de travailleurs non qualifiés, la tradition du travail des enfants, une disproportion trop grande entre les besoins matériels et intellectuels de la population et les moyens nationaux permettant d'y faire face. Le problème qui, à l'échelle universelle, infailliblement, se posera, sera donc le suivant: Est-il possible de faire aller de pair l'expansion sociale et l'accroissement correspondant des produits nécessaires au bien-être de tous?

Ce seront d'abord les experts de la technique et de l'économie qui s'efforceront de répondre par l'affirmative, si, toutefois, ils trouvent les vingt milliards de dollars qu'il faudra investir annuellement. Dans ce cas, dira-t-on, l'humanité, en collaborant, pourra relever de 2% par an le niveau de vie de ceux qui sont dans les difficultés.

Mais, en poursuivant ce but, il faudra renoncer au jeu indigne des aides insuffisantes qui ne sont pas même des palliatifs, faire comprendre aux autochtones qu'on est bien résolu d'agir et de collaborer selon les principes inscrits dans la Charte des Droits de l'Homme, amener, enfin, les gens des pays développés à sacrifier une partie de leur niveau de vie, trop élevé, en faveur des moins fortunés.

On voit sans peine qu'il s'agit là d'une éducation à faire, non pas du côté des peuples de l'Asie et de l'Afrique, mais du côté des Européens et des Américains qui, eux, sont appelés à faire des concessions pour qu'une humanisation plus prononcée du monde puisse être réalisée.

Il ne suffira donc pas de trouver une aide matérielle, destinée à mettre en valeur les richesses naturelles des pays en question. Bien que cela soit nécessaire, ce ne sera pas l'essentiel, et bien qu'il s'agisse en premier lieu d'un problème économique et social, auquel il faudra apporter une solution d'ordre technique, on ne devra pas oublier que les éléments du problème technique sont intimement liés aux éléments du problème intellectuel.

Certes, les facteurs techniques apporteront un meilleur aménagement de la vie temporelle. L'équipement technique se poursuit, même dans les régions insuffisamment développées, à un rythme accéléré. La conséquence en est, trop souvent — et il faut ajouter: malheureusement — que l'équipement intellectuel est négligé. Toutefois,

l'interdépendance des éléments techniques et des éléments spirituels exige que les uns soient cultivés avec les autres.

Il ne faut, en aucun cas, limiter la destinée d'une nation quelconque à l'aménagement mécanique de la patrie et à l'augmentation unilatérale d'une certaine dextérité manuelle de l'individu, sans améliorer, en même temps, sa condition physique et morale par la mise en pratique des forces spirituelles. Voilà pourquoi l'apport constant, qu'on a l'intention d'accorder, devra se composer de valeurs intellectuelles et spirituelles aussi bien que de fonds financiers. Et là une nouvelle mission d'éducation semble nous attendre. Cette mission d'éducation — qui est celle de toutes les nations fortunées — consistera à participer à une très généreuse diffusion des valeurs intellectuelles et à contribuer, sans arrière-pensée, à l'émancipation de la nation insuffisamment développée. En le faisant, il faudra, le plus naturellement possible, procéder par étapes, afin de garantir le mieux-être des autochtones dans l'indépendance et de trouver leur collaboration, en éveillant et en aiguisant leur sens de compréhension. Car, bien que ce soient, en tout premier lieu, les éléments politiques et économiques qui, d'une façon générale, interviennent dans les heurts des civilisations en contact, les éléments spirituels y jouent, eux aussi, un rôle prépondérant.

Partant du fait de la pluralité et de la diversité des civilisations et sachant que les civilisations sont les dépositaires de patrimoines précieux, nous devons, en respectant les conditions de la vie privée aussi bien que de la vie collective, nous défendre de voir dans une seule civilisation l'idéal, mais, bien au contraire, savoir provoquer des phénomènes d'endosmose, s'opposant à la fusion de civilisations disparates. Il faut, avant tout, se méfier de toute fallacieuse unité. Rien ne vaut le respect des diversités bienfaisantes. La plus grande faute à commettre serait celle qui pousserait vers une standardisation dans le domaine culturel.

Répondant, sans heurts ni brusqueries, à la loi de la «copénétration» lente et fructueuse, les nations les plus fortunées doivent éviter que la civilisation autochtone bien établie, ou bien la civilisation en gestation, n'entre en conflit ouvert avec les faits et gestes d'une civilisation

traditionnelle, venant de l'extérieur. Ce conflit anéantirait tout effort bienfaisant, tenté dans le domaine de l'éducation. Bien qu'il y ait des civilisations incompatibles avec les cultures autochtones — d'où des chocs assez brutaux — il y a, dans toute culture, une certaine perméabilité qui, à la longue, pourrait arracher l'une ou l'autre à l'assoupissement et à la demi-léthargie pour lui rendre une nouvelle vigueur dans une sorte de renaissance. Il importe donc que l'aide apportée n'ait ni l'aspect de propagande, ni l'allure d'une compétition quelconque. C'est dire, en un mot, qu'il faut activer, en l'augmentant, la réceptivité des élites autochtones et trouver pour cela le rythme approprié, afin de ne pas pécher par une accélération trop rapide. A la doctrine périmée de l'hermétisme des cultures opposons celle de la complétivité des civilisations!

Toutes ces considérations bien définies et bien mises en évidence, il restera toujours le fait que le progrès spirituel se fera à la suite de la création d'une ambiance matérielle favorable. Alors, mais alors seulement, l'éducation des masses et la formation du personnel iront de pair avec l'amélioration progressive, atteinte dans le domaine économique et social.

Malheureusement, les intéressés ne sont pas, pour la plupart, en état de combler les lacunes existantes et de rattraper les écarts qui, du point de vue économique, social et intellectuel, les séparent des nations industriellement développées. Bien que des centres internationaux d'enseignement et de recherches aient été créés, dans différentes parties du monde, les moyens propres à former, à côté d'un personnel technique supérieur, à côté d'hommes de science et de spécialistes, un personnel administratif supérieur qui, lui, serait à même d'organiser, de créer, de diriger et de perfectionner un réseau d'écoles de tous genres et de centres d'enseignement et de recherches nationaux à travers tout le pays, manquent dans presque toutes les régions insuffisamment développées. Pourtant, il y a, sur place, des atouts et des valeurs, tant en hommes qu'en ressources matérielles. Il suffira de les faire entrer et de les faire agir dans l'ensemble d'un vaste plan dressé par une organisation spéciale, opérant tant du dehors que de l'inté-

rieur, pour que la formation du personnel, d'abord, et l'extension et la généralisation de l'éducation, ensuite, soient assurées à tous les échelons. Cela ne pourra qu'être l'oeuvre d'une coopération internationale.

Il y aura toujours, certes, des gens qui se poseront la question: Sommes-nous réellement intéressés au développement de ces contrées? Et bien souvent leur réponse sera négative, parce que les intérêts privés — ceux de la supériorité commerciale, par exemple, — l'emporteront sur les raisons de la raison. C'est une constatation à faire, malheureusement; elle est bien palpable et nous force de dire que les pays bien développés ont très peu envie de faire des sacrifices pour des intérêts communs, alors que ceux-ci sont intangibles et imperceptibles, pour ainsi dire. Pourtant toute la solution du problème concernant la paix future est là. Nous n'éviterons les guerres qu'en faisant disparaître les inégalités trop cruellement visibles qui existent encore entre les différents continents et les différentes nations. Notre tâche principale sera donc de former partout des gens d'instruction, plutôt que des gens de destruction.

Je n'insisterai plus autrement sur le phénomène de l'interpénétration et de l'interdépendance des facteurs, qui, dans le développement des territoires d'Asie et d'Afrique, entrent en ligne de compte.

En rapport direct avec l'interconnexion des éléments, dont je viens de parler, j'ai mis, à dessein, un accent tout particulier sur les effets néfastes de la méfiance que ne cesseraient de nourrir, à l'égard des nations privilégiées, les pays insuffisamment ouverts aux apports matériels et spirituels du progrès, si certaines conditions, essentielles, selon moi, n'étaient pas remplies. Les événements qui se sont déroulés dans certaines régions névralgiques du monde viennent confirmer, d'une manière sanglante, parfois, mes préoccupations à ce sujet. Il est impossible, en effet, d'ignorer aujourd'hui les conséquences très graves qu'ont eu, en Asie et en Afrique, certains actes équivoques provoqués par ceux-là mêmes qui aiment à se dire les amis sincères des moins fortunés. Il ne nous est pas permis d'aborder l'étude des problèmes sociaux, culturels ou simplement

humanitaires, tels qu'ils se posent dans les régions que nous visons, sans observer et faire observer, préalablement, les lois qui régissent la psychologie politique des peuples. Car, comment faire croire au désintéressement total de ceux qui accordent des aides, tant matérielles que spirituelles, alors que, pour des raisons économiques, stratégiques, géopolitiques ou autres, ils commettent des actes répréhensibles aux yeux de ceux qui reçoivent? Non, dans les gestes d'entraide, surtout dans les gestes d'entraide, il faut établir, sans équivoque, que tous les droits, qu'ils soient individuels, professionnels ou nationaux, seront et resteront rigoureusement reconnus et respectés et que, dans la diffusion des valeurs, on n'appliquera que le principe de la justice — qui sera aussi la justice distributive faite d'un continent à l'autre — pour renoncer à toute mesure choquante et à toute condition humiliante.

Si nos intentions à ce sujet sont pures, que cette pureté soit reconnaissable! Si nous admettons, chez nous, la validité de certains principes qui règlent notre vie commune, restons logiques avec nous-mêmes, en faisant valoir, en dehors de nos frontières, les mêmes principes! De cette façon nous éviterons tous les conflits, stupides, au fond, qui, jusqu'ici, semblent avoir démontré, assez lamentablement, que l'humanité, en ce qui se considère comme la meilleure expression de la civilisation tout court, ne pratique que sporadiquement l'humanisme dont elle veut se glorifier.

## L'ACCÉLÉRATEUR DU PROGRÈS?

Alors que, la nuit passée, je ressentis les effets douloureux d'un choc, provoqué par le bruit infernal d'une voiture roulant à une allure idiotement folle, je me rappelai, pour oublier un peu le vide pénible de l'insomnie, les paroles de Jacques Bainville, écrites il y a un demi-siècle et reproduites dans les «Chroniques», sous le titre assez trivial: Une course de chars:

«En regardant une course d'automobiles, on se dit encore avec le poète: bien des choses renaissent que l'on avait cru mortes. Car ni les courses de chars ni les solennités athlétiques n'étaient passées de l'antiquité aux temps modernes. Il a fallu les progrès de la mécanique pour faire revivre des coutumes qui florissaient aux âges lointains de l'humanité. Les hardis chauffeurs qui brûlent la route avec leurs moteurs puissants, ne sont pareils à personne sinon à ces conducteurs de quadriges dont le monde antique célébrait les exploits. C'est de l'Homère, c'est de l'Hérodote que nos sociétés sportives remettent en action. Le progrès des machines, qui abuse tant de personnes et leur fait croire que l'humanité d'aujourd'hui et de demain ne doit plus et ne peut plus ressembler à l'humanité d'autrefois, aura fait, au contraire, toucher du doigt la similitude qu'offrent, à travers les âges, les moeurs, les passions, les amusements et les goûts des hommes. Banale vérité. Mais qui la néglige ne peut rien comprendre ni surtout rien prévoir.



Ce serait un très vilain exercice de pédant que d'insister sur les analogies qu'offre une course d'automobiles avec une course de chars antiques. J'ai vu, par exemple, à un virage pris trop court, un des rivaux fracasser sa roue. Le virage, dans le stade, s'appelait la borne. Et vous vous rappelez comment, en son «Télémaque», Fénelon peint le désespoir du conducteur que le même accident a mis hors de combat. Notre chauffeur à lunettes, muet devant le désastre de sa jante, était grave et triste comme le noble Achéen.

Je crois même bien que, dans le «Télémaque», la roue brisée entraîne mort d'homme.»

Et, sans effort apparent, ma réflexion se mit à vérifier les faits et à se déclarer d'accord avec les conclusions de l'historien qui, malheureusement, n'a pas pu connaître les vitesses ahurissantes qu'arrivent à réaliser les chauffeurs et les machinards d'aujourd'hui. Mais lentement, doucement, l'intellect ayant été mis en veilleuse, pour ainsi dire, et travaillant au ralenti, mes sens, dans leur ensemble, refusèrent aux contemporains-coursiers cette gloire que Bainville avait bien voulu accorder à leurs anciens, en parlant d'une noblesse d'attitude devant les malheurs d'un accident quelconque. Je n'arrive pas à découvrir, ni dans l'une ni dans l'autre entreprise de ces chercheurs de la mort, la moindre trace d'un sentiment supérieur, la plus simple expression d'une idée humainement élevée: cette folie froide, aux apparences d'une hardiesse admirable et d'une imperturbabilité à toute épreuve, n'est que l'expression d'une mentalité d'indifférent qui, à parts égales, méprise la vie des autres et fait fi de sa sécurité personnelle, afin de pouvoir goûter, jusqu'au fond, l'ivresse de la vitesse et les sensations du bolide vivant, lancé à travers l'espace.

Jacques Bainville avait cru pouvoir comparer le chauffeur d'automobile de nos jours à l'athlète d'hier qui, debout, dirigeait les chevaux attelés à son char et mettre en parallèle, ainsi, tout ce qui se ressemble, pour s'arrêter finalement à tout ce qui est identique; pour ma part, je n'arrivai qu'à voir les choses dissemblables et à retenir les traits qui distinguent les objets et les manières, les forces et les fai-

blesses; et de cela, j'eus à déduire qu'il y a une question, une seule, à poser:

Où est le progrès? Quel est, par rapport à l'homme, sa grandeur, sa supériorité et sa promesse? Que les horse-powers vivantes ont été remplacées par les cheval-puissances mortes du moteur? Qu'on a réussi à se déplacer de plus en plus vite? Que l'intensité de l'ivresse que ne cesse de produire le mouvement s'est centuplée? Est-ce, là, réellement un progrès?

Non, mes amis, je n'y crois pas. Je n'y crois même pas, lorsque vous me forcez de constater un très grand nombre de changements opérés dans le domaine des transports: ces changements se rapportent, toujours, aux moyens de déplacement; jamais ils ne se sont attaqués au but même de la marche éperdue de l'homme à travers les espaces et les temps; jamais ils n'ont pu enlever à cette sorte de fuite éternelle, sans cesse accélérée, le semblant de peur, d'angoisse et de malédiction qui caractérise la créature frappée d'anathème, alors que, invariablement, les gens qui ont du temps, les gens qui prennent leur temps, les gens qui aiment à mener une vie contemplative, permettant, de cette manière, à leur âme de conquérir un coin de l'éternité, sont à l'abri, assis ou agenouillés, de toutes les tribulations réservées à ceux qui ont hâte et qui ne sont que hâte. Tant et tellement, qu'ils ne cessent d'inventer des machines-suicide toujours plus parfaites et toujours plus promptes à répondre aux désirs qu'on n'ose plus dévoiler.

## LES TOURMENTS DES CHERCHEURS

Un homme de génie comme Péguy a été frappé par le fait que les peuples de nos temps semblent avancer beaucoup plus en dix ans que les anciens pendant des siècles. Manifestement, nous assistons à une accélération des sciences. Est-ce qu'il y a eu, dans le passé, une seule découverte méritant d'être comparée à ce qui se pratique, depuis Rutherford, c'est-à-dire depuis une cinquantaine d'années à peine, dans le domaine de la science nucléaire et atomique?

Certes, on pourrait objecter que les exigences des temps de guerre sont pour beaucoup de choses dans le développement précité. Toutefois nous pourrions faire ressortir la même accélération dans un domaine plus inoffensif, en calculant le temps qui s'est écoulé entre la date, à laquelle le problème théorique de l'agrandissement électronique a été posé par Louis de Broglie et celle qui vit se réaliser le microscope corpusculaire.

Il faut se rendre à l'évidence que la science pure n'existe pas ou n'existe plus, qu'il y a les sciences, d'une part, et les sciences appliquées, de l'autre. De l'état artisanal, pour ainsi dire, elles sont en train de passer à l'état industriel, complètement.

Les effets de ce développement sont étranges. Talleyrand a pu faire sa politique sans se soucier des travaux de laboratoire des Volta et Ampère, tandis qu'aujourd'hui les

gouvernements ne peuvent plus se désintéresser des recherches, auxquelles les scientifiques ne cessent de se livrer. Tel grand pays, par exemple, a tout simplement fait de ses savants des serviteurs responsables, attachés par des chaînes, qui ne sont pas toujours d'or, aux administrations publiques. Les progrès constatés depuis une cinquantaine d'années semblent coïncider avec une régression certaine de la culture en général. Paul Valéry a dû reconnaître que les civilisations sont mortelles. Ne devons-nous pas frissonner, en constatant que le danger paraît progresser avec l'extension de plus en plus visible du domaine des sciences? Nous voici bien loin de l'optimisme béat d'un Renan, disant que les barbares étaient et resteraient incapables de produire scientifiquement. Nous avons dû nous convaincre qu'en revanche les sciences sont bien capables, de nos jours, d'abrutir des nations entières et de les confiner dans un barbarisme meurtrier.

Oui, l'âge atomique a démenti l'espoir des générations antérieures aux nôtres. Faut-il, pour cela, répéter sans cesse qu'au lieu de nous garantir le bonheur dans une prospérité toujours grandissante, elle nous a apporté le désespoir et la mort? Avons-nous le droit de désespérer à la manière de l'auteur de «La vingt-cinquième heure», C. V. Gheorghiu, alors que nous pourrions espérer plutôt avec Denis de Rougemont qui, dès qu'on lui dit que les sciences ont presque tué notre civilisation, trouve encore matière à réconfort dans cet adverbe restrictif: presque.

L'humanité a prouvé, depuis qu'elle existe, qu'en toute circonstance elle sait doubler le cap de l'infortune. Si les sciences ont pu dévoiler une très petite partie des secrets de la nature, en faveur, apparemment, des esprits malveillants et destructeurs, elles ont, en même temps, su découvrir des moyens efficaces qui nous permettront certainement de triompher du mal. Il suffit de réaliser, le plus tôt possible, la parole de Rabindranath Tagore: mériter les sciences, qui sont admirables, alors que les hommes, qui les exploitent, ne le sont pas toujours.

La malice que quelques philosophes modernes veulent découvrir dans les sciences, tant spéculatives qu'appliquées, n'est au fond que celle qui agit en nous-mêmes. Les

résultats des recherches scientifiques sont neutres, quoique parfois d'une force latente inouïe. Ce qui les transforme, en bien ou en mal, ce sont les vertus ou les vices des hommes. Nous arrivons, sans trop de difficultés, à libérer l'énergie atomique, sans être en mesure de libérer, avec la même promptitude et en même temps, l'énergie morale nécessaire à notre domination. Il nous faudrait pratiquer une autre science, la plus exacte et la plus pure de toutes, celle qui nous permît de réveiller l'ange et de chasser le diable que nous avons en nous.

Ou bien, pour reprendre l'idée exprimée par Bergson dans «Les deux sources de la Morale et de la Religion», il nous faudrait créer un surplus d'âme, afin de ne pas nous faire écraser par les suites explosives des découvertes scientifiques et des inventions techniques. La formule proposée par Henri Poincaré: «La Science pour la Science» est inopérante. Les savants ne peuvent pas se retirer, tout simplement, dans leurs petits cabinets de travail et n'être que roseaux pensants. Il faut qu'ils prennent, eux aussi, leurs responsabilités et qu'ils se chargent, au maximum, de la «rehumanisation» de leur monde à part.

Chercheurs, ils le sont; qu'ils se fassent chercheurs d'âmes, par-dessus le marché!

## POUR OU CONTRE LA TECHNIQUE?

### I.

Tout le monde paraît se passionner pour les questions politiques, sociales et économiques. La culture, en revanche, est un domaine qu'on abandonne aux quelques fervents qui se disent, parce qu'ils se croient, les piliers de la civilisation. Les fanatiques du «politique avant tout», de l'«economic first» et du «social prioritaire» aiment à éviter le terrain, sur lequel les serviteurs des affaires culturelles accomplissent leur travail à long terme, sans se décourager, tout en s'intéressant aux incidences sociales, politiques et économiques, dues aux conséquences de leurs efforts. Et ce sont eux, les inlassables enrichisseurs de notre civilisation, qui, sans relâche, nous interpellent.

«Vous avez, dit-on, une toute petite Europe à côté d'une petite Europe qui, elle, existe en marge d'une Europe occidentale, bien distincte d'une autre qu'incarne, en quelque sorte, le Conseil de l'Europe. Au sujet d'aucune de ces entités, au commun dénominateur, vous n'arrivez à vous mettre d'accord, ni sur le plan politique, ni sur le plan social, ni sur le plan économique. Nous autres, cependant, en défendant l'optique purement culturelle, arrivons à révéler l'Europe tout court, telle qu'elle se présente, au-delà des notions géographiques, à notre mémoire imaginative. Malheureusement, les Européens s'amuse à importer des «rock and roll», à réinventer les racismes et à cultiver, assez stupidement, les nationalismes intellectuels,

les plus dangereux qui soient, alors que les Russes lancent leurs «spoutniks» et que les Chinois remportent les Prix Nobel pour les sciences physiques. Faut-il s'étonner, dès lors, que nous soyons pris au dépourvu par l'évolution accélérée du monde et que nous nous sentions dépassés par les nouvelles réalisations, dont nous commençons à entrevoir les effets? Certes, nos peuples ont été épuisés par une guerre meurtrière, dans laquelle ils ont jeté la totalité de leurs richesses matérielles, intellectuelles, spirituelles et morales. Les voilà donc désemparés par tout ce qui se passe autour d'eux et qui les force, bien malgré eux, de s'adapter sans transition à un rythme inaccoutumé de vie, de sensation et de réflexion, exigé par les apports et par les applications de l'énergie thermonucléaire, de l'automatisme et de la cybernétique. Que faites-vous pour les mettre au diapason de leurs adversaires?»

Qu'on me permette de citer, en guise de réponse, quelques faits chiffrés!

Il existe des calculatrices exécutant, en une seconde, cinquante mille opérations mathématiques. Les machines-transfert de l'industrie automobile font des centaines d'opérations d'usinage sur des pièces de fonderie, sans que celles-ci soient touchées par la main de l'homme. Il y a, quelque part en Europe, une industrie chimique, complètement automatisée, dirigée et exploitée par quatre hommes.

Les machines sont simples, archisimples même, comparées à celles qui nous attendent. Ainsi, nous aurons la machine autogouvernée, dont le fonctionnement ne dépendra plus d'un mécanisme quelconque, mais de circonstances extérieures, à l'exemple du thermostat, réglant le chauffage central en fonction de la température ambiante, et du pilote-robot, corrigeant, automatiquement, dans les avions toute déviation de la direction une fois fixée.

Voilà l'effet du «feed-back», d'une simple contre-réaction, effectuée par la machine au moment précis, où le mécanisme de contrôle constate un écart appréciable dans la marche vers le but, pour lequel l'instrument producteur ou créateur a été construit. Dès qu'un écart se fait sentir, automatiquement la machine se règle, selon la loi de sa finalité bien calculée, sans l'intervention de l'homme.

Connaissant ainsi le fonctionnement d'une machine mathématicienne, me rappelant les possibilités de perfectionner tout ce qui provient de la main et du cerveau de l'homo faber, n'ai-je pas le droit de tirer certaines leçons d'un passé expérimentateur pour dire que l'avenir nous promet des surprises bouleversantes, en nous dotant de la machine à raisonner, par exemple, qui, de plusieurs prémisses données, déduira, par un seul geste de presse-bouton, des conclusions infailliblement logiques, présentées avec la brutalité déroutante de l'objet inerte? Oui, la machine de demain ou d'après-demain sera «intelligente», parce qu'elle prolongera nos propres activités cérébrales et nos réactions intellectuelles.

Nous venons de commencer l'exploration de l'univers physique ou, si l'on préfère, de l'espace cosmique, en y envoyant, à grand coût aussi bien qu'à grands coups, les premiers «sputniks», dénommés «explorateurs» ou «pionniers» dans d'autres régions. Si les résultats pratiques de ces faits sont assez décevants, jusqu'ici, leurs promesses, en revanche, ont tout l'éclat du grandiose et de l'incroyable. Les mêmes expériences, proposant d'autres buts, peuvent se répéter dans l'espace métaphysique, si j'ose dire. Là aussi, nous vivons dans l'inconnu; là aussi, il y a des étages supérieurs qu'il faut atteindre; là aussi, les mystères de l'indécouvert attendent l'heure H qui leur permettra de faire tomber les voiles. Qui de nous aurait osé prétendre, il y a une vingtaine d'années, que mainte activité intellectuelle ne serait pas du domaine spirituel, c'est-à-dire d'une catégorie d'opérations insaisissables, pour ne pas les caractériser d'indéfinissables, mais qu'elle constituerait, tout simplement, un acte cérébral, dont les émanations pourraient être visibilisées de la même manière que les images de la télévision?

Il y a quelques années, les savants et les techniciens de l'Union Soviétique ont imaginé une main artificielle, beaucoup plus efficace que celle que nous connaissons depuis longtemps, en appliquant sur le moignon, aux nerfs intacts, cette main artificielle, extrêmement sensible et capable de réagir, à peu près comme une main naturelle, aux plus fins réflexes provoqués par la volonté de l'homme



qui transmet ses ordres par le fil conducteur du nerf vivant.

Sommes-nous sûrs, à priori, qu'il n'existe pas, dans la sphère apparemment impénétrable, mais exposée sans cesse aux influences de notre cerveau, des radiations spirituelles, des ondes que notre volonté et notre intelligence réunies auraient transmises de l'intérieur vers l'extérieur? Ne pourrions-nous pas concevoir une machine analogue à celle qui fonctionne, merveilleusement bien, dans le domaine de la radiodiffusion, un instrument hypersensible qui permettrait de capter ces ondes, ces radiations ou ces émanations de la volonté, afin de donner n'importe quel ordre à une machine, aussi compliquée que parfaite, et de le faire exécuter, automatiquement, d'après les meilleures règles de la cybernétique?

Ces vues ne cessent pas de me hanter, tout comme elles hanteront l'esprit des hommes épris des sciences, du progrès et du développement social dans la seconde révolution technique, à laquelle nous assistons, un peu déroutés, peut-être, mais conscients de nos responsabilités politiques et morales. Nous sommes angoissés, le fait est indéniable; une sorte de terreur sans nom nous envahit, dès que nous cherchons à nous rendre compte de ce qui se prépare sur le plan scientifique. Et, toujours, des questions se posent et s'imposent à notre esprit: Que nous apporteront l'automatisation définitive et la cybernétique? Quel sera notre sort futur?

Un jour, dans un camp de concentration allemand, (et je dois dire, entre parenthèses, que le lieu et le temps étaient bien choisis, puisque j'étais forcé, alors, de remplir un devoir d'esclave, sous la botte et la schlague de certains «surhommes»), je trouvai un livre peu volumineux laissé par un Français, mort de faim et disparu quelque part dans un four crématoire. Je ne me rappelle plus le nom de l'auteur, mais je me souviens parfaitement de la vision qu'il donnait, non pas dans un roman d'anticipation, mais dans une analyse extrêmement captivante de l'humanité future. Ses conclusions avaient quelque chose d'hallucinant: Grâce au développement de la technique, grâce, surtout, à la perfection de l'automatisation et de la

cybernétique, il n'y aura plus de travailleurs vers l'an 2000. Tous les travaux seront faits par la machine, et quelques hommes, seulement, occuperont les postes de direction, où ils se relayeront selon les règles d'un volontariat organisé. Tous les autres auront des loisirs à souhait.

Sans commenter cette thèse, assez surprenante, je passerai à un autre souvenir, plus reculé, celui-là, quoique très vivace et merveilleusement frais, concrétisé, lui aussi, dans un livre. Il s'agit d'une histoire, assez simplette, racontée aux enfants par un éducateur de marque, dont les héros étaient deux adolescents, fort paresseux, opposés à tout effort physique et intellectuel qui, après un nombre appréciable d'aventures et de tribulations, finissaient par reconnaître que c'est le travail qui libère. Ils ne cessaient d'implorer les adultes: «De grâce, accordez-nous l'honneur de nous occuper; nous voulons être, comme vous, humainement parfaits et dignes de l'estime de tout le monde.»

Faut-il tirer des conclusions précises de ces rappels? Ou puis-je me borner, en laissant à chacun le soin d'épuiser ces leçons, à ajouter que, personnellement, je ne suis pas convaincu de la possibilité qu'ainsi on fait miroiter devant nos imaginations. Le travail humain et l'effort physique ne peuvent pas être supprimés tout à fait. Certes, des machines perfectionnées exécuteront la plus grande partie des travaux qu'on appelle manuels, pour le moment, et ces machines seront fabriquées par d'autres machines. Mais il ne peut pas être question, ici, d'une ligne de production sans fin: des machines construisant des machines, des machines ainsi construites remplaçant la main adroite et le cerveau intelligent de l'homme; non, cette analogie avec l'histoire de la poule et de l'oeuf ne se fera pas, parce qu'à l'origine de cette chaîne ininterrompue d'instruments fabriquant des instruments, il n'y aura pas l'intervention de Dieu, Créateur Absolu, mais la main de la créature, capable de produire, avec l'aide de l'intelligence qui commande et qui dirige, des merveilles techniques. Le travail, dont la durée subira forcément des réductions, si l'on veut pratiquer la justice sociale et admettre au bénéfice de l'emploi chaque homme valide, ne fera jamais défaut. Toutefois, le monde assistera à un dé-

placement du lieu et de la nature de l'occupation, parce que la masse des ouvriers quittera les grands points de rassemblement, insalubres, peut-être, et dangereux, pour se répartir dans les ateliers de construction. Qu'on se rappelle les changements opérés, depuis l'antiquité, dans le domaine de la locomotion: les chevaux tendent à disparaître complètement, alors que l'industrie de l'automobile se fait de plus en plus florissante et que le nombre des garages augmente à un rythme accéléré.

Nécessairement, suivant la logique des choses, l'homme deviendra mécanicien, technicien, ingénieur ou chercheur. Au lieu de scier du bois, assez péniblement, il construira des «Spoutniks», des «Pionniers» ou des «Explorateurs» qu'il enverra dans l'espace inconnu, afin d'y découvrir d'autres lieux, où il pourra continuer à faire valoir ses capacités intellectuelles et ses dons spirituels. Malheureusement, nous n'avons pas encore ces hommes, si nous faisons abstraction de quelques cas très rares et généralement isolés. Partout, dans notre organisation sociale, il y a des lacunes.

Et s'il y a des lacunes partout — dans les laboratoires, dans le domaine des chercheurs, des ingénieurs, des techniciens, des enseignements, de la main-d'oeuvre technique et des finances — c'est qu'il y a quelque part une carence incroyable, une indifférence caractérisée peut-être et une insouciance qu'on serait tenté de qualifier de criminelle. En allant au fond des choses, on constatera que tout se réduit, et c'est une vérité de La Palice, mais une triste vérité qu'il faut répéter, à une question d'argent.

Pourtant, le standard de vie de tous les Européens atteint un niveau étonnamment élevé. En réfléchissant à ces problèmes, je me demande parfois, si le moment n'est pas venu pour nous d'abandonner les habitudes prises dans la pratique de cette culture gréco-latine qui nous pousse à surestimer l'aspect décoratif de l'existence humaine, tel qu'il se manifeste dans la philosophie, dans les arts et dans les lettres, alors que la culture anglo-saxonne ou celle des démocraties qu'on dit populaires semble donner la préférence à l'aspect utilitaire, en favorisant les sciences physiques, mathématiques, techniques, chimiques et autres.

C'est à dessein que je fais allusion aux Etats-Unis et à l'Union Soviétique. Il y a, entre ces nations, une lutte compétitive qui parfois prend des formes que nous voudrions caractériser de ridicules ou de grotesques.

Le monde libre eut un choc, en apprenant un beau matin, jour de surprise générale, que les savants et les techniciens de l'Union Soviétique avaient une avance notable, dans le domaine des missiles interplanétaires, sur ses propres chercheurs. Il se hâta de publier et de comparer des chiffres, souvent contestés des deux côtés, mais confirmés plus ou moins par les événements. Un directeur de journal soviétique, paraissant à Moscou, me fournit les renseignements suivants:

«Le nombre des spécialistes qui, en Union Soviétique, ont l'instruction supérieure et moyenne technique, à la fin de l'année 1957, est de six millions huit cent mille hommes, dont huit cent seize mille techniciens et technologues à l'instruction supérieure et un million deux cent cinquante sept mille techniciens à l'instruction moyenne.

En outre, en cette même année 1957, deux cent soixante-deux mille travailleurs scientifiques faisaient le travail scientifique et, parallèlement, l'enseignement dans les centres de recherches, des établissements d'instruction supérieure et des laboratoires d'usine.

Dès le début de l'année scolaire 1957-1958, dans tous les établissements d'études supérieures en Union Soviétique, il y avait en tout deux millions quatre-vingt mille étudiants, dont sept cent quarante-trois mille dans les établissements techniques et supérieurs et cent soixante mille dans les universités, — étudiants se spécialisant surtout dans les mathématiques, la mécanique, l'astronomie, la chimie, la biologie, la botanique, la zoologie, etc.

Le chiffre moyen des étudiants terminant, en 1956 et en 1957, dans les établissements supérieurs leurs études est de deux cent soixante mille.»

Quelle est la rémunération officielle de ces chercheurs, savants, ingénieurs et techniciens russes? La lettre de mon correspondant le dit:

«En Union Soviétique on accorde aux membres titulaires de l'Académie des Sciences, pour leur titre seule-

ment, cinq mille roubles par mois et, aux membres correspondants, deux mille cinq cents roubles.»

N'oublions pas que ces sommes vont s'ajouter aux appointements versés par les centres de recherches ou par les établissements d'études supérieures, dirigés par ces hommes. Mon correspondant poursuit :

«Le chef de la chaire d'un établissement d'études supérieures — qui a le titre de professeur — touche six mille roubles par mois. Les professeurs, chargés de cours, ayant le titre de candidat de sciences techniques, ont droit à la moitié de ce traitement.»

Ces renseignements, coïncidant avec les chiffres diffusés aux Etats-Unis, n'ont certainement pas pour but de créer une sorte de panique ou de préparer à un état de pessimisme, mais de dépeindre une situation et de présenter, incidemment, un point de comparaison, afin que nous puissions connaître nos retards, nos faiblesses et nos insuffisances, quitte à faire tout pour rétablir un certain équilibre entre les valeurs techniques et les valeurs spirituelles de l'Occident.

Certes, nous pourrions dire que les Etats-Unis et l'Union Soviétique ont des ressources matérielles incommensurables. Mais, en le disant, nous avons le droit d'ajouter que nos ressources intellectuelles et spirituelles peuvent aisément les égaler. Notre fierté, à ce sujet, n'est pas présomption, ni fatuité en ce sens que nous voudrions affirmer l'équivalence de nos qualités et de leurs quantités, bien que nous soyons d'accord pour nous prévaloir de nos facultés d'invention, de notre puissance créatrice et de notre génie constructeur, conséquences positives d'une très longue expérience dans la pratique d'une civilisation forte et inépuisée.

La question, qui indique et qui embrasse tout notre devoir, est donc de produire, de faire naître, de stimuler et de pousser des chercheurs, des savants, des techniciens et des travailleurs techniques.

Des vocations, il y en a.

Ou plutôt: il y en aurait, si nous voulions leur garantir une vie en rapport avec la valeur, tant idéale que réelle,

de leur savoir et de leurs efforts, au lieu de leur réserver une existence précaire, en règle générale, et une vie parfois trop obscure.

Le nombre des hommes qui savent beaucoup de choses est encore appréciable. Ils sont ingénieurs ou professeurs, — professeurs surtout, parce qu'il leur faut gagner leur vie. Mais ce dont nous avons besoin, d'une manière urgente, c'est d'hommes qui, sachant beaucoup, sont prêts à pratiquer leur science et à créer. Il y a eu, dans le passé, et il y aura toujours les quelques fanatiques qui voudraient jouer le rôle, très ingrat, des Pasteur au grenier et des Curie dans la grange. La plupart, cependant, aussi habiles que cultivés, iront demander à la grosse industrie une rémunération assez rondelette et une vie plus facile que celle qu'on a eu l'habitude de préparer au chercheur et au savant.

Voilà pourquoi le recrutement doit être stimulé. Le stimulant a un nom bien connu: il s'appelle «dollar», tout simplement. Trouvons les sommes nécessaires aux fins indiquées! Et commençons par séparer la mission scientifique de celle de l'enseignement! Honorons, comme il le mérite, le travail des inventeurs et des techniciens! J'aime à passer sous silence, ici, la situation, honteuse parfois, dans laquelle, sans réflexion, nous jetons nos meilleurs guides. On me permettra, toutefois, de citer à ce sujet une phrase de Maurice Barrès:

«Si nous voulions consacrer à la reconstitution de la science ce que coûtent deux journées de guerre, vous la mettriez en mesure d'éviter la guerre et de nous donner la victoire dans la paix.»

Le tableau que je viens de brosser semble être assez noir; et pourtant je ne suis pas trop pessimiste. On s'occupe de la question et de sa solution, je le sais. Je n'ignore pas, non plus, que les nouvelles communautés européennes s'en préoccupent. A plusieurs reprises, j'ai pu provoquer, devant les responsables, un échange de vues à cet égard; ils connaissent nos difficultés, ils s'en inquiètent et ils cherchent à y trouver des remèdes, en créant des centres de recherche.

La Communauté Economique Européenne étudie l'ensemble des problèmes posés par l'automation. L'installation

de l'Université Européenne, prévue dans le Traité de Rome, précipitera, je l'espère, l'accomplissement de sa mission bien définie et répondra ainsi à quelques-uns de nos vœux.

Ce qui, dans la compétition ouverte par et entre les nouvelles institutions, importe en premier lieu, c'est l'harmonisation des entreprises dans une organisation supérieure, prévoyant la multiplication des hommes de sciences, la coordination de leurs efforts, l'outillage le plus rapidement possible des chercheurs et de leurs collaborateurs, la systématisation des recherches, le rassemblement des fonds nécessaires à ces buts et l'échange permanent des informations.

Tout cela, réuni, réalisé et fonctionnant sous le contrôle d'une sorte de Conseil Européen des Recherches, sera de nature à apaiser nos craintes dans l'immédiat. Nous verrons bientôt que la science pratiquée, à quelque degré que ce soit, est une puissance tendant à devenir apparente et à se manifester positivement. Grâce à elle, une autre révolution, économique celle-là, commencera. Et tout progrès dans ce domaine entraînera une révolution sociale, chaque progrès social étant la conséquence directe d'une avance réalisée sur le plan technique. Depuis toujours, les inventions et les découvertes ont augmenté, en accumulant les ressources intellectuelles, les richesses matérielles. En effet, elles ont permis à la créature de trouver et d'exploiter des sources d'énergie insoupçonnées, tout en lui accordant, par-dessus le marché, la faveur de réduire considérablement la durée de son travail et l'importance des efforts physiques à faire.

Les mêmes progrès, encore imprévisibles, aujourd'hui, mais ultra-rapides peut-être, se feront indubitablement dans l'agriculture, par exemple. Bien que je n'arrive pas à partager l'optimisme de ceux qui s'imaginent déjà qu'il sera possible, demain ou après-demain, d'obtenir pour les céréales, les légumes, les fruits, que sais-je encore, le rendement actuel d'une ferme de trente hectares dans un seul pot de fleurs — ce qui, évidemment, résoudrait à merveille le problème que posent les excédents de population — je suis assez convaincu que, là aussi, nous aurons le change-

ment capital, auquel s'attendent les experts le mieux avertis.

Révolution dans l'ère nucléaire! On parle beaucoup de l'une, en parlant de l'autre, et vice-versa. Celle-ci n'étant pas encore l'âge d'or, celle-là devra, à tout prix, mettre l'accent sur le facteur humain et se faire, malgré les apparences contraires, en fonction de l'homme. Ni mise en danger de l'individu, de ses droits et de sa liberté, ni gaspillage des forces vivantes, sur lesquelles se fondent nos espoirs: voilà notre devoir et voilà notre problème!

En énumérant les offices qui «s'occupent de la question», et en parlant d'institutions qui «se penchent sur le problème», j'exige des mesures qui nous font éviter les doubles et les triples emplois, ainsi que les chevauchements dans les travaux scientifiques et techniques. Comment faire pour parer à tout gaspillage de fonds et de forces, alors que les efforts se multiplient et que les tentatives s'enchevêtrent? Que faut-il entreprendre en vue d'une concentration des talents et des richesses qui nous permettront d'aller droit au but?

A ces questions, Denis de Rougemont a des réponses valables. Je cite ses mots:

«La dispersion des entreprises européennes dans le domaine de la culture est encore plus choquante, si possible, que nos divisions nationales et n'est pas moins débilite. Non seulement elle multiplie les doubles emplois (constamment dénoncés, toujours recommencés), mais encore elle fournit un prétexte facile à refuser les fonds nécessaires pour l'essor efficace de chaque initiative.

«Comment guérir cette «maladie infantile de l'euro-péisme» dont je viens d'esquisser le diagnostic? Le programme constructif que je déduis d'une expérience intime de ces problèmes depuis une bonne dizaine d'années tient en trois points:

1. Création d'un Conseil européen de la recherche et de l'aide à la culture.
2. Mise à la disposition de ce Conseil des fonds jugés par lui nécessaires — fonds qui seraient fournis par le secteur privé (firmes et fondations) et par les organisations européennes.



3. Désignation, création ou renforcement de quelques organismes centraux d'étude et d'exécution des tâches définies par le Conseil (recherches, informations, éducation, relations avec d'autres régions du monde)» . . .

«Il faut donc établir en Europe une politique de la culture et des recherches, dominée par des vues d'ensemble et tenant compte d'études conjoncturelles, dont les départements spécialisés des fondations américaines peuvent donner une première idée — à repenser dans le contexte européen.»

Soit! Les intérêts économiques des différentes nations et le développement, sinon la création de nouvelles industries — n'oublions pas que l'industrie réclame l'ingénieur et le technicien, mais que le savant et son aide créent l'industrie — nécessitent une certaine organisation. Est-ce que, à ce sujet, la guerre ne nous a pas donné une grande leçon d'union et de mise en commun de nos ressources matérielles et spirituelles? Peut-on oublier — et a-t-on le droit d'oublier — ses enseignements?

Grâce à des rappels répétés, nous avons pu fonder une Organisation Européenne de Coopération Economique qui, dans le domaine de la recherche scientifique a entrepris beaucoup de choses. Un assez grand nombre de réalisations — qui ont été des succès — sont à porter à son actif. Je dirais même, sans hésiter, que cette OECE, sous la pression des événements politiques et par la force des choses, est en train de se transformer en OECS, c'est-à-dire en une sorte d'Organisation Européenne de Coopération Scientifique.

En parlant, comme je viens de le faire, en brossant le tableau de la situation critique du moment, en visant un but défini et en posant certaines conditions, je ne perds pas de vue que l'instrument forgé par le génie humain de la recherche est toujours à double tranchant: d'une part, il garantit l'amélioration de la condition humaine qui, selon certaines gens, serait la source intarissable de notre bonheur — ce dont je doute fort —, et de l'autre il risque de détruire purement et simplement l'humanité. Toutes les belles inventions, toutes les admirables découvertes sont

neutres, en elles; on l'a constaté assez souvent. Mais leurs valeurs peuvent changer selon la bonne ou la mauvaise volonté, les bonnes ou les mauvaises intentions de celui qui en fait son profit.

Pour que puisse agir la bonne volonté ou la meilleure intention, il faut que l'homme soit imbu de notre culture, qu'il soit éduqué dans cette discipline que nous aimons à appeler humanisme démocratique et que j'appellerai humanisme communautaire, dans lequel — et par lequel — le génie inventif et créateur européen tend à l'universel.

Répétons donc que les savants, malgré l'envergure des destructions opérées par les actions guerrières, ont aidé à sauver beaucoup de choses. Les bons savants et le nombre toujours croissant de techniciens avertis nous sauveront encore de la misère et de la barbarie.

Nil novi sub luna — abstraction faite des «spoutniks» et des «explorateurs»! Ce que je viens de dire, a été dit avant moi. Ceux qui connaissent les activités de Maurice Barrès se rappelleront la lutte énergique qu'après la première guerre mondiale il a menée «Pour la haute intelligence française.» Tel est le titre d'un livre, dont les vérités inaltérables sont à transposer du cadre national français sur le plan international européen, pour nous intéresser au plus haut degré. C'est dans l'analyse précitée que l'auteur de tant d'écrits, précurseurs ou initiateurs d'une renaissance nationale française, a pu s'écrier:

«Où la civilisation est-elle défendue aujourd'hui? Dans les Conseils d'Administration? Je ne suis pas de ceux qui le croient. Elle est défendue dans les laboratoires et dans les églises.»

Je pourrais résumer l'étude barrésienne en disant que chaque fois que la barbarie a menacé d'étouffer la civilisation — la civilisation dans ce qu'elle a de plus valable pour nous — c'est la science qui a sauvé celle-ci. Notre communauté européenne se parfera, j'en suis convaincu, si elle agit dans le sens que je viens d'indiquer.

Malheureusement, pour elle, le grand public ignore presque tout de ce qui se fait dans le domaine des sciences physiques et chimiques. Ce que la presse et la radio lui présentent est assez bien fait pour l'inquiéter et l'effrayer.

Telles sont les constatations des experts, telles sont mes conclusions de non-technicien. Nous sommes un peu trop, je crois, hommes aux réflexes et aux réflexions d'avant-hier dans un monde que nous supposons être d'hier. Or, le monde a changé, malgré nous, il faut l'admettre. Et il faut que nous changions un peu dans l'univers changé et avoir, vaguement, les réflexions et les réflexes de ceux qui se sentent courir vers le monde de demain.

Si le public, avide de gain et de confort, de plus de gain et de plus de confort, exige la construction de fabriques et d'industries, je le rejoins, ouvertement, en priant ceux que cela concerne:

«Allez-y! Accordez-leur ce qu'ils demandent, des industries toujours plus grandes, toujours plus perfectionnées — et parmi elles des fabriques de la pensée, bien installées et bien outillées. Elles rapporteront gros!»

Pour que cela puisse se faire, il faut, évidemment, engager une lutte acharnée contre l'impéritie officielle, qu'elle soit incarnée par le peuple, par les ministres ou par les parlementaires, et contre le gaspillage intellectuel incroyable qui, en temps de paix, caractérise toute culture riche et fertile. Alors une dernière question se posera: Que faut-il entreprendre en premier lieu?

La réponse me paraît être très simple, alors que la réalisation sera très difficile:

s'adapter aux nouveautés avec tout l'espoir de ceux qui connaissent la force de leur civilisation — la force que représente pour nous la culture européenne — et adapter toutes les formations professionnelles aux conditions changées;

quitter la voie traditionnelle qui, jusqu'ici, nous a imposé beaucoup trop de pertes de temps et d'argent;

suivre la nouvelle route qui nous permettra de progresser rapidement sur tous les plans.

Beaucoup de suggestions ont été faites, afin d'accélérer nos recherches. J'en retiens une seule, pour le moment. On a proposé d'accorder un prix au savant qui aurait le mieux travaillé dans le domaine de l'énergie thermonucléaire. Que l'idée soit retenue et légèrement modifiée! Le prix sera attribué à quiconque aura présenté le meilleur

travail de vulgarisation concernant l'énergie nucléaire aussi bien que l'automatisme et la cybernétique.

C'est un résultat moral immédiat que j'escompte, en stimulant l'intérêt de tout le monde. Ce qui, d'abord, a paru être un cri d'alarme, n'est au fond qu'un appel — un appel urgent, pressant et direct aux grandes masses que j'ai l'intention de remuer pour qu'elles interviennent dans le sens de mes propos et que la passion du public pour les choses indiquées devienne égale à son angoisse, que celle-ci se transforme en étonnement ou en émerveillement, et que sa peur disparaisse sous le poids de sa compréhension.

Par delà les cloisons artificielles, érigées entre les groupes sociaux d'une même nation, et par delà les frontières, je vise quelque chose de bien précis, de bien vivant et de bien fort: l'ensemble des pouvoirs locaux et des puissances européennes que nous appelons l'opinion publique.

Si celle-ci intervient, selon les lois mystérieuses qui la régissent, nous aurons certainement un succès à long terme. Car nous verrons s'opérer alors le changement, inévitable à la longue, qui présentera les conjonctures que je viens d'esquisser.

Quand des amis et même des ennemis sétonnent de me voir prendre cette position en faveur d'un développement de la vie sociale, contraire, à ce qu'ils prétendent, à mes convictions d'humaniste, c'est qu'ils ne comprennent pas très bien le point de vue que j'adopte dans cette histoire: je ne préconise pas du tout le progrès technique et technologique au détriment des valeurs spirituelles et je ne voudrais pas suivre, non plus, l'exemple assez ridicule qu'ont donné les John Ruskin et William Morris, en déplorant l'existence de la locomotive et en haïssant les engins mus mécaniquement. Il ne s'agit, ici, ni d'une question d'esthétique, ni d'un idéal philosophique, mais d'une affaire politique qui concerne les moyens occidentaux à faire valoir contre le déploiement ininterrompu, sur le plan mondial, des forces matérielles orientales, dans une compétition qui intéressera deux adversaires et dont l'issue statuera sur le sort définitif de l'un et de l'autre.

Il me tient à coeur, toutefois, de préciser qu'en voulant donner une certaine prépondérance à l'éducation scienti-

fique, je n'admettrai jamais des changements révolutionnaires dans notre enseignement, changements qui pourraient accentuer la très grande crise, dans laquelle se débat l'homme européen d'aujourd'hui. A ce sujet, je suis solidaire avec Thierry-Maulnier, disant:

«Jamais la scission entre l'homme et les techniques dont il dispose ne s'est manifestée de façon si totale que dans le moment où l'homme a mis toute sa foi dans une amélioration croissante et presque fatale des conditions de la vie. Ce n'est pas contre la technique que nous nous élevons ici; dans son ordre, elle se développe et obéit à ses lois propres. Mais son fantastique essor est un essor aveugle qui d'instrument l'érige en fin. La démission de l'homme ne se marque-t-elle pas à ce qu'il ne sait plus user des choses, qu'il remet la direction à ce qui lui est inférieur, qu'il abandonne sa destinée à l'évolution mécanique et fatale des forces obscures à l'oeuvre dans le Cosmos? Rendu en quelque sorte étranger à sa nature, ce dont il souffre aujourd'hui dans son esprit et dans sa chair, c'est d'une sorte de désadaptation au monde.»

Dans mon idée il faut trouver, par une compression et par une condensation des études humanistes, un complément moral et intellectuel à la stature intérieure de l'individu, afin que cette «rallonge de l'âme» corresponde à ce que la technique ne cesse d'ajouter à l'être corporel. Thierry-Maulnier a parfaitement raison de répéter:

«C'est dans l'univers moral que l'homme prend et développe toute sa taille, c'est là que sont ses vraies mesures. Si fascinantes que soient les techniques, elles ne le grandissent pas d'un pouce; elles ne font que le dépasser: d'où son déséquilibre. Il ne s'agit pas, en effet, pour lui de dépassement, mais d'accomplissement.»

Et cet accomplissement sera et se fera dans le respect d'une morale valable, qui, pour moi, est présentée et représentée par le seul christianisme.

Etant réaliste, par nature, je ne voudrais pas nous couper les jambes, en pensant que, peut-être, il nous poussera des ailes, selon une formule de G. K. Chesterton. Mon idéal restera toujours fixé au réel: les idées me guideront, mais l'objet, en me préoccupant, m'occupera.

L'idée veut que j'aie bien en vue les problèmes de l'âme et de la liberté — de l'âme européenne se développant dans les grands espaces de la liberté — alors que l'objet exige que nous fassions tout pour défendre l'une et l'autre. Il y a, certes, une manière spirituelle de vaincre les obstacles et de surmonter les difficultés, provoquées par des ennemis. Malheureusement, les forces engagées dans cette lutte, pour raisonnables et raisonnantes qu'elles aient été, n'ont pas pu maintenir les magnificences occidentales: beaucoup trop de ce que nous avons créé, a été perdu ou risqué de l'être. Nous vivons encore, assez noblement, il faut le dire, un peu hautainement aussi, dans de grandioses apparences. D'où une mollesse indéniable de la part de ceux qui se nourrissent de visions le matin et d'illusions le soir.

Il nous faut réveiller ces gens qui rêvent; il nous faut les rappeler à la réalité et à la vérité, — ce qui est une façon de les rappeler à la vie. Ce sera, d'abord, faire appel à leur intelligence ou à leur faculté de comprendre et ce sera, ensuite, exiger les sacrifices qui seront en rapport avec ce qu'ils aiment avant tout: les folies de la jouissance, sur le plan matériel, et les penchants de l'âme, sur le plan métaphysique.

Si nous parvenons à les éclairer et à leur faire saisir les nécessités du moment, l'instinct créateur et constructeur se manifesterà en eux et les poussera aux actes qui, dans le passé, ont fait la force européenne.

C'est cet instinct là que je voudrais voir réagir contre la somme des habitudes que nous avons prises, sous le commun dénominateur de la tradition qui est un euphémisme pour une bien misérable fainéantise morale, intellectuelle et, peut-être, physique.

Cette réaction, on peut la provoquer. Il y a, ici, une expérience à tenter. Choisissons nos hommes, sélectionnons les esprits qui, parfois et en isolés, protestent contre une certaine sursaturation dans le domaine culturel, sursaturation obtenue au détriment des sciences exactes, rassemblons nos chercheurs, nos savants, nos technologues, donnons-leur un but précis en créant des «Centres de recherches et d'études» et attendons les résultats!

Sur ce plan les idées, les espoirs et les actes des intellectuels se rencontrent. En servant leur pays, ils serviront l'Europe.

C'est d'elle qu'il s'agit, en effet. Refaire son unité, non pas par des constructions chimériques, mais par une sorte de matérialisme transcendant, dans lequel se manifesterait tout le génie créateur de l'homme qui sait, en même temps, ravitailler la vie du corps et celle de l'âme des ressources incroyables tirées de la foi!

## II.

Dans tous les pays occidentaux, on ne cesse, depuis quelque temps, de signaler une pénurie de savants et de technologues, pénurie qui se fait sentir au moment précis où nous assistons à un accroissement considérable du rythme des transformations techniques, résultats de l'expansion de l'électronique et de l'automatisation.

Un journal suisse a pu dire:

«C'est un fait trop notoire pour qu'il soit nécessaire de le rappeler longtemps: le monde occidental souffre d'une pénurie dangereuse de techniciens. L'un des freins au progrès technique est certainement constitué par cette pénurie.

Il est un fait plus grave encore: ceux qui président à l'évolution de notre monde ou ont choisi de le conseiller se sentent dépassés par les nouvelles réalisations et entrevoient assez mal leurs conséquences.»

Dans la revue «Industries atomiques», André Chavanne écrit: «L'une des caractéristiques du développement des laboratoires modernes de recherches est l'utilisation systématique des appareils industriels. Le temps n'est plus où les savants devaient construire à grand renfort de laiton, de verre, voire de platine, les instruments dont ils avaient besoin et qui, pieusement déposés dans les vitrines des collections, apparaissent aux jeunes générations comme d'amusants vestiges. Des rares institutions artisanales créées à la fin du 19<sup>e</sup> siècle pour fabriquer des prototypes ou de très petites séries d'appareils scientifiques, quelques-unes ont disparu, d'autres, grâce à une main-d'oeuvre remar-

quable et à des cadres imaginatifs, se sont transformées en importantes usines produisant, par exemple, des machines-outils de haute précision. Aujourd'hui, on s'adresse pour la fourniture de laboratoire aux maisons spécialisées, sauf pour quelques prototypes conçus et construits par les chercheurs eux-mêmes; comme les constructeurs d'accélérateurs gigantesques et de piles de puissance, les laboratoires de précision travaillant sur des quantités infimes de radioéléments sont d'excellents clients. . . .

A la suite d'une enquête que nous avons conduite en Suisse auprès de certains professeurs et industriels, nous avons remarqué que le retard apporté dans ce pays à l'utilisation des applications pacifiques de l'énergie nucléaire, conséquence regrettable de la surexpansion, est dû surtout à la pénurie des techniciens.»

Le rythme des transformations ira en s'accélégrant, si les recherches effectuées dans tous les domaines répondent à la tradition européenne, l'Europe ayant été jusqu'ici, le berceau des recherches scientifiques. Le nouveau progrès technique remplacera la machine, surveillée par l'homme, par un système nerveux technique et électrique qui exécutera certaines opérations intellectuelles. Les réalisations dans différents secteurs industriels nous donnent l'impression des contes de mille et une nuits; ainsi, par exemple, une machine automatique, s'étendant sur une place égale à celle d'un terrain de football, effectue 540 opérations et est surveillée par un seul ouvrier. Une chaîne de fabrications, surveillée par deux hommes, produit 1.000 postes de T.S.F. par jour. Auparavant 200 ouvriers étaient nécessaires pour la même production. Chez la «Esso Petroleum Co.» en Angleterre, 18 personnes (par équipes de 6) dirigent la distillation de 24.000 tonnes de pétrole par jour (1/3 de la consommation de la Grande-Bretagne). La compagnie américaine des pétroles «Rock Island Refining Co.» emploie, dans ses raffineries complètement automatisées, 12 employés au lieu de 800 personnes qui y travaillaient auparavant. Il en est de même quant à l'automation du travail administratif. La machine à calculer de la firme anglaise «Lyons» remplace 300 employés, calcule et enregistre les salaires hebdomadaires de 10.000 personnes,



contrôle l'état des réserves dans les dépôts centraux et dans les succursales, et prépare l'analyse des commandes. De même, les machines des grandes sociétés commerciales des Etats-Unis effectuent la comptabilité et attirent l'attention sur la marchandise qui se vend difficilement et sur la nécessité de l'achat dans des dépôts contenant plusieurs milliers d'articles différents. La machine à calculer de la «U.S. Steel Co.» à Pittsburg contient 5.400 lampes, et non seulement elle calcule en quelques heures les salaires de 27.000 employés et prépare les enveloppes contenant les salaires, mais elle enregistre les demandes de congés et les absences (elle effectue 1.900 additions et 750 multiplications ou divisions à la seconde), puis elle communique les résultats de son travail aux machines à écrire qui font 600 frappes à la minute.

Malheureusement, l'Europe risque de perdre son ancien rang, puisque la pénurie fait obstacle, en ce moment déjà, au développement industriel.

Une étude y relative, publiée en janvier 1957 par l'Agence européenne de Productivité de l'O.E.C.E., termine, en effet, son introduction comme suit:

«On a émis l'opinion que la proportion des découvertes européennes dans l'ensemble des découvertes scientifiques fondamentales de tous les pays du monde diminuait à un rythme assez rapide, tandis que la place occupée par l'U.R.S.S. dans ce domaine devenait, et très rapidement, de plus en plus considérable, cependant que certains indices permettraient de prévoir un développement également rapide dans d'autres pays. On a indiqué que le rythme des découvertes scientifiques aux Etats-Unis continuait à augmenter, mais peut-être dans une moindre mesure que dans les dernières décades.(!)»

Bien que des données statistiques très exactes fassent défaut, malgré une enquête, aussi vaste qu'importante, effectuée pendant plusieurs années par l'O.E.C.E., et résumée en juillet 1957, en ce qui concerne ses résultats immédiats, dans un rapport de valeur, il est possible d'illustrer la situation par d'autres chiffres.

Tandis que le nombre des étudiants en sciences techniques est de 320 par million d'habitants pour l'Union Soviétique,

il est de 156 pour les Etats-Unis et de 67 seulement pour les pays de l'Europe occidentale.

En Allemagne, le déficit en ingénieurs sera de 41.000 en 1970. Pour l'effacer, il faudrait augmenter de 60% le nombre des étudiants-ingénieurs et de 100% celui des étudiants en sciences électriques.

A ceux qui ont mis en doute la solidité des études soviétiques, le sénateur américain Jackson, dans un rapport fort détaillé, a répondu de la façon suivante:

«Quoiqu'il paraisse y avoir une question de savoir si le nombre des savants et des ingénieurs serait plus élevé aux Etats-Unis qu'en Union Soviétique, il n'y a pas de doute que les institutions éducatives en Union Soviétique accordent maintenant plus de diplômes de sciences exactes et d'ingénieur que ne le font les collèges et les universités des Etats-Unis....

D'aucuns croient qu'il y a déjà une surproduction de chercheurs scientifiques et d'ingénieurs en Union Soviétique et que beaucoup de ces gens sont employés dans d'autres domaines. Quoique, d'une manière ou d'une autre, l'entraînement accordé aux chercheurs scientifiques et aux ingénieurs soviétiques peut être comparé au meilleur de l'Amérique, il y a des faiblesses dans le système éducatif soviétique.... D'un autre côté, il y a aussi des faiblesses aux Etats-Unis, dues au manque de professeurs de sciences compétents dans l'enseignement secondaire, à la perte d'inscriptions entre l'université et le collège, et à l'habitude qu'ont certains étudiants doués à se retirer après leur entrée au collège.

Pendant deux années, une étude sur l'éducation scientifique des Soviétiques a été faite par l'Institut technologique du Massachusetts. Le directeur du projet a tiré la conclusion que l'entraînement scientifique en U.R.S.S. serait, en règle générale, excellent dans les universités, mais très au-dessous du niveau occidental dans les écoles techniques.»

Un témoignage assez impressionnant au sujet de la haute qualité des études soviétiques dans le domaine des sciences vient d'être publié.

En février 1957, le Dr. Edward Teller, physicien de renommée mondiale, qui a joué un rôle prépondérant dans

la fabrication de la bombe H, déclara que les USA ne pourraient plus se maintenir à la première place dans le domaine des sciences appliquées. Dans une allocution devant l'Air Force Association Jet Age Conference à Washington, il dit que «dans dix ans, à partir d'aujourd'hui, les meilleurs chercheurs scientifiques se trouveront en Russie.»

Le fait est assez inquiétant, surtout si l'on tient compte des besoins toujours croissants dans tous les domaines nouvellement ouverts et conquis aux sciences et aux techniques. Peut-être que ces besoins n'apparaissent pas, pour le moment, avec la même gravité dans tous les pays, parce que la pénurie est larvée, pour ainsi dire, dans telle ou telle région; mais elle ne tardera pas à devenir directe, dès que l'on cherchera à relever le niveau général de vie. Cette amélioration continue, précisément, fera que les pays européens progresseront dans une sorte de cercle vicieux: pour améliorer leur niveau de vie, il leur faut améliorer leur sécurité; pour augmenter leur sécurité, il leur faut réaliser des progrès techniques; pour que cela puisse se faire, il leur faut un personnel, scientifiquement éduqué, toujours plus nombreux; pour former ce personnel, il leur faut avoir le personnel enseignant nécessaire. Le Sénateur Jackson, dans son rapport précité, évalue à 180.000 le nombre des éducateurs et professeurs en sciences qui, aujourd'hui, manqueraient aux Etats-Unis. En Europe, les chiffres respectifs sont dans la même proportion, environ, pour chaque pays. Or, là est tout le problème: le problème de la situation faite au personnel scientifique et technique, aux ingénieurs, aux savants et aux chercheurs tout court. Il est indéniable que les traitements accordés, surtout dans le secteur public, aux techniciens hautement qualifiés et aux technologues de tous les échelons sont insuffisants par rapport aux gains possibles à réaliser dans la grande industrie. La conséquence en est une sorte de désertion, une fuite devant le secteur public; la conséquence en est encore que le cadre du personnel enseignant scientifique et technique ne répond nullement aux nécessités actuelles. D'où un manque manifeste de jeunes formés, capables de remplir les lacunes qui existent, même dans le secteur industriel.

Les données publiées par l'O.E.C.E., dans l'enquête que je viens de mentionner, sont effarantes, vu le fait que, dans tous les schémas concernant la situation des différents pays, la même expression «pénurie» revient avec une régularité presque désolante. Une étude faite par le Groupe de travail no 25 du Conseil de l'O.E.C.E. et terminée vers la fin de 1957, aboutit aux mêmes constatations, condensées dans cet alinéa:

«La pénurie croissante d'ingénieurs et de savants hautement qualifiés a amené la plupart des pays d'Europe occidentale à s'intéresser davantage aux problèmes de main-d'oeuvre. Quoiqu'il soit généralement compris que cette pénurie ira en s'aggravant et que les difficultés de recrutement d'une main-d'oeuvre technique compteront parmi les obstacles au progrès technique, il faut souligner que le problème qui se pose n'est pas un problème momentané susceptible d'être résolu en quelques années d'efforts soutenus. La demande de savants et d'ingénieurs ira toujours en grandissant, car cette augmentation est due aux transformations radicales de la structure de notre société. Il est donc nécessaire de chercher non seulement des solutions immédiates, mais aussi des solutions à long terme; il faudra prévoir des modifications permanentes des systèmes d'enseignement pour pouvoir faire face aux besoins futurs.»

Le sentiment d'inquiétude que finit par provoquer la constatation de tous ces faits se doublera certainement d'une anxiété, si l'on considère que cette pénurie aura des répercussions au-delà des frontières européennes, surtout dans les pays d'outre-mer et sur les continents qui forment, pour ainsi dire, le prolongement géographique et culturel de l'Europe. Puisqu'il faut venir en aide aux nations sous-développées, techniquement et scientifiquement, il faut avoir, évidemment, un surplus de techniciens et de technologues, capables d'assumer des charges dirigeantes en Afrique et en Asie. Mais comment marquer la présence européenne dans ces secteurs, d'une importance capitale, alors qu'il y a pénurie dans nos propres pays?

Dans un rapport sur les automates et les hommes, Aldous Huxley a pu dire: «Grâce au progrès technologique

que Tolstoi et Gandhi réprouvaient si passionnément, un tiers, grosso modo, des deux milliards et demi d'habitants de la terre jouissent d'une prospérité et d'une longévité sans précédent, et les deux autres tiers parviennent à demeurer vivants (misérablement d'ailleurs) pendant une trentaine d'années en moyenne». Le devoir des pays sur-développés est nettement indiqué dans le sens d'une aide qui ne sera pas uniquement financière, mais éducative et instructive dans la signification la plus large des termes, par l'envoi d'un nombre assez élevé d'experts, de techniciens et d'enseignants.

A titre d'exemple, il faudrait citer l'Allemagne qui, dans une entreprise à long terme, voudrait pouvoir mettre à la disposition des pays déficitaires dans le domaine technique trente mille personnes hautement qualifiées.

L'absence européenne, au moment critique et au tournant décisif de l'histoire des pays sous-développés, laissera champ libre aux pays bien équipés en ce qui concerne le personnel technique et les chercheurs scientifiques. Ce seront alors les forces antieuropéennes qui décideront finalement du sort des nations asiatiques et africaines. Ici, le côté politique de notre question devient palpable; ici, l'état inquiétant, dans lequel nous nous trouvons, se fait sentir doublement.

Le déficit scientifique et technique étant manifeste, il ne nous reste qu'à lancer un cri d'alarme pour alerter, dans la mesure du possible, l'opinion publique, afin que tous les organismes intéressés et toutes les instances responsables deviennent conscients du caractère dangereux de notre situation par rapport aux forces antieuropéennes.

Il ne s'agit donc plus, pour nous, de décrire la gravité des faits dans ses moindres détails — ce sera l'oeuvre des experts, étudiant le problème du point de vue scientifique et selon les méthodes des sciences exactes — mais d'en tirer des conclusions pratiques, d'ordre politique, qui doivent intéresser l'Europe: du point de vue européen, d'abord, et du point de vue de la prédominance de nos idées et de nos activités culturelles, ensuite.

Si nous voulons arriver à un redressement rapide, bien qu'il s'agisse, en l'occurrence, d'un problème dont la solu-

tion sera à long terme, il nous faudra, après avoir alerté l'opinion publique européenne, chercher à influencer tous les gouvernements dans le sens d'un changement à opérer dans le domaine scientifique et technique. Ce qui apparaîtra en premier lieu, ce sera l'ensemble des efforts à faire dans tous les pays, en vue d'un meilleur recrutement du personnel technique et scientifique, ainsi que de la meilleure adaptation du personnel existant aux nouvelles exigences.

Il y a, évidemment, quelques moyens propres à permettre une amélioration; peut-être ne constituent-ils que des palliatifs; mais ils valent certainement la peine d'être énumérés rapidement, étant de nature à indiquer la direction dans laquelle il faudrait travailler sur le plan national.

Toutes les publications consacrées à ce problème les reprennent, à tour de rôle, pour en souligner l'importance et pour faire valoir leur caractère d'urgence. Réduits à leur plus simple expression, ils pourraient être résumés comme suit:

maintenir au-delà de l'âge prévu pour la retraite les technologues expérimentés;

prévoir des exemptions ou des occupations utiles pour les savants, les technologues, les ingénieurs et la main-d'oeuvre technique, appelés à faire le service militaire;

encourager les activités scientifiques des femmes;

utiliser, de façon beaucoup plus rationnelle, le personnel technique et scientifique hautement qualifié;

mettre à la disposition de ce personnel les dernières créations mécaniques;

orienter, par une propagande inlassable et intelligente, les jeunes gens vers les sciences techniques et les professions scientifiques;

permettre aux travailleurs doués de relever leur niveau intellectuel et technique par une instruction supplémentaire ou complémentaire;

résoudre, d'une façon optima, le problème économique qui, dans tous les pays, se pose pour les jeunes gens sans

fortune, par la création de bourses, de prêts et d'autres encouragements;

modifier le système de l'enseignement;

accélérer la formation des enseignants;

garantir, dans le domaine des recherches, la collaboration du secteur public avec le secteur privé par la création de groupes gouvernement-industrie;

améliorer l'enseignement des sciences, en n'oubliant pas cependant de souligner l'intérêt de l'enseignement des langues vivantes;

améliorer l'organisation des programmes universitaires;

assurer une formation post-universitaire;

nourrir tous les Fonds culturels créés en vue de faciliter la recherche scientifique.

Toutefois, au moment où la réalisation du marché commun et de l'Euratom exige des efforts croissants dans le domaine technique et scientifique, il conviendrait d'attaquer la solution du problème sur le plan international par la mise en commun des fonds nécessaires, par une coopération continue dans le domaine des recherches, par une coordination systématique des efforts, par l'échange des chercheurs et des étudiants, par la création d'un organisme de coordination et par l'amélioration de l'administration des recherches internationales.

Déjà nous nous trouvons en présence de certaines réalisations-pilotes dans ce domaine:

le Centre européen de Recherche nucléaire, créé en 1954 en vertu d'un accord international;

l'Agence européenne pour l'Energie nucléaire, créée en 1957 dans le cadre plus large de l'O.E.C.E.

Peut-être la meilleure analyse des mesures qu'on devrait envisager a-t-elle été faite dans le rapport Jackson, cité plus haut. Ce rapport préconise notamment:

de faire élaborer un programme de développement des talents, destiné à former annuellement un certain nombre de docteurs ès-sciences, ayant l'expérience de la recherche, spécialisés dans les domaines présentant une importance capitale pour le développement social, économique et culturel;

d'augmenter le nombre et la variété des instituts de cours d'été, afin d'étendre l'influence des talents universitaires les plus remarquables dans les domaines où sévit actuellement une pénurie de professeurs;

d'accroître les programmes internationaux d'échanges de savants, d'ingénieurs et d'étudiants des années supérieures, et de conclure, à cet égard, des accords en vue de reconnaître mutuellement l'équivalence des diplômes;

d'organiser et de subventionner de nouveaux projets importants de formation et de recherches en coopération qui se prêtent tout particulièrement à des mesures internationales;

de créer une « bourse du travail » européenne pour les savants et ingénieurs, et

de recommander à l'industrie de soutenir plus fermement les instituts d'enseignement, en accordant aux savants et ingénieurs qu'elle emploie des congés, leur permettant d'accepter des postes d'enseignement dans les écoles secondaires et universités, et en aidant à organiser des stages d'enseignement et de recherches durant l'été, dont l'industrie fournirait une partie du personnel enseignant.

Les activités de l'O.T.A.N. dans le domaine de la coopération scientifique internationale, à la suite des recommandations formulées par la Conférence des Parlementaires, ont abouti à la création d'un conseil scientifique, ce qui soulève d'ailleurs la question de la répartition des tâches, tant du point de vue compétence qu'étendue géographique, parmi les différents organismes internationaux. Il reste notamment à déterminer à quel point les solutions envisagées pour remédier au problème en question dans le cadre de la communauté atlantique pourraient porter préjudice aux solutions susceptibles d'être appliquées sur le plan européen proprement dit.

Parmi les projets européens, celui de mettre sur pied en Europe un centre de recherche scientifique à l'instar des organismes nationaux destinés à orienter et à subventionner la recherche scientifique, tel le C.N.R.S., lancé récemment par M. de Rougemont, Directeur du Centre européen de la Culture à Genève, mérite une attention particulière.



Il est évident que le Fonds culturel du Conseil de l'Europe pourrait servir d'instrument de financement pour la création d'une telle institution.

Toutes les organisations qui, jusqu'à présent, ont examiné le problème de la pénurie du personnel scientifique et technique, chacune sous l'angle particulier de ses préoccupations, sont parvenues à la conclusion qu'aucun changement fondamental ne saurait être opéré sans que l'attention de l'opinion publique soit attirée sur la gravité de la situation.

Le nouveau progrès technique aura pour conséquence, évidemment, d'arrêter le déclin des pays occidentaux, à la suite d'une insuffisance marquée des ressources énergétiques, et de garantir aux peuples européens une force vive contre la stagnation de leur niveau de vie ou son abaissement. Il ne faudra, toutefois, pas se fermer aux dangers qui pourraient s'ensuivre. Que quelques voix autorisées fassent entendre les avertissements qui s'imposent ! Dans *Le Figaro*, François Mauriac a pu écrire :

« Nous ne devons pas avoir autant peur de ce qui sépare l'U.R.S.S. des U.S.A., mais plutôt de ce qui peut leur être commun. Leurs oppositions idéologiques sont peut-être moins terrifiantes que leurs accords concernant l'échelle des valeurs humaines. Leurs technocraties, qui, à première vue, semblent opposées, poussent l'humanité dans la même direction de déshumanisation. L'homme que l'on traite en tant que moyen et non en tant que but reste néanmoins la condition primordiale de leurs deux cultures qui sont en lutte. »

En 1956, le Directeur Général du Bureau International du Travail, M. R.A. Morse, dans les rapports présentés à la 39e Conférence internationale du Travail, à Genève, a dit que le progrès technique avait de graves conséquences dans les relations sociales, soulevait de nouveaux problèmes, provoquait de nouvelles tendances et une réaction en chaîne qui peut accroître le danger. Nous sommes sous l'influence de cette tension, provoquée par les progrès techniques, qui pourrait provoquer la décomposition de la société.

Et Aldous Huxley n'a pas craint de dire : « Le fait que l'homme ne puisse survivre maintenant sans une technolo-

gie avancée ne signifie pas que Tolstoy se soit trompé du tout au tout. Chaque victoire sur la nature renforce incontestablement la position de la minorité gouvernante. Les oligarques modernes sont incomparablement mieux équipés que ne l'étaient leurs prédécesseurs. Grâce aux empreintes digitales, aux cartes perforées et aux machines I.B.M., ils savent à peu près tout sur presque tout le monde. Grâce à la radio, aux avions, aux automobiles et à l'immense arsenal des armes modernes, ils peuvent appliquer la force, presque instantanément, là où le besoin s'en fait sentir. Grâce aux moyens massifs de diffusion, ils pourront intimider, persuader, hypnotiser, mentir (ou supprimer la vérité) à une échelle nationale, et même mondiale. Grâce aux microphones dissimulés et à l'art charmant de la table d'écoute, leurs espions sont partout présents. Grâce à leur mainmise sur la production et la distribution, ils peuvent récompenser leurs fidèles par des postes et des prébendes, et punir les mécontents par le chômage et la privation. Si, par exemple, on se réfère à l'histoire de la Révolution française et de la dictature de Napoléon, on est constamment ébahi par l'inaptitude «bon enfant» des procédés gouvernementaux de naguère. Jusqu'à une époque fort récente, les quelques libertés existantes étaient assurées, non par des garanties constitutionnelles, mais par l'état arriéré de la technologie et la salutaire inefficacité de la minorité gouvernante.

Dans l'Occident, nos garanties de liberté personnelle, durement gagnées, n'ont pas été, jusqu'à présent, trop malmenées par le progrès technologique. Certes, la science appliquée a mis plus de pouvoir entre les mains de la petite minorité gouvernante, mais la loi a protégé le grand nombre des citoyens, lesquels, pour renforcer leur sécurité, ont créé, sous forme de syndicats, de coopératives ou par la voie politique, de vastes systèmes de pouvoir, afin de contrebalancer le pouvoir des grands industriels, des fonctionnaires du gouvernement et de l'armée, qui possèdent, dirigent ou orientent les ressources de la technologie moderne. Dans des pays tels que la Russie ou l'Allemagne nazie, les masses privées de la protection des lois ont été incapables de créer ou de maintenir leurs propres systèmes

défensifs de pouvoir; là, les prévisions de Tolstoi ont été réalisées à la lettre. Chaque victoire sur la nature a été en même temps une victoire du petit nombre sur le grand nombre.

La production en masse entraîne des complications et exige des moyens financiers proportionnels à son ampleur. En conséquence, la possession tombe de plus en plus exclusivement entre les mains de ceux qui détiennent le pouvoir financier et de ceux qui manient le pouvoir politique — en un mot, aux «grosses affaires» et au «gros gouvernement». Jamais plus qu'aujourd'hui le monde n'eut besoin de l'antique Vigilance Eternelle.

Mais qu'on nous permette de noter ici un développement que n'avaient nullement prévu Ruskin ni Morris, ni Tolstoi ni Gandhi, ni même la plupart des philosophes et des sociologues plus récents qui ont aperçu avec effroi la dépendance croissante de l'homme à l'égard de la machine en tant qu'élément producteur de nécessaire et de superflu, dispensateur de divertissements, fabricant d'oeuvres d'art synthétiques et de succédanés en fer blanc ou en plastique des produits immémoriaux de l'habileté manuelle.»

Il y a certainement un remède européen à cette menace. Henri Massis l'indique, peut-être, lorsqu'il écrit: «Les machines de l'Amérique ne nous rendront pas une âme, mais l'âme de l'Europe retrouvée, son héritage d'humanisme authentique et son héritage de christianisme pourront faire prendre conscience à l'Amérique qu'elle a encore à se donner une sagesse qui s'appuie sur les constantes de la foi et de la raison, une vie spirituelle et religieuse qui se remette «à la mesure des exigences divines....»

Ainsi, malgré notre faiblesse matérielle, est-ce peut-être nous, hommes d'Occident, qui tenons les clefs du destin. A condition, toutefois, que nous fassions tout pour éliminer la faiblesse, trop visible, et que nous la changions en force, sans renoncer pour cela aux valeurs intellectuelles et spirituelles, aussi diverses que fécondes, qui ont fait et qui feront, nous l'espérons, la grandeur de l'Occident.

Cette transformation aura, sans doute, une autre conséquence, assez heureuse, nécessaire en tout cas, parce qu'elle fera disparaître la menace d'une dislocation, sinon d'une

destruction, par l'intérieur, de l'union de notre civilisation occidentale du fait que les hommes se divisent en deux camps strictement séparés: celui des techniciens ou des technocrates, vivant dans le monde de leurs sciences, inaccessibles au commun mortel, et perdant tout contact avec les traditionalistes, et celui des gens pour qui l'univers technique et technocratisé n'offre qu'un ensemble d'énigmes et de mystères impénétrables et qui, pour cela, se retranchent dans une construction assez habilement faite d'habitudes, de moeurs, de poncifs linguistiques et philosophiques et de souvenirs historiques, sociaux et économiques ne répondant plus à la réalité telle qu'elle se présente aujourd'hui. De la jonction et de la soudure des deux, ainsi que de leur interpénétration réciproque, pourra naître la cause du nouvel essor de l'Europe.

## LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

En présentant à Strasbourg, il y a huit ans, le rapport de la Commission Culturelle du Conseil de l'Europe, concernant la recherche scientifique, je fus amené, par la force des choses examinées, à faire usage d'un vocabulaire spécial, bien adapté au thème et, donc, d'une technicité de bon aloi. La comparaison assez poussée des données européennes avec celles des Etats-Unis et de l'Union Soviétique m'imposa le devoir de constater, dans ce domaine, une carence extrêmement préjudiciable à la bonne renommée européenne et de réclamer des efforts combinés pour faire rattraper le trop grand retard que nous accusions sur les autres. Les discussions qui, depuis, ont été continuées sur tous les plans et les suites qui ont pu être réservées à certaines résolutions, n'ont que très peu enlevé à l'importance du problème, qui est resté redoutable. Car rien ne sert de relever, d'un geste d'autosatisfaction allié à un mouvement de fierté, le terrain couvert par les quelques pas que nous aurions faits dans la bonne direction, c'est-à-dire dans le sens d'une amélioration de notre situation technique, sociale et économique. Il faut se rendre à l'évidence que l'Europe présente à côté d'une insuffisance très appréciable d'investissements, à caractère tant humain que financier, dans la recherche scientifique fondamentale, un déficit non moins remarquable en industries d'application.

Notre plus grande gêne, toutefois, est d'autre nature. Pour la faire apparaître, je suis forcé d'oublier mon vocabulaire d'hier et d'en appeler à cet autre qui, sous le couvert de la philosophie, me permettra de mieux définir notre mission européenne, d'une part, et notre vocation historique, de l'autre, tout en restant dans le cadre que prévoyait le sujet à débattre.

Le progrès, expression que nous ne cessons d'écrire en capitales, colorées, si possible, fait développer les données des sciences, de plus en plus étendues, pour les appliquer aux mouvements de la vie, d'une vie appelée à trouver — ou à retrouver — sa signification supérieure. Il peut se définir comme étant une connaissance exacte des possibilités et des capacités offertes à l'homme, pour que, de tout son être, en toute liberté et à tout moment, il puisse se faire présent totalement dans le monde actuel.

En le faisant, il dépassera largement le cercle étroit, dans lequel on a trop pris l'habitude de le voir enfermé, lorsqu'on se plaît à le considérer du point de vue physique, technique, biologique, économique, social, peut-être encore psychologique et juridique, pour négliger souverainement les aspects pédagogiques, philosophiques, artistiques, politiques, historiques, moraux, religieux et littéraires. Dans cette optique, les considérations intéressées, se rapportant à la recherche scientifique et aux produits des progrès technologiques, ont la tendance, indubitablement, de surestimer les valeurs matérielles au détriment des autres, généralement humaines. Les deux courants semblent se comporter comme s'ils étaient en opposition et différemment intégrables, provoquant ainsi, par leur inconciliabilité, une crise de notre culture.

Si crise il y a, ses causes ont une tout autre origine. Tous les progrès se font par l'homme, avec l'homme et pour l'homme, tant extérieurement qu'intérieurement. Les inventions et les découvertes qui changent totalement les conditions de l'existence physique et sociale ont des influences plus profondes, puisqu'à la longue elles modifient les coutumes de l'homme, ses structures humaines et, parfois, ses convictions. Aux changements opérés sur le plan matériel peuvent correspondre des changements

dans la jouissance des biens spirituels, qu'il s'agisse de la liberté, de la vérité, de la justice, de la vertu ou de la beauté. Seulement, dès que les modifications intérieures, provoquées par les recherches et leurs progrès extérieurs, ne vont pas de pair, il y aura déséquilibre, l'automation et la cybernétique poussant vers un gigantisme dans l'apparat du monde, alors que l'humain proprement dit a l'air d'aller se rétrécir. A force de développer les réalités visibles et d'en parler, au fur et à mesure qu'elles changent, en progressant, on oublie le monde culturel et les réalités transcendantes, nécessaires à l'accomplissement de l'homme fait pour être puissant, physiquement et métaphysiquement.

Or, voilà que commence ce qu'on dit être le drame de l'homme moderne. Dans l'asynchronisme des deux mouvements se prépare, se continue, s'approfondit et s'élargit l'inquiétude existentielle que les philosophes cherchent à décrire comme étant soit une angoisse de l'aliénation — par la perte de la foi et de la liberté — soit une déshumanisation de la vie sociale, soit une solitude asphyxiante que la société réserverait à l'individu. Quel que soit le nom donné au phénomène, quelle que puisse être la philosophie, tirée de cet état de choses, la source est parfaitement identique:

La machinisation de la vie quotidienne, la création d'automatismes de plus en plus perfectionnés, l'habitude que nous sommes en train de prendre pour rendre les moteurs et les forces matérielles brutes de plus en plus indépendantes de la volonté de l'homme, en rabougrissant les facultés intentionnelles de l'homme-créateur, finiront par dominer l'être, en le libérant de sa responsabilité personnelle et de sa liberté propre, pour le soumettre à la volonté d'un Etat-automate ou d'une idéologie meurtrière.

La tension provoquée entre ce qui est tradition et ce qui est en gestation, mais prêt, déjà, à s'opposer à ce qui a été, l'incertitude ressentie dans le malaise, provoqué par nos entreprises contradictoires, nous accable sous la sensation que nous serions enfermés à tout jamais et que la force des énergies que nous arrivons à déchaîner nous empêcherait d'accéder au monde supérieur. Dès lors, par des actes successifs de volonté et d'autosuggestion, nous essayons de nous

leurrer, en organisant des escapades spatiales et en dirigeant nos regards physiques vers les étoiles.

Les autres planètes, toutefois, même prises dans leur ensemble, ne font pas encore le monde supérieur.

Le monde technique, qui nous tient, pour nous retenir, est vitesse, accélération et précipitation, s'imposant par l'infinité de ses mouvements et par les vertiges qu'il persiste à provoquer, alors que le monde intérieur de l'individu, que la méditation et la contemplation avaient coutume de croire plus ou moins statique, est excessivement lent à s'adapter aux nouveaux rythmes extérieurs. Il ne peut le faire que par saccades, irrégulièrement, douloureusement, antagoniquement. L'effet final de ces développements sera nécessairement une forte agitation intérieure, une suite de secousses atroces et, donc, la naissance d'une irritation, par laquelle l'homme exposé aux changements incessants de l'extérieur, se voit constamment confronté aux dangers de la rapidité, aux effets de la destruction des anciens états de choses, d'esprit et d'existence et à la présence de la mort, terriblement anonyme.

Le malaise n'est donc pas seulement d'ordre moral et métaphysique. Il est amplifié, étrangement, par les excréctions de la pathologie sociale, dont la plus meurtrière est sans doute l'indifférence totale que nous vouons aux victimes de plus en plus nombreuses du progrès.

En examinant ces phénomènes dans l'optique purement européenne, nous pourrions dire que Huizinga, le philosophe néerlandais, a eu raison, tout en restant au-dessous de la vérité, lorsqu'il a cru détecter les faiblesses de la civilisation moderne occidentale dans une sorte de puérilisme, tendant à prendre un aspect de normalité, dans la superstition se substituant à la raison, dans l'art dominé par l'irrationnel et par l'insignifiant et dans un humanisme en proie à la barbarie montante qu'armeraient nos inventions et nos découvertes, afin que fût augmentée la tension supplémentaire, existant entre l'organisation technique de la masse et l'existence humaine de l'individu dans les collectivités: la création des masses, assumant des dominations, pour lesquelles elles ne sont pas faites, renforcera les



sentiments d'insécurité et d'angoisse que nous ne saurons plus éviter.

Nous ne pouvons pas fermer les yeux devant les aspects négatifs du progrès. Mais, dès lors, nous ne devons pas oublier non plus que notre rôle humain exige qu'à chaque moment nous prenions pleinement part au monde et que nous trouvions, pour l'affirmer par des actes de volonté et par des actes créateurs, un ordre, capable de répondre aux techniques de l'avilissement par des techniques plus efficaces encore de dignification. Si les fruits des recherches scientifiques contribuent au triomphe de l'homme extérieur, d'autres applications dans des domaines moins voyants devront garantir le triomphe non moins valable de l'homme intérieur. C'est dire que l'augmentation de la puissance matérielle et physique de l'homme de demain aura son complément naturel dans une intensification plus prononcée de son sens de la justice, de la charité et de la responsabilité devant les valeurs spirituelles.

L'idée européenne par excellence étant celle d'un monde en amélioration constante, pour autant que le bien-être et la justice sont concernés, il va de soi que tous les moyens capables de garantir, par étapes, cette évolution sont acceptés par ceux qui ont bien la conscience de cette unité de penser, de sentir et d'agir qui est à la base de leur communauté.

L'Européen, d'ailleurs, est bien outillé pour réussir sur les deux plans:

Il a, en effet, un sentiment profond de la valeur personnelle absolue, le souci de démontrer qu'il ne peut vivre et exercer ses facultés créatrices que dans un climat de liberté et la conviction que la raison est universelle, que le genre humain est un et que la dignité de l'homme est égale pour tout le monde.

Il considère le progrès, stimulant de toute recherche, comme un élément essentiel de notre culture, même si ce progrès ne se présente que comme une sorte de mouvement, parfois continu, parfois saccadé, de rationalisation dans le sens fonctionnel et économique de tous les secteurs de l'activité humaine. Qu'on l'appelle progrès technologique, progrès scientifique, progrès économique ou progrès

social, peu importe, tant qu'il est l'axe dynamique de la vie en commun, capable de faire avancer l'humanité, en améliorant les conditions de son existence, et de guider, vers le bien et vers le meilleur, l'homme tout court par la création de valeurs, tant objectives que subjectives, tant matérielles que spirituelles.

D'un autre côté, il refuse d'être formé de l'extérieur. En lui donnant à choisir entre le matérialisme oriental et le pragmatisme américain, entre le bolchevisme et l'américanisme, entre le collectivisme et l'utilitarisme, en vue de sauver l'indépendance, la grandeur et l'essence de l'Europe, on voudrait lui faire croire que la déseuropéanisation serait plus acceptable sous le signe des stars and stripes que sous celui de la faucille et du marteau. Son choix se fera, comme tout bon choix, entre trois possibilités.

A ceux qui feraient de la technique la fatalité du 20e siècle, en se disputant deux conceptions également discutables, celle de l'exaltation de la matière et celle du nivellement et de l'anéantissement final, je me permettrai d'opposer celle d'une vaste possibilité spiritualisante qui considérerait la technique comme étant un élément intégrateur des meilleures valeurs humaines.

L'Europe sera unie dans la mesure, où elle restera féconde dans ce domaine.

Voilà ce que j'avais à coeur de dire devant les membres de la Commission Culturelle et devant les représentants de l'Europe. Mon cri d'alarme n'a pas trop changé depuis 1958, bien que l'accent ait été déplacé. Je persiste donc à dire:

En alertant les techniciens, les physiciens, les mathématiciens, les ingénieurs, les chimistes et les financiers, n'oubliez pas d'alerter, en même temps, avec la même insistance et au même degré, les pédagogues, les théologiens, les poètes et les philosophes, afin qu'ensemble nous prenions conscience, progressivement, des grandes modalités d'application, par lesquelles les énergies techniques et physiques seront transformées, au jour le jour, en valeurs européennement humaines et spirituellement conquérantes!

## LA BELLE AVENTURE

Je suis un non-initié dans le domaine des sciences exactes.  
Les vers de Molière:

«Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,  
Pour différents emplois nous fabrique en naissant,»  
s'appliquent, peut-être, aux «Femmes savantes», de quelque faculté qu'elles soient; ma confiance personnelle à cet égard est nulle. En revanche, j'ai bien mis en marche le moteur de toute activité scientifique: la curiosité de savoir, le désir et la joie de connaître et la volonté de comprendre quiconque, sans être une sorte de superman, a pu percer certains mystères mathématiques, physiques et chimiques. J'espère donc y arriver par la voie la plus directe, en choisissant scrupuleusement parmi les trois mille trois cents articles et les cent soixante livres à caractère scientifique qui constituent, me dit-on, la moyenne quotidienne des publications. Et nonobstant cette préparation fortuite, préparation faite à l'aide d'une sélection raisonnée de la littérature correspondante, il paraîtra bizarre aux experts de voir un représentant des sciences humaines se faire le porte-parole quasi officiel des savants, des chercheurs et des techniciens.

Ecartant, par conséquent, toute équivoque à ce sujet, me plaçant, résolument, sur le seul terrain qui me soit accessible, celui de la recherche compréhensive par opposition à la recherche opérationnelle, je ferai ressortir le point

de vue qui ne peut être propre qu'à un membre de gouvernement. J'éviterai, sciemment, de dire des choses nouvelles, mais je m'efforcerai de dire les autres d'une manière différente. Ce ne sera pas un spécialiste qui parlera, ce sera un homme, dont la mission s'exprime par un seul verbe: prévoir!

On lui accorderait, passagèrement, toutes les témérités, qu'il refuserait celle qui, par le fait même de présenter les chercheurs d'aujourd'hui comme des hommes très courageux, vivant sans cesse au-dessus des moyens matériels et spirituels de leur temps, exigerait péremptoirement qu'il fît le point au sujet de l'état actuel des sciences, que la vision qu'il a du passé pût l'amener à décrire le monde futur et qu'il tentât de définir une philosophie des sciences techniques par leur fixation dans le langage de tous les jours.

Or, une des difficultés majeures de la vulgarisation — dans l'acception la plus élevée du mot — des résultats tangibles, visibles, audibles ou sensibles de toutes les recherches de notre ère a son origine dans l'ésotérisme des termes qu'elles ont créés au rythme de leurs progrès. Faire entrer les ordinateurs électroniques, les isotopes, les transistors, les radars, les lasers et les synchrotrons dans les habitudes normales de l'homme moyen, sera plus facile, me semble-t-il, que de faire savoir, à ce même homme, l'essentiel des lois naturelles qui les régissent. Ce grand profiteuse est plutôt enclin à risquer l'approche par le biais. En partant d'une sorte de caricature des disciplines en question, il tâchera de comprendre les sciences exactes par les sciences inexactes: l'astronomie par l'astrologie, la physique par la radiesthésie, la chimie par l'alchimie, la médecine par l'homéopathie, la psychologie par la télépathie. Et les maîtres incontestés des Facultés n'auront pas le moindre droit de s'en plaindre, puisqu'ils ont prouvé à l'aide de maint appareil d'érudit que les sciences inexactes permettent des vues très profondes sur les autres, comme, par exemple, l'alchimie, dont l'idée-maîtresse, poussée à ses limites extrêmes, la transformation d'un corps en un autre, du plomb en or, a été pleinement justifiée par la physique nucléaire. Cette constatation pourrait m'ame-

ner à prétendre que les problèmes existentiels, posés par les philosophes de l'antiquité, seront résolus par les savants du vingtième siècle. Ainsi s'expliquerait l'inclination des humanistes, accusés d'être fermés aux sciences techniques, à leurs produits et à l'application de plus en plus marquée des inventions et des découvertes, de reconnaître, plus ou moins, la valeur formative des branches scientifiques, d'affirmer encore le noble sentiment humain qui fait que, par souci de vérité, l'homme se consacre à la recherche, en obéissant à un mandat impératif de son évolution spirituelle, mais de craindre que l'explosion en chaîne de découvertes sensationnelles et d'inventions révolutionnaires, avec leur suite imprévisible de renversements d'ordres bien établis, d'accélération dans le rythme de vivre et de divertissements intempestifs, n'enlève à l'être moderne les bases absolues de toute culture: la méditation et la contemplation.

Voilà une peur de mal-pensants que je n'ai certainement pas, bien que je me garde de nier que ces éléments soient nécessaires à la maturation des idées les plus profitables. Rien n'influera donc sur mon dessein d'apporter à cette étude des critères scientifiques et de procéder, en délimitant le thème, dont mes experts ont lapidairement condensé l'énoncé dans la formule: «Investir dans la recherche scientifique ou disparaître», une recherche personnelle, visant, à la fois, la science pure, la science appliquée, la technique qui en résulte, l'industrie octopodesque qui s'en empare et la civilisation actuelle qui en pâtit, malgré toutes les bonnes intentions de changer la face du monde uniquement pour garantir à la créature pensante la nue existence, d'abord, et le confort progressivement augmenté, ensuite.

Le problème offre des aspects à la teinte tragique. Je l'affronte, bien conscient de ma responsabilité ministérielle, mais plein d'enthousiasme aussi pour la grandeur de l'entreprise. Sous le poids de la réflexion cette responsabilité se fait polymorphe. Quelle est son ampleur? Est-elle à la mesure de l'étendue qui définit les dimensions de mon pays par rapport à d'autres, sinon par rapport à l'univers? Aurai-je le droit de fixer le montant de nos investissements

pour autant qu'ils concernent la recherche, en relation directe avec les cent dollars, dépensés annuellement par tête d'habitant aux Etats-Unis d'Amérique ou bien avec les dix dollars que la Belgique exige de la part de ses contribuables? Serai-je forcé, par la nature des choses, de renverser le raisonnement et de dire: Puisqu'il est prouvé que la recherche scientifique, prémisses de tout développement économique ultérieur et de tout progrès social, est d'une nécessité vitale, puisque les transformations structurelles, provoquées par les découvertes et par les inventions successives, marquent de plus en plus la culture moderne, puisque l'évolution en cours exige des adaptations pédagogiques, fonctionnelles et organisatrices de plus en plus dispendieuses, puisque l'appareillage demandé à cette fin s'acquiert à des frais excessivement élevés, puisque le déficit national en chercheurs bénévoles et en techniciens de qualité est énorme, il faut que, de toute urgence, l'Etat intervienne, il faut que l'Etat s'en occupe, il faut que l'Etat, avant même d'escompter des résultats, fasse de la recherche scientifique un des chapitres les plus chargés de son budget, quitte à s'imposer, dans d'autres domaines, des restrictions appropriées qui ne pourraient être qu'atrophiantes!

Hélas! Même si nous voulions investir dans les laboratoires d'électronique et d'automatique, dans les centrales nucléaires avec leurs réacteurs atomiques — fussent-ils «gaz cooled» ou fussent-ils fonctionner au «boiling water» — la totalité de notre revenu national, l'effort serait inopérant, le coût normal des installations dépassant de loin le sacrifice que la solidarité nationale pourrait consentir, abstraction faite encore de l'impossibilité, dans laquelle nous serions d'épuiser notre réservoir national en experts nécessités pour la mise en marche des usines scientifiques.

Le monde en accélération, imposant à l'économie une accélération appropriée de l'activité collective et des investissements incroyables en hommes et en crédits, il nous faut, évidemment, dépasser les cadres étroits, dans lesquels, en hommes antiques, nous avons l'air de nous complaire, et nous intégrer, en hommes «faustiques», selon Goethe, dans des communautés aux dimensions continen-

tales, sinon intercontinentales. Je ne rêve point, je ne divague pas, je n'invente rien, j'observe et je constate; je constate que cette communauté existe, qu'une coopération, à base d'alliance, s'est faite, et que notre entreprise pourrait porter ses fruits. Malheureusement, me dit-on, cette coopération se fait antinomique dans la mesure où ses dispositifs de progrès, face à l'adversaire, face au compétiteur, ont l'air de servir des desseins de guerre. Au lieu de produire le bonheur, ils font naître la peur et l'angoisse.

D'aucuns, n'en voulant pas, se font les champions d'une conception différente, en choisissant entre deux forces également menaçantes la *via media* ou la *via tertia* qui leur permettrait de faire d'une région assez grande et bien définie une troisième force. D'autres préfèrent s'engager dans une communauté plus restreinte qu'ils appellent *Marché Commun* ou *Communauté Economique Européenne*, s'ils ne s'arrêtent pas à une autre étiquette. Les étiquettes ne manquent pas. Mais vaincre les particularismes régionaux, faire omettre, dans les considérations intéressées, certains poncifs chers aux égoïsmes nationaux, voilà qui est moins aisé auprès des masses qui, elles, apprennent seulement à faire les premiers pas vers cette solidarité qui, enfin, devrait se réaliser selon la force agissante de notre vocation universaliste, tout comme elles doivent apprendre encore que la liberté, la tranquillité et le bonheur individuels ont leur garantie et leur gradation proportionnées à la liberté, à la tranquillité et au bonheur de tous et chacun. La révolution sociale, accompagnant la révolution technique, est irrésistible et irréversible. Elle aura des effets hautement humanisants ou basement déshumanisants, selon qu'elle se prolongera dans une révolution morale ou non.

Et me voilà engagé à un autre titre, face aux bouleversements qui, déjà, s'opèrent dans tous les domaines, alors que l'ère des inventions massives et des découvertes hallucinantes n'a fait que commencer. Voilà que les rapports entre moi et autrui se sont complètement transformés. Regardez l'attitude de supériorité, adoptée par l'homme de 1965 par rapport aux générations antérieures! Voyez sa préoccupation de posséder le plus d'appareils techniques

et électro-domestiques possibles! La machine, inventée pour le délivrer, tend à augmenter sa dépendance. Au renforcement progressif de son pouvoir physique et intellectuel semble répondre un affaiblissement continu du point de vue psychologique et spirituel. Et Aldous Huxley de dire dans son «*Brave new world*»:

«Toute découverte de la science pure est subversive en puissance; toute science doit parfois être traitée comme un ennemi possible.»

Ou encore:

«La science est un danger public. Elle est aussi dangereuse qu'elle a été bienfaisante.»

L'Américaine Rachel Carson a eu un succès mondial avec son livre «*Le Printemps silencieux*», qui démontre que, grâce aux pesticides, l'homme guérit un mal de la nature, pour en faire surgir un autre. Il serait trop simpliste de compléter ces citations par l'énumération des éléments nocifs qui, en servant l'homme, empoisonnent l'atmosphère, vicient l'air et corrompent l'eau. Et passons sous silence les bombes avec leurs trois ondes meurtrières: onde de pression, onde de lumière et onde de chaleur, ainsi que les déchets radio-actifs! Même si elle n'a pas encore su trouver le mode de penser nouveau, exigé par Einstein, notre société est assez imprégnée, je crois, de l'esprit scientifique pour ne pas confondre la bombe H avec l'énergie pacifiquement serviable. Bien qu'elle n'arrive guère à se défaire d'une anxiété assez précise — ce qui la met à l'abri du reproche d'être soit indifférente, soit d'une légèreté inqualifiable dans le processus de l'évolution sociale — elle ne fait pas trop confiance aux exclamations des Cassandres modernes: «La catastrophe a été déclenchée; l'homme ne peut plus l'éviter; et les pires conséquences seront engendrées par son impuissance.»

Elles sont bien nombreuses, ces Cassandres du vingtième siècle. Même en changeant de sexe, elles n'ont que mépris pour le bel optimisme de Jules Verne que, d'ailleurs, un Roger Bacon a pu devancer de six siècles dans la prédiction de l'invention du bateau à vapeur (ou à réacteur), de l'auto et de l'avion. Les Georges Orwell, les Carel Capek, les Evguéni Ivanovitch Zamiatine et les Constant Virgil



Gheorghiu, en revanche, ont toute leur sympathie. Ce qui est parfaitement compréhensible, puisque le «*Krakatit*» de Capek, publié en 1924, nous parle de l'explosif le plus puissant du monde que, par onde électrique, en vue d'une destruction infernalement totale, on peut faire exploser à une distance de trois mille kilomètres. Le drame «*R.U.R.*» (*Rossum's Universal Robots*) du même Capek, publié trois ans plutôt, avait prédit la révolution des hommes-machines et un massacre sans précédent. L'oeuvre de Zamiatine «*My*», publiée en 1927, nous montre le monde soumis au pouvoir d'un Etat Unique, à l'organisation mathématiquement parfaite, dirigé par des inquisiteurs synchronisés, contrôlant les pensées les plus cachées des hommes. Et dans «*La vingt-cinquième heure*» Constant Virgil Gheorghiu nous décrit l'ère de l'esclave technique:

«L'esclave technique allume le feu qui chauffe l'appartement ou l'eau du bain, ouvre les fenêtres, produit des courants d'air. Il a l'immense avantage sur son camarade humain, d'être mieux dressé, de ne rien entendre et de ne rien voir: L'esclave technique n'apparaît que lorsqu'il est appelé. Il nous porte la lettre d'amour en un instant, et la voix même de la femme aimée, il vous la fait entendre à distance. Les esclaves techniques sont des serviteurs parfaits. Ils labourent. Ils mènent les guerres, la police, l'administration. Ils ont appris toutes les activités humaines et les exécutent à merveille. Ils font les calculs dans les bureaux, peignent, chantent, dansent, volent dans les airs, descendent sous l'eau. L'esclave technique est même devenu bourreau et exécute les condamnés à mort. Il guérit les malades dans les hôpitaux à côté des médecins, assiste le prêtre lorsqu'il célèbre la messe.....»

«...La supériorité numérique des esclaves techniques qui peuplent aujourd'hui la terre est écrasante. En tenant compte du fait que les esclaves techniques tiennent en mains les points cardinaux de l'organisation sociale contemporaine, le danger est évident. En termes militaires les esclaves techniques tiennent en main les noeuds stratégiques de notre société: L'armée, les voies de communications, l'approvisionnement et l'industrie pour n'en citer que les plus importants.....»

«... Nous apprenons les lois et la manière de parler de nos esclaves pour mieux les diriger. Et ainsi, peu à peu, sans même nous rendre compte, nous renonçons à nos qualités humaines, à nos lois propres. Nous nous déshumanisons, nous adoptons le style de vie de nos esclaves techniques. Le premier symptôme de cette déshumanisation c'est le mépris de l'être humain. L'homme moderne sait que ses semblables, et lui-même d'ailleurs, sont des éléments qu'on peut remplacer. La société contemporaine qui compte un homme pour deux ou trois douzaines d'esclaves techniques doit être organisée et fonctionner d'après des lois techniques. C'est une société créée selon les nécessités mécaniques et non humaines. Et c'est là que commence le drame.....»

«Tous les événements qui se déroulent, à cette heure, sur la surface de la terre, et tous ceux qui se dérouleront au cours des années à suivre, ne sont que les symptômes et les phases de cette même révolution, la révolution des «esclaves techniques». Pour finir les hommes ne pourront plus vivre en société en gardant leur caractère humain. Ils seront considérés comme égaux, uniformes et traités suivant les mêmes lois applicables aux esclaves techniques, sans concession possible à leur nature humaine.....»

«Du moment où l'homme a été réduit à la seule dimension de valeur technico-sociale, il peut lui arriver n'importe quoi. Il peut être arrêté et envoyé aux travaux forcés, exterminé, obligé à effectuer qui sait quels travaux — pour un plan quinquennal, pour l'amélioration de la race ou autres buts nécessaires à la société technique, sans aucun égard pour sa propre personne. La société technique travaille exclusivement d'après des lois techniques — en maniant seulement des abstractions de plans — et ayant une seule morale: la production.....»

«...L'homme se trouvera enchaîné par la société technique pendant de longues années. Mais il ne périra pas dans les chaînes. La société technique peut créer du confort. Mais elle ne peut créer de l'Esprit. Et sans Esprit il n'y a pas de génie. Une société dépourvue d'hommes de génie est vouée à la disparition. La société technique qui

prend la place de la société occidentale et qui va conquérir toute la surface de la terre, périra elle aussi. . . .»

Ainsi parle Gheorghiu. Faut-il donc, dès aujourd'hui, réagir contre ce monde en gestation? Réagir à l'exemple des «Erewhonians» de l'Anglais Samuel Butler qui, dans son roman «Erewhon, or over the Range», nous a fait découvrir le pays où, afin de survivre aux effets du super-technicisme, les habitants ont purement et simplement détruit toutes les machines et proscrit les moindres inventions techniques?

Non, assurément non! Mais personne n'ignore que la recherche scientifique, loin de pouvoir être réduite à une question, plus ou moins embarrassante, de budget ou à un objectif, hautement intellectuel, des Universités, a des aspects humains, philosophiques et éthiques qui font que les deux parties en cause ont à répondre de leurs actes, sans la moindre indulgence de la part de la société. Aux gouvernements de tout entreprendre pour que les chercheurs aient encore — aient aussi — des réactions d'hommes, qu'ils continuent à se conduire en êtres sensibles et qu'ils ne se spécialisent pas à outrance, de peur de finir par se déshumaniser. Certes, il sera nécessaire, à cette fin, de donner des répliques aux laboratoires scientifiques par la création, de plus en plus poussée, de laboratoires spirituels.

La recherche elle-même qui, dans le passé, en règle générale, a été une belle aventure intellectuelle, née d'une très grande liberté individuelle, supportée, à tour de rôle, par l'enthousiasme, par le goût du risque personnel, par l'imagination ou par l'intuition et récompensée, de temps à autre, par le plus heureux des hasards, gagnera certainement à ne pas se faire trop diriger, ni à prendre des allures collectivistes, ni à être administrée par des commissions, composées de technocrates.

Où doit-elle aller? Continuer dans la direction que, dès le départ, elle a empruntée? Rendre la vie plus agréable, l'homme plus heureux dans un univers plus vaste ou meilleur dans une humanité moins divisée?

Ce qui est sûr, c'est qu'il y a encore du chemin à faire, non seulement par les astro- ou par les cosmonautes,

mais dans le domaine plus caché des activités intellectuelles où une grande partie mécanisable nous réservera bien des surprises, avant que la lumière et la chaleur ne soient changées en électricité et l'alimentation plus substantielle, appelée à nourrir une population mondiale quadruplée, tirée d'un sol enrichi par des énergies inconnues. Cela se fera, paisiblement, dès que nous aurons réussi à introduire dans la civilisation de l'atome les valeurs impérissables du passé. Alors les trois sciences théoriques d'Aristote, les mathématiques, la physique et la théologie, ne seront plus hermétiquement cloisonnées. Les pensées les plus profondes des savants, développées avec sincérité, conduiront, nécessairement et en ligne directe, avec toutes les connaissances scientifiques, de la chimie à la physique, de la physique à la biologie, de la biologie à la psychologie, de la psychologie à la théologie. Le processus d'endosmose a déjà commencé.

Voilà pourquoi les meilleurs chercheurs joindront à leurs qualités innées d'érudits celles de l'humilité et de la charité. Leur inquiétude naturelle se transformera en foi, et ils sauront réellement. Chacun d'eux saura qu'il est Prométhée, par destinée, qu'il a dérobé le feu et qu'il a sa mission à remplir. Que fera-t-il? Sera-t-il l'incendiaire du monde? Ou bien apportera-t-il aux hommes la chaleur de l'amour avec la lumière de la vérité? Que choisira-t-il: la Haine ou le contraire? La Recherche, l'Assurance et l'Organisation ou la Foi, l'Espérance et la Charité? Ce n'est pas le Gouvernement qui décidera. C'est lui, l'homme. S'il est homme, s'il est humain, dans la plénitude du terme, il décidera humainement.

Et nous vivrons. Nous vivrons, pour accomplir notre devoir: nous ressaisir, prendre conscience de ce qui se passe, nous adapter aux progrès fulgurants, maîtriser les forces nouvelles, les appliquer aux oeuvres d'une civilisation ennoblée, donner à chaque homme le goût de vivre mieux et l'encourager à réaliser, avec les savants, un monde meilleur dans un élan unanime de fraternisation!

## LE PATRIMOINE CULTUREL DE L'EUROPE

Voilà un très vaste sujet qui exige, bien au-delà des connaissances les plus approfondies dans le domaine des arts, des lettres et des sciences, que je n'ai pas, une érudition spéciale sur le plan dialectique, qui me fait défaut. Donc, je suis l'homme tout désigné pour en parler: je n'ai ni hypothèses à présenter, ni théories à défendre. Etant d'humeur pragmatique, pour le moment, je m'accrocherai au fait qu'on est là, qu'on s'intéresse à l'Europe et qu'on attend à ce que je dise ce qui est un peu de ma compétence, de ma mission et de ma responsabilité.

Soit! C'est une aventure spirituelle, dans laquelle nous nous lançons, sans être sûrs de notre point d'atterrissage. Et, d'abord, entendons-nous bien, dès le départ, au sujet des accents à mettre sur les termes qui définissent notre itinéraire: Europe et culture! L'Europe, qu'est-elle? Et la culture, quelle est son âme, quel est son coeur, et jusqu'où vont ses influences?

L'Europe? Elle va bon train dans la direction de l'abdication de son rôle princier; elle va meilleur train, encore, dans celle de la «mythisation». On en parle beaucoup, on en parle beaucoup trop, afin de déguiser une impuissance passagère: les membres du corps vivant, qui s'appelle Europe, se ressentent du mal qui le ronge, et ils se mettent à vibrer, à tressaillir, à brûler dans la fièvre, provoquée par l'inquiétude ou par l'angoisse. Que faut-il faire? Remplir le

premier devoir des Européens: détruire le mythe, faire tomber la fièvre et éliminer les causes du mal. Les causes du mal? Lesquelles? Les premières ont un nom précis qui nous regarde spécialement: la confusion dans l'ignorance.

En effet, quelle est l'Europe, dont on ne cesse de parler? De quelle notion s'agit-il? De la notion géographique ou de la notion idéologique? L'une n'est pas l'autre; vouloir établir une identité, est une erreur. Ou veut-on désigner la notion politique? Elle ne couvre aucune réalité, l'Europe, comme entité, comme unité politique, n'existant pas. Géographiquant parlant, elle est là, bien tracée sur les cartes, mais coupée en trente lambeaux, de couleurs différentes, de dimensions extrêmement variées, apparemment incohérents et sans coutures qui véritablement uniraient.

Pour surprendre notre religion, on a eu recours, dans la confusion même, à un tour de tricherie, en définissant, après avoir mélangé les notions politique et géographique, la personnalité de l'Europe comme étant l'incarnation d'une responsabilité commune et d'une communauté de destin, visant, par-là, plus spécialement les pays du marché commun et du Conseil de l'Europe. A un moment donné, on nous a prié de choisir, en arguant: Il faut se décider pour la petite Europe, si l'on ne peut pas faire la grande. La formule du Belge Spaak différait de celle-là, puisqu'elle disait: «Il faut choisir entre la petite Europe ou rien du tout». Ce qui est foncièrement faux, car le choix à faire sur tous les plans et dans tous les domaines portera toujours sur trois possibilités: sur le plus, sur le moins ou sur le zéro. Dans le cas qui nous passionne: sur la petite Europe ou sur la grande Europe ou sur rien du tout.

Mais tout cela n'est que slogan, tout cela n'est que jeu de mots, et les mots eux-mêmes ont été pervertis. La seule notion qui puisse nous mener quelque part, la seule qui ait un sens réel, est celle qui se rapporte à l'idéologie, c'est-à-dire aux faits culturels, expressions directes d'une unité spirituelle ou, si l'on préfère, d'une vitalité unitaire, force motrice inépuisable dans la genèse de la culture occidentale.

Et voilà, tout à coup, le problème européen, le grand, le brûlant, le toujours actuel problème de notre existence

prééminente, ramené aux dimensions de l'individu: car c'est en moi et chez moi, dans mes états d'âme, dans ma forme de vie, dans mon respect pour les traditions, dans le jeu bien dirigé de mes facultés créatrices, que commence, que se poursuit et que s'accomplit la mission culturelle de l'Europe et l'action civilisatrice de notre continent. La culture est bien peu de chose, si on la définit: l'harmonisation, la mise en harmonie continue de l'homme avec la réalité totale, envisagée comme un produit de l'esprit humain, — de cet esprit qui est capable de transformer le monde; elle est immensément beaucoup, dès qu'on considère l'ensemble des changements opérés dans le monde par tous les hommes qui, en s'accomplissant personnellement, en faisant agir leur désir inné pour l'action et pour le progrès et en s'engageant sans relâche et avec désintéressement dans l'aventure de conquête intellectuelle et morale, se sont unis dans le même élan et dans le même effort. En se civilisant, c'est-à-dire en se créant les moyens propres à faciliter le mouvement progressif et ascensionnel de la culture, en perfectionnant ces moyens, tant matériels que spirituels et institutionnels, ils ont créé une culture originale, transmissible, perfectible et mortelle, qui n'est ni supérieure, ni inférieure à d'autres cultures, mais qui diffère des autres, — de la chinoise, par exemple, — par son intensité dans la création de valeurs, par sa force expansive, capable de conquérir tous les espaces, y compris celui de la métaphysique, et par sa profession incessante de foi, d'une foi éprise d'universalisme.

Cette culture, la culture européenne, la culture occidentale n'est pas sortie d'une seule pensée. Il y en a plusieurs, à sa base même, vitales, nécessaires, génératrices de vertus et — dans l'exagération, dans l'abus — de vices ou de forces de désagrégation: le respect de la personne humaine, la pureté d'intention dans les initiatives, le souci de la justice, la volonté de paix, la disposition à la fraternité, la défense de la liberté, le sentiment de la coresponsabilité. Plusieurs pensées étant à l'origine de cette culture, pensées souvent ambi- ou polyvalentes, il doit, nécessairement, en résulter des tensions. La liberté accordant des droits égaux à chacun, l'opposition se fera, presque automatiquement,

entre les individus, et d'autres facteurs ont à intervenir, pour qu'une sorte d'équilibre se fasse entre les contraires, les tensions et les antinomies: équilibre à établir entre la raison et le mystère, entre l'être-au-monde et l'être-à-Dieu, entre l'efficience et la moralité, entre l'idéalisme et le matérialisme.

Ces éléments ne restent pas à l'état pur — les hommes ne sont pas des anges—, mais ils subissent des transformations dans la mesure où les individus, forts de leur liberté, se mettent à vicier les vertus, en exagérant le nationalisme qui devient égoïsme national, en faisant de leur présence dans le monde une politique basement matérialiste, en changeant la nécessité du pouvoir temporel en dictature, en pratiquant, sous le couvert de l'expansion des valeurs culturelles, un colonialisme à outrance, en poussant le progrès des sciences jusqu'à la production d'engins de mort. Et voilà que les oppositions s'accroissent et que le rétablissement des équilibres réclame des efforts toujours plus soutenus, tout en augmentant les malchances d'un effondrement, dû au déséquilibre final produit par les vices au dam des vertus.

Et, pourtant, l'Europe, la culture européenne, c'est essentiellement cela: l'affirmation, toujours répétée, des antinomies, la recherche de la conciliation, le dialogue, le penchant vers l'opposition, le goût du risque, le refus de synthèse, l'inquiétude dans l'attente, le tragique des situations ainsi créées, la volonté de dépasser la conséquence des actes accomplis, l'insatisfaction devant les résultats obtenus et l'inassouvissement sans fin du désir de recommencer sur un plan plus élevé.

Voilà notre héritage: un faisceau étincelant de dons qui oblige. Mais, attention! L'éclair qui ne cesse de jaillir du choc continu des éléments contradictoires peut aussi bien tuer qu'illuminer et éclairer. Appliquons la métaphore au domaine plus concret du patrimoine culturel, tel qu'on est accoutumé à le voir et à le concevoir: à ses expressions visibles, tangibles et audibles, aux arts de toutes sortes et de toutes dimensions! Nous constaterons, sans la moindre difficulté, que tous les facteurs énumérés agissent, selon leur nature, dans les chefs-d'oeuvre de la peinture aussi



bien que dans ceux de la musique et de la littérature. L'artiste, être solitaire et spirituel, indépendant et agissant en dehors, sinon au-dessus de la société, constate les faits de l'existence collective, décrit les situations réelles, affirme les malaises et les angoisses du moment et se fait le porte-parole de la bonne ou de la mauvaise conscience de l'humanité. Toutes les antinomies de la vie active se retrouvent dans les expressions de l'art, quel qu'il soit, et y cherchent à rétablir l'équilibre détruit, parfois par des tentatives d'évasion vers les régions rêvées de l'opposé. Et, là encore, les créateurs obéissent à une loi inhérente à notre condition d'Européen, en transcendant les réalités et en exprimant par les sons, par les couleurs, par les images, par les mots, notre désir indélébile d'éternité.

Cette constatation finale rejoint, en la confirmant, la déclaration initiale: la source de toute culture est la foi; la foi de l'Européen, faisant les âmes expansives, a toutes les forces, toutes les qualités et toutes les tares de l'universalisme; voilà ce qui explique son admissibilité dans tous les pays du monde, son renouvellement permanent, son assimilabilité à toutes les situations et sa facilité à s'exposer aux défis les plus virulents et les plus fanatiques. D'où des combats spirituels incessants, conformes aux critères de notre culture.

## HISTOIRE ET PROPHÉTIE

Les très petites nations n'ont pas d'histoire, dit-on, et par conséquent pas de prophètes!

Je voudrais, tout de même, faire valoir à cet égard la réponse des tout petits qui ont appris une chose, au cours de l'histoire que les grands font autour d'eux et trop souvent contre eux: c'est d'être, dans la modestie qui leur sied, reconnaissants à ceux qui, de temps à autre, se souviennent de leur existence.

Cette réponse sera courte, bien qu'un mélange, inattendu peut-être, d'admiration, de promesse et d'inquiétude. D'admiration pour les hommes qui, au milieu du désarroi politique et spirituel du moment, ont le courage et la fierté de certifier la présence des chrétiens pour affirmer la participation positivement active des forces vives chrétiennes sur le plan universel selon nos conceptions universalistes. De la promesse formelle de faire déclencher, dans notre domaine spirituel et politique, cette ferveur unique qui, grâce aux personnalités fortes et agissantes, se fait sentir dans les centres, où la majesté des trésors artistiques et historiques amoncelés à l'européenne, nous appartient un peu. D'inquiétude au sujet même de nos rencontres européennes périodiques qui me paraissent accuser trop d'absences.

En entendant parler du caractère universel de nos réunions, j'éprouve un choc, le choc qu'on connaît cer-

tainement, parce qu'il est éprouvé par tous les hommes de bonne volonté et de bonne mémoire. Car, je me rappelle la coupure qui, à travers le monde, nous divise en deux. Je dis bien: nous, car l'homme d'aujourd'hui, malheureusement, se laisse scinder en deux, à l'image de ce qui se passe sur le plan politique. Cette fissure n'épargne ni l'esprit, ni la mémoire, ni le coeur. D'où déséquilibre intérieur, oubli et froideur. Oubli et froideur à l'égard de ceux qui, pourtant, sont nos frères, qui, derrière le rideau de fer, derrière les barbelés des camps de concentration, le sont davantage et le resteront plus que jamais. Certes, ils sont parmi nous, à chaque rencontre, puisqu'ils sont vivants dans nos âmes de chrétiens. Ils sont bien présents in spiritu nostro et grâce à notre mémoire, qui est amour. Mais je voudrais et nous voudrions qu'ils le fussent physiquement pour que nous eussions raison de dire un jour: Toutes les nations du monde sont chrétiennement représentées chaque fois que nous nous retrouvons internationalement.

Puisque nous avons la spes contra spem, puisque nous croyons, que, toujours, à l'arrivée des cosaques et du Saint Esprit, (en pensant comme Léon Bloy, le prophète, l'homme à la vue intérieure déformée) nous optons pour le Saint Esprit, il faut, tout de même, qu'en face des changements politiques presque incroyables, qui, là-bas, s'opèrent en ce moment, nous fassions preuve des dons prophétiques qui nous sont donnés, c'est-à-dire que nous pressentions et que nous sentions la part que Dieu y joue. Le diable peut y être pour quelque chose. Mais Dieu l'est aussi. Et entre Lui et Son adversaire, notre choix est facile. Il l'est pour les fervents, peut-être, il ne l'est pas pour tout le monde qui croit. Car, quoi qu'on dise, les choix ne se font jamais entre deux possibilités: entre Dieu et le Diable, entre le Bien et le Mal. Ils se font toujours entre trois: entre le Bien, le Mal et ce Ni-l'un-ni-l'autre qui est le domaine préféré des médiocres et des neutralistes, c'est-à-dire de ceux qui nous font perdre tant de victoires.

C'est à ces neutralistes aussi que je pense, en me rappelant le terrain spirituel perdu, qu'il s'agit de reconquérir. Nous le pourrons, en agissant comme ont agi les apôtres. Et si, à l'un ou à l'autre de nos futurs congrès, nous avons

parmi nous les représentants des nations qu'on dit captives, nous prétendrons, avec joie, que les noms des organisateurs resteront inscrits dans l'histoire qui aura été faite par eux. En le disant, je ne voudrais pas être prophète, à moins qu'il ne soit tellement facile de l'être. Les petits peuples, en règle générale, ne font pas de prophètes; mais parfois, ils démontrent, très simplement et très modestement, qu'ils sont bien placés pour faire de l'histoire, ne fût-ce que dans leur petit cercle de chrétiens.

La religion, notre religion, mise en oeuvre et réalisée dans sa plénitude, de sorte que, le plus naturellement du monde, elle se fait lien, peut, malgré notre angoisse, garantir le salut dans la liberté de tous. Car, l'angoisse — et je l'ai su seulement après avoir passé cinq années dans les camps de concentration — est l'émanation directe et logique de notre amour pour la liberté: la nôtre et celle des autres!

## LA NOUVELLE ÉDUCATION ET LE BON SENS

Je me présente devant les éducateurs en homme singulièrement désorienté, parce que libre de toute entrave dans le choix de mon sujet, déconcerté par le grand nombre de possibilités qui s'offrent à son goût ou à sa prédilection, dès que, résolument, il renonce à remuer les problèmes concernant leurs intérêts professionnels, mais particulièrement à l'aise au moment même où il prend la décision de faire fi de toute déclaration programmatique, pour dire tout simplement ce qui, dans son métier d'observateur des phénomènes culturels, ne cesse de le préoccuper. Dès lors je les aborde, en dépit du sentiment inhibitoire qui m'accuse de négliger un devoir, celui de relever la noblesse de leur profession, de définir la grandeur de leur mission spirituelle et de démontrer la sagesse de leurs conseils pédagogiques, dispensés, je suppose, suivant la «Psychologie éducative» d'un Edward Lee Thorndike, disant que la prospérité d'un pays est due à une centaine de bonnes têtes plutôt qu'à un million de médiocrités! Si donc je m'adresse à eux, je le fais en Européen, en Européen averti et convaincu, qui s'est assimilé le Luxembourgeois que je suis aussi et dont les souhaits de bienvenue ne sont que la très faible expression du fait que, depuis toujours, le Grand-Duché de Luxembourg est un territoire ouvert à tous les vents, spirituels surtout, et à tous les êtres honnêtement cosmopolites. Car, sciemment et consciemment, j'appartiens à cette race d'hommes qui s'obstinent à faire

couler les flots de leur humanisme individuel dans le courant calmement majestueux de l'humanisme social que sont en train de vivre les masses, dont, en formateurs, nous avons charge d'âmes.

Et voilà que, presque instinctivement, j'ai mis des accents : accents-jalons, en quelque sorte, qui, dans l'alignement de mes réflexions, marqueront les étapes de l'épanchement raisonneur, auquel j'entends me livrer. Mais que je le veuille ou non, mon dialogue avec les enseignants, même s'ils s'enferment dans le cadre étroit de certains problèmes posés par la comparaison inévitable des systèmes scolaires et des méthodes d'éducation, tendra toujours à s'achever dans le même feu des débats, dans la même chaleur des discussions, portant sur la formation des personnalités humaines dans les situations irréfragables du temps inconstant. Si cette formation intellectuelle, développement progressif de la faculté de comprendre, n'a ni secrets ni mystères pour eux, elle est pourtant assez sujette à changements, pour que je puisse appliquer à leur profession la proposition contradictoire des Anglo-Saxons :

«To find out what you cannot do  
And then to go and do it:  
There lies the golden rule.»

De cette règle d'or, ils ont fait leur règle de vie, — je me plais à croire et à agir en conséquence.

Dès lors, je n'ai pas besoin de leur rappeler que le but, tant humain que social, de la formation est d'orienter vers l'avenir, de s'adresser donc à la jeunesse, cette seule maladie curable par le temps, selon la formule de Disraeli. L'alimentation spirituelle et morale de la progéniture que Saint Thomas a présentée comme prémisses de la promotion des jeunes à l'état parfait d'homme, aura pour conséquence le perfectionnement intellectuel et la préparation au travail scientifique, suivant la sentence à caractère discursif : pour bien travailler, il faut bien faire ; pour bien faire, il faut bien savoir ; pour bien savoir, il faut bien chercher : Chercher la vérité par la voie des sciences.

Suffit-il, pour cela, d'outiller les jeunes, intellectuellement et scientifiquement, et d'éveiller en eux l'amour de la vérité et la passion pour tout surplus de lumière qui fera

avancer les connaissances humaines? Non, il faut encore les préparer à s'adapter à la nouvelle structure de la société, les mettre en mesure de savoir et de pouvoir vivre leur présent et de mieux s'approprier, après chaque progrès, la nature des choses nouvellement créées, afin d'en tirer profit et joie.

Cette loi nous imposera de nouvelles obligations, alors que les explosions successives de découvertes et d'inventions dans tous les domaines semblent ébranler les fondements d'une civilisation qui est caractérisée par une confiance aveugle dans le pouvoir de l'homme et par une foi absolue en le progrès. Mais bien qu'on applaudisse à l'impetus expansif de la culture — qui se manifeste encore comme une culture supérieure — l'homme dominateur, capable de modifier la réalité actuelle par l'ensemble de ses connaissances, l'homme assujéti aussi par son désir excessif de sécurité, se débat dans une anxiété indéniable, provoquée par la peur de l'insécurité qui, de plus en plus, le fait renoncer aux risques de la liberté et de l'autonomie personnelles.

La question qui me poursuit, depuis que j'ai constaté ces faits, est de savoir, si, en même temps, nous n'abdiquons pas un peu de notre dignité humaine, tout en perdant, par étapes, la possession de la beauté, de la bonté et de la vérité transcendante qui, toutes ensemble ont constitué le fonds incommensurable de richesse, grâce auquel nous avons pu nous communiquer, en donateurs, à tous nos prochains.

N'est-il pas manifeste, déjà, que la conscience des hommes et des peuples est excessivement troublée, moins malgré les progrès scientifiques, techniques et économiques qu'à cause d'eux? Pourquoi donc ces impressions de désagrégation dans le corps des nations? Pourquoi ces sensations d'isolement qui vont en augmentant au fur et à mesure que les sciences avancent? Et pourquoi ces accumulations de publications désespérantes, si je juge d'après leurs titres: *On loneliness* (Fromm-Reichmann); *Paths of loneliness* (Margaret Wood); *Alone* (Richard Byrd); *The loneliness of man* (Thurston Davis); *Lonely people of forgetful world* (Hugh Mulligan)? Est-ce que Ramiro de

Maeztu a eu raison de dire dans sa «Défense de la Hispanidad»:

«La tragédie dans nos pays est celle de ces âmes supérieures qui se sont laissé prendre par le scepticisme qui les condamne à vivre sans idéal. De cette façon la vie même commence à se faire intolérable.

L'âme de l'homme a besoin de perspectives infinies, même pour se résigner aux limitations quotidiennes».

Vivons-nous effectivement une existence sans vérité réelle, alors que la société que nous formons s'occupe, dans une mesure croissante, des voies et des moyens de subsister? Est-ce que la déshumanisation des arts n'est que le reflet de la barbarisation de l'humanité? Et qui de nous ne parle pas de la décadence de notre civilisation?

Les signes d'une crise sont palpables; je ne pourrais jamais les nier. Mais toute crise étant un changement en bien ou en mal, j'ose y voir les éléments, douloureux, bien sûr, d'une renaissance ou d'un développement, risqué, peut-être, vers le meilleur. Les sciences, flanquées de deux types d'activités, philosophiques et pragmatiques, en s'humanisant, peuvent prendre une double direction: vers la domination de la réalité et vers leur propre purification. A nous de nous décider, en profitant de la technique et des sciences pour mieux organiser la vie en commun par la stimulation au maximum des facultés créatrices de la personne humaine. Dans les aventures — techniques, intellectuelles et européennes — que nous sommes en train de courir, j'ai fait mon choix: étant à l'affût de nouvelles solutions pour les problèmes présents, je ne veux ni copier les modèles du passé, ni retourner aux vieux conflits, ni me cramponner, d'une manière obsessionnelle, aux rêves d'antan; ne croyant pas à la promesse des progressistes à outrance qui voudraient porter l'homme aux confins du paradis terrestre, j'attends une accélération spéciale dans le mouvement historique de la société, telle que l'Espagnol Lopez Ibor l'a annoncée: une accélération à guider fermement et à canaliser avec prudence, afin que la mobilité sociale ne se dévore elle-même et ne précipite la société dans le chaos et dans la mort.



Les progrès révolutionnaires de la technologie ont profondément modifié les aspects traditionnels du travail humain qui, de plus en plus, cesse d'être le centre de gravité de l'homme. De devoir qu'il a été, il devient hobby; le droit au travail se transforme en droit au repos. Une civilisation des loisirs se prépare. Et avec elle nos obligations d'éducateurs, tout en se déplaçant, gagnent en ampleur: nous voilà forcés d'augmenter nos institutions culturelles, afin de parer aux conséquences terribles de la paresse organisée et bien rémunérée par la création des loisirs éducatifs; nous voilà appelés à aiguïser le sens de la solidarité internationale de tous les bénéficiaires de cette culture en gestation, pour que les peuples en voie de développement, les retardataires et les déshérités, puissent en profiter par les plus grands sacrifices que nous concéderons.

L'ultime objectif des grandes aventures intellectuelles, dans lesquelles nous sommes engagés, sera donc la réduction du réel à l'unité ou, pour le moins, la découverte, par un nombre d'hommes de plus en plus grand, du sens unitaire de la réalité avec tout ce que cela comportera en devoirs amplifiés et en engagements intensifiés, tant sur le plan européen qu'à l'échelon universel.

Et, en tant qu'Européen, je ne suis pas trop sûr, s'il ne faudrait pas reprendre, sans retard, l'idée lancée en 1914 par l'écrivain Eugenio d'Ors, relative à la création d'une «Association des Amis de l'Unité morale de l'Europe», afin de défendre les deux réalités vitales de notre époque et de notre espace: l'unification de l'Europe et l'expansion vivifiante de l'Esprit européen en termes et en dimensions atlantiques. Nous avons beau être les dépositaires élus des merveilles spirituelles du progrès, nous ne serons pas grand-chose, si nous ne sommes plus conscients du capital intellectuel et culturel qui nous a été légué par nos ancêtres. La survie de notre civilisation sera, en partie, en très grande partie, la conséquence de notre héritage, respecté et survivant à toutes les révolutions techniques et scientifiques, après avoir subi le processus incessant de la fructification que, bénévolement et sincèrement, nous y aurons apportée. Ces efforts, complémentaires à notre activité pédagogique, seraient, évidemment, insuffisants selon l'idée aristotéli-

cienne, exigeant, au-delà des choses humaines, la recherche constante de l'éternisation de nos actes, si nous ne voulions pas dépasser l'aventure spirituelle qui nous a été réservée, par la transition de l'état physico-intellectuel de nos travaux à l'état métaphysique, que celui-ci soit classique, en s'inspirant de l'être, qu'il soit contemporain, en se basant sur la théorie du devenir ou que, parfois, il fasse appel, à titre d'antithèse, à celui, inconcevable, du néant qui permettra d'échapper à la tyrannie des abstractions par une réduction à l'absurde. Les dieux, a-t-on dit, donneraient des ailes aux mortels. Ce n'est certainement pas pour que les hommes volent, ni pour qu'ils s'envolent, mais pour qu'en temps d'orage — orages intellectuels et moraux — ils puissent les utiliser comme une sorte d'imperméables.

Les temps, que nous sommes en train de subir, sont des temps d'orage, capables d'apporter, par le déclenchement de forces anormales, des bouleversements imprévus dans nos habitudes de vivre et dans notre manière d'agir et de réagir. Les sciences, pour déchaînées qu'elles paraissent être dans la suite ininterrompue de transformations qu'elles provoquent, atteindront un jour leurs limites. Les machines qu'elles produisent peuvent beaucoup: faire des calculs inimaginables, traduire toutes les langues, changer en or tel ou tel métal. Mais jamais elles n'arriveront à faire d'une centaine de mots un système philosophique valable et jamais elles ne transformeront en pains les pierres du désert. Voilà que nous retrouvons notre modestie et la mesure exacte de nos dimensions humaines. Et, tout à coup, les vérités scientifiques commencent à ressembler à ces caisses chinoises qui, à leur intérieur, renferment d'autres caisses, toujours plus mystérieuses que celles que nous avons réussi à ouvrir, mais qui, finalement, n'ont à offrir à notre attente agacée qu'une très petite surprise. Les derniers, les tout derniers effets, tangibles et visibles, du progrès, même s'ils ont les dimensions et la robustesse des gratte-ciel américains, ne pourront provoquer en nous d'autre réaction que celle attribuée à un Lord anglais, Européen de grande classe, bien éduqué, bien conscient des valeurs de sa civilisation, à qui on avait vanté les skyscrapers, en disant qu'ils résisteraient à tout feu: *What a pity!*

Cet Anglais, que je voudrais présenter comme la pars-pro-toto de notre conviction collective, puisqu'il a été l'expression pure de notre éducation ou de notre formation occidentale, n'est que le frère spirituel de Rudyard Kipling, dont quelques vers résument, d'une façon idéale, la sagesse séculaire, accumulée, concentrée et sublimée par mille générations d'éducateurs:

«And we all praise famous men  
Ancients of the College;  
For they taught us common sense  
Tried to teach us common sense  
Truth an God's Own Common Sense  
Which is more than knowledge!»

Notre admiration pour les exploits extraordinaires, allant des effets de l'automatisme et de la cybernétique à la conquête de la lune ou de Mars, ne fait pas culbuter notre bon sens. Ainsi, dans l'insensé apparent d'une entreprise nous défendrons toujours la part du sensé, tout en repoussant, carrément, l'exagération des uns, qui verraient du miracle dans la performance des savants et des techniciens, ainsi que des autres qui y puiseraient la nourriture d'une angoisse stérilisante.

L'honnêteté de notre mission nous prescrit et notre voie et notre devoir. Nous suivrons l'une et l'autre, même si «De la situation faite» de Charles Péguy on s'ingéniait à nous citer les phrases:

«Sur les arrivismes temporels, de part et d'autre les jeux sont faits. Les âmes turpides vont aux turpitudes; les âmes serviles vont aux servitudes.

Les imbéciles vont à l'honnêteté».

Eh bien, l'honnêteté, demain, aura bonne mine, grâce à nous et à notre appui. En ces jours de précipitation scientifique, où les âmes turpides et les âmes serviles menacent de se faire une pluralité écrasante, voilà encore un de nos titres de gloire. Et ce ne sera pas le moindre.

## LES JEUNES DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Voici, donc, que je me retrouve dans une période de ma vie en fermentation, personnelle et conjoncturelle, au beau milieu de ce qu'on avait coutume d'appeler la crise des idéals culturels ou encore la crise de l'humanisme occidental. Et je me mets à revivre les temps où l'on fit naître en moi tous les problèmes, toutes les impressions, tous les désirs et toutes les inquiétudes, sans m'octroyer, concomitamment, les directives unanimement définies qui m'auraient conduit vers des buts nettement entrevus. Alors qu'on m'invita à remettre en question toutes les choses dites établies, qu'on me séduisit par l'attrait du doute, appelé philosophique, on me précipita dans un état de méfiance générale qui n'avait rien de cartésienne. Mon «dubito, ergo sum» d'alors n'admit qu'une seule traduction: Je ne crois plus en vous, les anciens, voilà pourquoi je suis!

La crise de l'humanisme ne fut, pour moi, qu'une crise de confiance: soupçonnant l'hypocrisie partout, flairant le mensonge en tout, je me plus à disserter sur l'instruction, pratiquée, selon moi, par un trop grand nombre d'arriérés, à soulever des débats de chapelle sur la réforme inévitable de certaines disciplines et à vaticiner sur l'histoire, dont le sens me parut aussi pénétrable que le vent, qui se meurt dans l'infini néant. Les constatations, auxquelles j'aboutis, fixèrent péremptoirement que les enseignants, en raisonnant, logeaient à côté des faits, que les deux partenaires de

l'éducation ne se retrouvaient guère sur le même plan de discussion, que les valeurs transmises par les maîtres étaient vaguement périmées et qu'en toute hypothèse les responsables scolaires ne jouissaient que du crédit négatif des autoritaires, empressés à nous priver de toute liberté.

Ainsi, passagèrement, je m'insurgeai contre leur doctrine, proclamant le primat du spirituel au moment précis où je résolus, en suivant Goethe, de me prononcer, par les actes, pour le primat du sentimental. A leur théorie de l'emprise indélébile des matières à enseigner, j'opposai la mienne qui décrétait l'ennui mortel des cours classiques; à l'effort intellectuel qu'ils exigeaient, je préfèrai les flâneries littéraires; et je parvins à déjouer les difficultés, qu'ils ne cessaient de relever, par des caprices de volonté que ma bonne mémoire servait à merveille. Ne fûmes-nous pas, à cette époque, les très pauvres victimes d'enseignants qui persistaient à se démener dans un domaine que les vrais chefs de file intellectuels, depuis longtemps déjà, avaient déserté?

Je prônai une chose, une seule: la révolution scolaire!  
Elle n'eut pas lieu.

D'aucuns l'attendent toujours. Pour ma part, j'y ai renoncé. J'y ai renoncé, parce qu'elle m'a bien eu, en biaisant. Au lieu de changer l'école que j'ai dû fréquenter, elle a transformé l'écolier que j'ai dû rester. Le révolutionnaire de 1928 a eu ses coups d'épéon qui ont été des coups d'assagissement. Le libérateur en puissance d'alors s'est vu enchaîner à la tâche qu'il avait prévue pour d'autres. Et, lentement, la révolution rêvée a quitté ses airs menaçants pour se faire évolution, tout bonnement. Maintenant je reconnais qu'on ne peut pas dominer dans le désordre; l'ordre, dans lequel on est vraiment libre, a toutes mes sollicitudes. Dès lors, les états de choses d'hier ont d'autres facettes à faire valoir. Les voici:

En 1928, nous étions les héritiers désabusés de ce 19<sup>e</sup> siècle que Léon Daudet aimait à marquer de l'épithète «stupide». Pourquoi? Parce que la différenciation progressive des disciplines pédagogiques et scientifiques le tourmentait? Parce que les chercheurs d'alors, en se perdant

dans les détails, perdaient de vue le tout grand avec le grand tout? Parce que la pluralité des sciences, maintenue jadis dans l'unité de vue, propre à tous les membres d'une institution qu'on appelait «universitas», allait se disperser dans une sorte d'expertisme, dont l'ensemble aurait pu prendre le nom de «diversitas», afin de bien souligner le caractère spécialiste des hautes écoles, qu'on ne fréquentait plus dans le but naturel de ramasser les connaissances nécessaires à l'attitude universaliste de l'homme supérieurement instruit, mais uniquement en vue de certains examens à faire et d'une position sociale à conquérir? Parce que le penchant de l'homme, épris de grandeur d'âme et de lumière d'esprit, au lieu de le pousser vers l'admiration des choses et des faits, relevant et déterminant son existence largement mystérieuse, s'amenuisait en une suite déréglée d'inclinations individuellement et nationalement égoïstes?

J'ai cherché à répondre à ces questions, à y répondre par étapes, au fur et à mesure que mes notions permettaient de porter des jugements personnels, et je continue mes efforts d'élucidation, moins pour comprendre enfin Léon Daudet que pour me rendre compte de la déclivité du terrain spirituel, sur lequel nous sommes condamnés à nous rencontrer pour nous entendre ou pour nous combattre, pour nous unir ou pour préparer, en adversaires, la perte des générations qui vont suivre.

Voilà notre problème, et voilà notre destin. Pour le salut ou pour la décadence? Nous sommes forcés de choisir, de choisir entre les mêmes possibilités, dans les mêmes difficultés. Car, de 1928 à 1966, la différence entre nos sorts, vus dans l'optique de l'Histoire, est négligeable. Le mouvement du Progrès s'est accéléré, je l'admets; l'évolution de la Technique a pris des proportions de plus en plus conquérantes, j'en conviens; je suis le jouet de l'un et de l'autre, comme vous l'êtes; nous sommes à la merci de ce qui nous tracasse identiquement. Que faut-il faire, en concomitance avec le progrès technique, pour que l'homme reste Homme, pour que l'homme se fasse humain, au rythme des bouleversements économiques, et pour que la créature, à l'intelligence mise en concordance avec les changements

matériels opérés dans son milieu physique et social, puisse derechef dominer les esprits qu'elle a appelés?

Et, d'abord, ne nions pas l'évidence! L'évolution précipitée des sciences et des techniques nous a apporté beaucoup de choses: une amélioration sensible du niveau de vie de la communauté nationale; une intensification, parfois dangereuse, des communications établies entre les hommes; une conquête foudroyante de l'espace et du temps; une découverte, insoupçonnée, il y a trente ans, de nouvelles sources d'énergie et de nouvelles puissances. Ces inventions stupéfiantes n'ont pas fait naître, en nous-mêmes, trop de sentiments; nous avons, tout simplement, pris l'habitude des nouveautés. Aux choses merveilleuses, nous allons opposer notre belle indifférence. Plus rien ne nous stupéfie, notre esprit ne sait plus s'émerveiller. Je le constate avec amertume; car en abdiquant cette qualité essentielle, qu'est l'étonnement, nous renonçons à quelque chose d'éminemment humain, qui est, en même temps, un don spontané de la gratitude et la première impulsion de la curiosité, force révélatrice par excellence. Malheureusement, notre indifférence ne s'arrête pas là; elle nous fait oublier, alors que nous essayons de bannir les souffrances personnelles, celles-là même que l'effort physique, avant l'effort métaphysique, pourrait produire, tout ce qui se fait autour de nous et loin de notre sphère de bien-être et qui, pourtant, est bien là, en face de nous et face à notre insouciance:

- la faim qui guette les deux tiers de l'humanité;
- les centaines de millions d'hommes sans liberté;
- le culte exagéré de la science des atomes;
- l'abandonnement complet, dont sont victimes des millions de jeunes;
- l'augmentation inquiétante de la délinquance juvénile;
- l'analphabétisme à travers le monde;
- le nombre croissant des déséquilibrés mentaux;
- l'antinomie, doublement mortelle, qui se fait sentir entre la dénatalité, d'un côté, et l'excès de natalité, de l'autre;
- les guerres, les guerres sans fin, les guerres qui se suivent à une cadence immodérée, malgré le standing intellectuel qu'on se glorifie d'avoir atteint.

Arrêtons-nous un instant pour méditer le fait: car, voilà grandement ouverte une voie, aux multiples bifurcations, menant toutes vers l'inhumain.

Je m'explique.

Je m'explique par la citation de deux exemples qui démontreront que notre progrès, malgré ses apports, est loin d'avoir atteint son but suprême, c'est-à-dire, par rapport à l'histoire, le point d'impact, où son insertion dans la vie de tous les jours et dans le destin de l'humanité parvient à féconder et à spiritualiser l'humain.

Un chimiste américain, écrivain de talent, Isaac Isomov, dans une de ses «sciences-fictions», appelée «La Fondation», nous raconte les aventures de cent mille savants exilés, vers l'an 12000, sur une planète aux confins de la Galaxie. Parmi eux Hary Seldon, inventeur de la psychohistoire, grâce aux perfectionnements des sciences arrive à calculer infailliblement les divers mouvements de l'avenir avec tous ses événements et à prévoir ainsi la chute de l'empire, de même que l'avènement d'une période de barbarie, longue de 30.000 ans. Tout ce que les cent mille savants projettent de faire, c'est de préparer les moyens scientifiques qui réduiront la période de barbarie à mille ans. Voilà leur seule raison d'être, la raison du scientisme sans âme, basé sur des données mathématiques, chimiques, physiques et psychanalytiques, qui s'attaque non pas à l'élimination du barbarisme, purement et simplement, par une préparation adéquate des âmes et des coeurs malléables, mais à une réduction de la durée par des mesures non-éducatives qui, au lieu de considérer l'homme et d'agir sur l'humain, préfèrent s'attaquer au temps et à l'espace, pour travailler la masse gigantesque de la matière à l'aide d'énergies très superficiellement connues et déchaînées avec tous les risques de l'anéantissement définitif.

André Maurois, en recevant Jacques Rueff à l'Académie Française, l'a très bien illustré dans une anecdote. A une jeune fille on dit: «L'ange t'a apporté un petit frère. Veux-tu le voir dans son berceau?» Et la jeune fille de répondre: «Non, je veux voir l'ange».

La naïveté des chercheurs voudrait voir, non pas l'humain, mais l'ange, le mystérieux, la force indomptée, le



dangereux, l'expression du péril, afin de jouer avec ce qui est moins tangible que l'être tout court, né admirable et créé pour faire valoir, bien au-delà des forces aveugles de la nature, la puissance pleine et entière de son humanisme naturellement dominateur.

Mon devoir à moi est d'aller vers le petit frère et de faire de lui un ange, si je peux. Car, il est homme et, comme tel, instrument façonnable du progrès. L'essence de ce progrès étant un mouvement ascendant vers la vie spirituelle et dans la vie spirituelle, c'est-à-dire un moteur, un dynamisme quelconque, une réalité que je dois mettre à profit, afin de provoquer des valeurs, je m'en servirai pour en faire, encore et toujours, des véhicules du progrès, par l'assimilation constante des biens culturels ainsi produits. Mon action formative intégrale, appelée éducation, fera de chaque individu une personne de valeurs, authentiquement humanisée. C'est dire que l'éducation, bien comprise et bien réalisée, sera un moyen d'élévation, répondant à la vraie nature du jeune qui ne se soumettra pas à une forme de vie dépassée. Bien au contraire, grâce à ses attributs de liberté, de raison et de perfectibilité, il bénéficiera de tous les biens de la culture qui sont à sa portée et qui répondent à sa particularité. Dès qu'il sera mis en contact avec la culture, dès qu'il y participera, d'une manière créatrice, dans le respect de son individualisation, il se sentira mis à sa place, sans restriction aucune, et, à travers sa vocation réelle, en réalisant pleinement sa personnalité tendra à une humanisation toujours plus prononcée. Pour ce faire, il ne quittera guère la base commune de la formation générale, de peur d'être unilatéralement formé — et donc déformé par une spécialisation trop poussée qui ferait ressortir son incapacité de correspondre, au sens du progrès, à la totalité des choses et des facultés.

L'homme vraiment formé, et formé dans l'humain, en répondant humainement à la culture, avec la loyauté de sa capacité individuelle et avec la responsabilité de sa vocation humaine, profitera de tous les biens de la culture, vivra une vie vraiment humanisée, participera pleinement à la société, retirera de tous les progrès ses bénéfices intellectuels, moraux, spirituels et sociaux, dépassera spiri-

tuellement l'existence matérielle, quelque dure qu'elle puisse paraître, et montrera en toute circonstance un caractère d'être supérieur dans le développement constant des meilleures prérogatives humaines.

Voilà l'idéal!

Et la réalité de 1966?

Le développement technique ne cesse de présenter ses exigences. Il ne veut pas faire maintenir les pauvres formes de tradition qui sont indignes de l'homme; il veut, en revanche, que chaque individu participe, efficacement, aux formes variées de l'activité, de la production en série, du travail mécanisé, des procédés technico-sociaux, de la vie agitée, de la spécialisation malgré tout et d'une existence harassée qui menace de se perdre dans une suite d'automatismes, si elle ne risque pas de déformer les proportions de la nature par le seul manque d'éléments de dépassement.

Comment faut-il réagir contre ces dangers? La question n'a jamais varié. De 1928 à 1966 elle n'a changé que par tel mot ou par telle nuance. C'est que le problème n'a changé qu'en ce qui l'a fait empirer. Les réponses? J'en connais mille, toutes sibyllines comme celle qui préconise la création d'un nouvel humanisme, d'un humanisme technique, tout intéressé à la formation continue de la personnalité humaine.

Révolutionner les différents types de notre enseignement, tant secondaire que technique et supérieur, démocratiser à fond les études, créer résolument une université nationale, changer de programmes, totalement, procéder radicalement à la sélection des grands maîtres, voilà des remèdes qu'on propose et voilà des réformes qu'on envisage! Ils ne changeront rien à la base, ils n'écarteront pas les tenants de l'éducation, qui sont des hommes, qui ont leur plis, qui ont leurs habitudes, qui ont leurs méthodes et qui, avec leurs expériences, ont eu leur sagesse. On ne peut pas faire table rase, pour recommencer. Il faut continuer, en déplaçant certains accents et en aménageant certains champs de force. L'éternel problème de l'éducation reste celui de l'intégration humaine: faire de sorte que les va-

leurs de la culture, toutes les valeurs de la culture, mais de la culture actuelle, de la culture vivante, de la culture constamment enrichie, deviennent la propriété bienfaisante de chaque individu, activant et réactivant ses valeurs naturelles ou, si l'on préfère, sa capacité de vivre en relation avec ses prochains, de participer matériellement, physiquement, intellectuellement, moralement et spirituellement aux services de la communauté, et sa capacité d'actualiser, sur des plans supérieurs, les dons constamment accordés par le progrès. En disant qu'il faut éveiller dans le jeune, et bien éveiller en lui, la conscience la plus ouverte du présent et aiguïser son sens de la responsabilité, englobant celui de la co-responsabilité, à faire valoir dans la plénitude de la liberté, je n'ai pas découvert une vérité propre à notre temps. Comme toute vérité, elle est de tous les temps. Qu'on se prononce pour le primat du spirituel au détriment de celui du plaisir, de la délectation, de la sentimentalité ou de l'intelligence technique ou qu'on proclame la grandeur définitive de l'homme, en faisant fi de l'héroïsme et de la seule sagesse, afin de glorifier la pratique régulière et désintéressée de toutes les vertus humaines, on conduira ceci et cela, sans trop de difficultés, au même dénominateur de la bonne formation: faire de tous les apprentis, de quelque espèce qu'ils soient, des êtres aptes à rechercher les mystères des hommes et des choses, à contribuer au bien-être de l'humanité, à suivre les voies du Savoir, conduisant vers la Vérité, de la Sagesse, allant vers le bon jugement, et du Courage de servir, se perdant dans la satisfaction du devoir bien accompli!

Pour moi, tout se résume dans le dialogue que je voudrais maintenir vivant entre ceux qui veulent apprendre et ceux qui ont appris, entre ceux qui communiquent leurs hésitations et ceux qui donnent des certitudes, entre ceux qui ne veulent pas devenir téméraires par ignorance et ceux qui sont courageux parce qu'ils ont étudié à fond, entre ceux qui ont le goût de comprendre et d'agir et ceux qui sont prêts à oser davantage, entre ceux qui sont inquiets et bouleversés, en regardant l'avenir, et ceux qui sont de taille à transmettre les moyens capables de modeler les temps qui viendront.

Préparer l'appareil qui survole le réel, — c'est ainsi qu'André Maurois a appelé la raison, — à ce qu'il puisse planer sur toutes les réalités, en vue de les reconnaître dans leur intégralité; à ce qu'il en tienne compte, en toutes circonstances; à ce qu'il les forme et les reforme dans sa mémoire, pour s'en souvenir et pour s'en ressouvenir; à ce qu'il en accorde bénévolement l'accès à ses semblables, afin qu'ils puissent en jouir librement; à ce qu'il s'en serve sans cesse dans le but de garantir, en se dépassant dans une émulation permanente et tolérante, juste et aimable avec les autres, — je ne me connais pas d'autre mission.

Et celle-là, je tâcherai de la remplir avec vous, les jeunes, avec tous ceux qui resteront jeunes. Allons-y!

## LE MONDE DE TEILHARD DE CHARDIN

En répondant à l'invitation du Comité de la Société Pierre Teilhard de Chardin, en associant ainsi le Gouvernement luxembourgeois à la séance commémorative et à la manifestation d'estime, organisée à l'occasion du dixième anniversaire de la mort du très grand savant, dont l'oeuvre, par ses effets posthumes inattendus, prend une envergure singulièrement significative, dans le domaine philosophique aussi bien que dans celui des sciences, je ne voudrais en rien abandonner ma liberté de jugement dans un acte de glorification que le Président du Comité de la Société Pierre Teilhard de Chardin a réussi à bien présenter, en le transformant tout simplement en acte de foi.

Cette façon de proclamer et de réclamer, dès le début, ma liberté, alors qu'il s'agit de faire l'éloge d'un homme de science, qui a été surtout un homme de méditation, me permettra de trouver, en rencontrant les idées teilhardiennes, un point d'impact assez favorable à mon entreprise d'abordement: Teilhard de Chardin a été lui-même passionnément épris de liberté, de liberté personnelle, de liberté intellectuelle, de liberté dans ses raisonnements et de liberté dans la fixation verbale de ses idées. L'emprise que ses écrits ne cessent de lui gagner, comme une sorte d'empire spirituel, dans lequel son âme immortelle continuerait le travail de synthèse, auquel toute sa vie durant il a rêvé, provient d'efforts continuellement répétés dans un état de

dégagement presque absolu par rapport au processus de son insertion dans la société moderne; elle provient d'une libération résolue de toutes les entraves que le penser traditionnel pouvait apporter; elle provient de l'emportement, toujours prompt et facile, de son imagination vagabonde qui, malgré ses ébats, poursuivait une direction bien précise; et elle provient de l'élévation de ses pensées et de son style qui était l'heureux résultat d'un certain délestage opéré dans le bagage intellectuel normal d'un homme cultivé du vingtième siècle. Oubliant les poncifs littéraires et scientifiques, pour les remplacer par un vocabulaire original, étrangement néologique, il s'acharnait à faire des termes forgés d'une manière très audacieuse les reflets d'un autre monde, de son monde à part, insolitement éclairé, grâce aux mouvements soutenus d'une intelligence discursive qui, de temps à autre, se permettait des licences poétiques, logiques et théologiques.

Tel m'apparut Pierre Teilhard de Chardin, quand, pour la première fois, j'entrai en contact avec ses livres: un aventurier spirituel, joyeux vagabond de Dieu, fuyant les écoles philosophiques bien assises, dépassant, dans un élan vertigineux de son âme, les sentiers battus et rebattus des chercheurs traditionnels de la vérité et niant, presque à mots ouverts, les liens qui, normalement, tiennent et retiennent l'homme, croyant et penseur, à la fois, dans l'obéissance d'une autorité révéérée! Teilhard de Chardin, en prenant d'assez grands risques pour un religieux, partit un jour pour les régions inexplorées du monde, mais d'un monde physique, oublié quant à ses fondements et ignoré quant à ses lentes transformations, et résolut bientôt de doubler les plaisirs intellectuels de ses voyages à travers l'histoire et l'espace visible par des courses spirituelles, follement téméraires, à travers les immensités métaphysiques, quitte, pour lui, à jeter les ponts qui lui permettraient de passer d'un plan à l'autre, sans trop de peine. Certaines similitudes dans le naturel, le tempérament, la passion de faire des hypothèses peu sensées et de construire des théories extraordinaires firent que la rencontre fut foudroyante pour moi. La hardiesse des idées de Teilhard, son habitude réflexive de partir d'un phéno-

mène bien établi pour s'élancer vers les ténèbres de l'abstrait, ténèbres qu'il arrivait à présenter comme une sorte de lumière en puissance, prête à éclater sous la pression de son pouvoir magique d'homme à déductions plus qu'habile, son enthousiasme juvénile pour la fusion d'éléments hétérogènes dans la confusion d'expressions admises et de vérités transmises, son goût marqué pour le jeu mirifique avec certaines thèses à solutions bondissantes et rebondissantes, son aptitude à démontrer, sans le dire, que toute l'agitation de son être n'était que la réplique individuelle au rythme imposé à l'univers en marche: voilà ce qui me charma, d'abord, voilà ce qui me passionna, ensuite, et voilà ce qui, en me subjuguant passagèrement, m'arracha le cri d'admiration: *Ecce poeta!*\*)

Et à partir de ce moment je me vis et je me sentis en opposition avec les teilhardiens qui, eux, ne cessaient de voir en leur maître beaucoup plus le penseur, le philosophe de la trempe des Kant et des Comte que le paléonto-

---

\*) Quelques années après la présentation de cette conférence, j'eus l'agréable surprise de lire dans le livre de Jacques Maritain: «Le Paysan de la Garonne» le passage suivant, écrit le 31 mars 1966:

«Quoi que Teilhard ait pu faire et quoi qu'il ait pu espérer, de telles idées ne pouvaient, en réalité, trouver leur expression que dans les fragments d'un vaste poème qu'il aurait écrit. D'un poème on n'attend pas qu'il nous apporte un savoir rationnel quelconque, scientifique, philosophique ou théologique. On attend seulement qu'il nous révèle un peu de ce que, dans un contact obscur, le poète a saisi de lui-même et des choses à la fois. Mais on peut admirer sa hardiesse et sa beauté; et il peut, — en particulier le poème dont je parle, — éveiller en ceux qui l'aiment des pensées fécondes et de hautes aspirations, et aussi faire tomber en eux des préjugés et des barrières, et ouvrir leur esprit à la flamme de la foi vive qui brûlait dans l'âme du poète; car c'est le privilège de la poésie de pouvoir faire passer une invisible flamme, et, par la grâce de Dieu, une flamme comme celle-là.

Eh bien, ce poème que Teilhard aurait écrit, et qu'il nous a livré sous une sorte de travesti, c'est cela qui a été vraiment son oeuvre. Si on avait pris l'oeuvre de Teilhard pour ce qu'elle a été vraiment (mais qu'il ne voulait pas qu'elle fût), ses amis trop ambitieux et ses ennemis trop pressés de le condamner auraient sans doute été déçus, et lui-même aurait été le premier

logue, inventeur du transformisme considéré comme loi biologique. Notre accord, évidemment, se fait encore et se fera facilement dans la constatation irrécusable que Teilhard de Chardin a une vue scientifique du monde qui, pour lui, ne peut être qu'un monde en marche, un monde en progrès, un monde en évolution. Toutefois, cette idée majeure du monde évoluant sur le plan physique comme progressant sur le plan métaphysique, ne le fait pas demeurer dans sa discipline des sciences exactes. Répondant à l'appel incessant de la liberté, il se permet d'aller de la technique à la religion; ce faisant, il a l'air de nous faire croire que cet acheminement, tout naturel, selon lui, serait sans transition, quoiqu'il fasse transcender. A cette fin, il a recours à un tour de passe-passe: en appliquant son vocabulaire scientifique aux données théologiques et philosophiques. Ainsi sa théorie s'amplifie: dans le monde en marche, l'homme, pris individuellement, et l'Homme, représentant l'humanité, progresse, comme la technique et avec les

---

à protester. Mais on aurait gardé à cette oeuvre sa noblesse et sa dignité les plus authentiques, et on aurait épargné à Teilhard et au monde chrétien pas mal de tracas et d'infortunées méprises. Il est vrai qu'alors il n'y aurait pas eu de teilhardisme, ni de folle espérance en l'avènement d'un meilleur christianisme chantant la gloire du cosmos.

Ils sont nombreux, je crois, ceux dont le coeur a été ouvert à la grâce de la foi par le Père Teilhard de Chardin et par la lecture de ses livres. Non seulement il est juste qu'ils aient pour la mémoire de celui qui les a ainsi aidés gratitude et vénération, mais on comprend la reconnaissance et l'admiration qu'ils gardent envers ses ouvrages, et envers ce que Gilson et moi appelons sa gnose, et qui apparaît sans doute à leurs yeux comme une doctrine bien fondée. Pourtant ce n'est pas à cette doctrine qu'ils doivent en réalité d'avoir reçu la vérité qui délivre: c'est à la flamme dont j'ai parlé, et qui, du coeur du Père Teilhard, a passé, pour eux, à travers la doctrine, par la sainte grâce de Dieu et par la grâce de la poésie, qui n'est pas surnaturelle mais qui descend aussi du Père des lumières.»

Tous les sentiments, toutes les sensations même, que j'avais eus au contact de Teilhard de Chardin, se virent tout à coup confirmés par ces paroles lucides d'un philosophe qui sut rendre justice à l'érudit, au religieux et à l'écrivain dans un verdict littéraire, tout fait de gloire, d'appréhension, de finesse et d'admiration.



changements dus à la transformation de la matière, matrice de l'esprit — *materia matrix* — jusqu'à ce que, finalement, la fonction suprême de l'univers en marche, le Christ Evoluteur, devienne reconnaissable et adorable.

La découverte de Teilhard, exprimée dans le langage poétique de la métaphore:

«Le monde, si j'ose dire, me paraît tomber en avant et en haut sur le spirituel.»

Le monde! Il devient passionné — plus passionné que savant, déclare-t-il, — dès qu'il se met à parler du monde. Pourquoi? Il est, jusqu'à la moelle, sensible au réel. Cette passion, parfois, en débordant, semble enflammer les lettres qui composent ses mots préférés, les lettres majuscules surtout:

«la Foi au Monde, la Foi à l'Esprit dans le Monde, la Foi à l'immortalité de l'Esprit dans le Monde, la Foi à la personnalité grandissante du Monde!»

Voilà son amour!

Et sa mission, la voici:

«Extraire du monde tout ce qu'il peut contenir de vérité et d'énergie!» — «Faire émerger l'esprit de la matière!» — «Opérer au coeur de chacun de nous la synthèse vivante entre le mouvement ascensionnel évangélique (Foi en Dieu) vers l'en-haut, et le mouvement progressif moderne (foi en l'homme) vers l'en-avant!»

En d'autres mots, mais toujours dans le langage brûlant de Teilhard:

Si tous les hommes, sincèrement, font des efforts dans ce sens, en suivant la *via tertia*, c'est-à-dire l'itinéraire mystique qui exige qu'on communie au Créateur par le monde, ils parviendront, par des actes continus d'amorisation, à pousser l'Hominisation, à christifier l'évolution et à atteindre les termes supérieurs de l'existence: les points Oméga!

De ces points Oméga, foyers cosmiques d'unification et d'union, il y en a deux: celui de l'expérience et celui de la foi. Ils finiront par se synthétiser et par amener le triomphe ultime de l'Hominisation sur toutes les chances mauvaises menaçant le progrès et son évolution.

Ecce poeta! Le visionnaire, le prophète, le mystique apporte au monde son message d'espérance qui, facilement, sera accepté par ceux des mortels, dont la foi en Dieu a été remplacée par une foi aveugle en l'homme scientifique et ses découvertes techniques. Je le répète: Voilà l'oeuvre féconde d'un poète qui, sans cesse, chante son «Hymne à l'Univers» qui, partout, entend battre «Le Coeur de la Matière» et qui, au milieu de nous, vient adorer «Le Dieu de l'Evolution». Teilhard, le philosophe, m'inspire des craintes; Teilhard, le théologien, m'inquiète; mais Teilhard, le poète-prophète, parvient à me faire oublier quelque peu les angoisses que les savants et les techniciens, les philosophes et les technocrates font naître autour de moi.

Et, pourtant, je sais que ce passionné, cet intuitif, en s'efforçant de «synthétiser l'En-Haut et l'En-Avant dans une pensée religieuse, ajustée aux dimensions nouvelles de l'Univers», a lancé une entreprise personnelle, valable seulement pour lui-même. Il l'a dit, il l'a souligné en 1951. Senghor, le poète, Senghor, l'homme d'Etat africain, en acceptant comme théorie réalisable le rêve teilhardien, visant à dépasser le marxisme par «l'inspiration constructive d'une civilisation», provenant des livres de Teilhard, succombe, en admirateur, à la tentation, provoquée par l'admirable conception des relations entre la matière et l'esprit, entre la technique et l'âme, entre l'univers et le Créateur, entre le réel et le métaphysique, telles qu'un visionnaire génial les a définies. Libre à lui de croire qu'un jour cette théorie, aussi hallucinante que grandiose, sera confirmée par les faits. Libre à moi — oui, voilà ma liberté dans le jugement qui revient — de faire valoir des doutes très sérieux au sujet d'une culture, aux dimensions continentales, créée ex Teilhardo.

Dante a eu, lui aussi, la vision d'un Etat idéal dans un monde épris de l'au-delà. Certes, Teilhard de Chardin a une tout autre perspective des choses et de leur transformation, des situations et de leur évolution: au départ elle est plus près de la réalité; mais, en progressant, en évoluant et en se transformant dans les dédales de l'intellect, elle me paraît rejoindre bientôt la conclusion de la «Divine

Comédie». En effet n'y a-t-il pas à la fin, d'un côté comme de l'autre:

«pura luce,  
luce intellettual, piena d'amore;  
amor di vero ben, pien di letizia;  
letizia che trascende ogni dolzore?»

En le disant, je ne veux pas établir une équation: Teilhard de Chardin égale Dante! Non, je veux tout simplement vous inviter à lire l'un, à relire l'autre et à comparer. Si vous avez la patience et l'endurance de le faire, vous verrez que le monde, tout à coup, le monde dans toutes ses dimensions, aura une splendeur intense, jamais soupçonnée.

Et, croyez-moi, c'est promettre beaucoup.

## L'HOMME D'AUJOURD'HUI EN BUTTE A SES PLURALISMES

Il aime les airs triomphateurs, cet homme du vingtième siècle que n'arrivent pas à humilier les tares manifestes d'une civilisation désemparée qui va à la dérive. N'a-t-il pas forcé les secrets de la matière, afin de prendre avec éclat sa revanche sur l'opposé de la substance, ce façonneur impalpable du tangible qu'hier encore on croyait être le dominateur absolu des particules grossièrement mesurables? Ne se réjouit-il pas des courants qu'il vient de déclencher, souverainement, pour que soit démolie, enfin, la théorie d'un dualisme ridiculement vieillot et stupidement gênant: esprit-matière, matière-esprit? Depuis qu'il a inventé le microscope électronique, depuis qu'il s'obstine à lancer dans l'espace des moteurs atomiques et depuis que son vocabulaire s'est enrichi d'expressions sonnantes, telles que positon et negaton, il déclare dépassé le stade des sciences conjecturales et définitivement arrivé le temps des connaissances prévisionnelles positives. Si, donc, demain il se met à lire dans les étoiles, ce ne sera plus en augure, à l'aspect légendaire, qu'il le fera, mais en savant sérieusement certain des pronostics que, sur la base de constatations microphysiques ou oscilloscopiques, il aura calculés selon la logique inattaquable des mathématiques supérieures.

Oui, il est grand, il est très grand, cet homme, capable d'étendre, d'une manière admirablement illimitée, le

fonctionnement naturel de ses cellules grises par la création d'un cerveau technique, aussi prompt dans ses répliques qu'infatigable dans ses opérations de recherche. Il met à nu le passé; il découvre l'avenir; il conquiert la lune; il ira reconnaître la structure de Vénus; il colonisera Mars et il s'installera quelque part sur la voie lactée, mais il refusera de lire, très modestement, les signes de la décadence que ses progrès mirobolants ne cessent d'imprimer dans l'époque contradictoire, qu'il vit, et dans la civilisation rationalo-technico-personnaliste, dont il veut se faire gloire, assez vaniteusement.

Cet être, astreint au service de la technique et exposé aux effets d'un automatisme déformateur, continue à être la victime d'éléments de déshumanisation que semblent sécréter ses nouvelles activités. Depuis qu'il est devenu, pour la vie ou la mort, le voisin de son semblable le plus distant, il accepte apathiquement de supporter les fatigues morales d'une existence tout exempte de stimulants intérieurs, bien nécessaires pourtant aux conquêtes spirituelles. Ne préfère-t-il pas rendre malade la civilisation chrétienne que d'éviter l'éclosion d'autres barbaries intellectuelles, de ne pas sublimer son égoïsme biologique jusqu'à en faire la doctrine appliquée de l'égoïsme et de ne pas donner à son anthropocentrisme culturel les apparences d'une sociabilité spontanée, mise en évidence par la réalité que, grâce aux lumières qu'il sait produire mécaniquement, il s' imagine translucide et économiquement contrôlable dans ses moindres mouvements naturels?

L'existence, pour lui, n'est qu'une expérience sensorielle ininterrompue, gouvernée par des lois clairement définissables, dans lesquelles, ose-t-il affirmer, les éléments métaphysiques n'arriveront plus à surclasser ou à déclasser les facteurs physiques, autrement efficaces. En promouvant de toutes ses forces, techniquement soutenues, sa condition naturelle par l'élimination progressive d'obstacles matériels et moraux et en proclamant le mercantilisme des valeurs artistiques en même temps que l'utilitarisme des enseignements didactiques, il s'ingénie à provoquer une sorte d'état de bien-être, assez fortement établi, paraît-il, pour lui garantir un peu de bonheur.

Quant à la liberté, il s'imagine qu'il la possède totalement, en tant que faculté de diriger sans restriction son être dans le sens irréversible de la jouissance des biens, mis à sa disposition par l'ensemble des individus et des collectivités créateurs. Voilà la seule vérité attrayante, dont il désire rechercher la source et chercher les effets. Toutes les autres, celles surtout qui concernent sa vie intérieure, à laquelle il croit de moins en moins, ne sont pas commercialisables. Leur relativité étant prouvée à satiété par le panorama idéologique passablement confus que son temps se plaît à présenter, il aime à concéder aux réalisations de la sécurité sociale et aux possibilités de la technique plus de force suggestive qu'à toutes les idéologies réunies, dont les formes d'expression dépassées, affirme-t-il, ne font qu'accentuer sa carence dans ce domaine. En revanche, les miraculismes scientifiques et les fantasmes mécanisés, pour ainsi dire, parviennent trop facilement à ôter à son penser direct et sincèrement intuitif tout substrat et toute dignité. S'il faut un assouvissement à son besoin d'infini, il oubliera son for intérieur, pour aller le trouver à l'extérieur. La diversité des idées et des doctrines, expliquant la variété des choses et des faits, le rebute, en le désorientant. Mieux vaut faire son choix, dit-il, selon ses penchants naturels, au lieu de se faire moraliste et philosophe, cherchant à retrouver, quelque part dans les nuées socratiques, au prix d'efforts spéculatifs inouïs, faits de douleurs intellectuelles et de souffrances spirituelles, cette unité que, par leur faute, les générations antérieures ont perdue. Son esprit, ne devrait-il pas avoir une grandeur qui dépasserait celle d'un Thomas d'Aquin, pour qu'il pût y arriver? Et encore? Les seules dimensions qu'il connaisse et qu'il puisse reconnaître à cet esprit sont celles que, trop étroitement, circonscrit la prise de conscience temporaire de ses limites, situées bien en dehors des réserves du génie.

Cet esprit est assez aiguisé, pourtant, pour qu'il se mette à se plaindre très amèrement, dès qu'il doit se rendre compte, en prenant chaudement contact avec la réalité, et de la vitalité et de l'inefficacité des idéologies en présence, des doctrines en conflit et des théories en compétition. La pluralité des phénomènes existentiels et des philosophies

qu'on arrive à en faire découler, l'intrigue profondément. Et instinctivement, au seul profit de sa propre tranquillité, il commence à souhaiter la fusion des éléments variés et disparates dans un système unitaire, générateur d'ordre et de paix. Il n'a cessé de poser ses questions: Quel sera le destin de l'homme dans les diversités qui l'entourent et qui, à tour de rôle, se présentent comme les seules expressions valables de son existence? Les dangers qui le guettent — et qu'il sent guetter — sont-ils les contrecoups du pluralisme social, politique, culturel, religieux, philosophique et théologique? Comment saura-t-il parvenir à la plus exacte interprétation de la réalité, alors que les définitions, émises par les experts, se contredisent ou se détruisent mutuellement? Cette réalité objective, peut-elle avoir plusieurs expressions philosophiques vraies, quand les conclusions, appelées logiques de part et d'autre, s'insurgent contre un ralliement à opérer sous la bannière du même dénominateur?

Où donc est l'erreur? Et où la vérité?

Ces questions ne datent pas d'aujourd'hui, et le problème des pluralismes n'est pas une invention de l'ère atomique. Seulement, depuis que nous nous en croûtons, bien anxieusement, il faut le dire, dans l'entrelacement inextricable des cultures, coexistant tant bien que mal, le crédit de la notion du pluralisme a rapidement augmenté auprès des savants qui sont à la recherche d'une solution satisfaisante et qui, au sujet de la Vérité, ont promulgué une sorte de loi immuable:

Pour absolue qu'elle soit, elle n'exclut pas la diversité des visions!

Chacun de nous a, en effet, son point de vue personnel, à partir duquel il tient à découvrir la part de vérité qu'il veut posséder en toute propriété. Bien qu'il soit probant que la Vérité, tel le diamant taillé, a tant de facettes qu'on ne peut pas les voir toutes à la fois, l'homme philosophe, en admirant un aspect particulier de la réalité, tend malheureusement à se représenter les autres vues sous la lumière de la seule facette brillante, visible à l'intuition fondamentale qui lui est propre. La variété des expressions, concernant la véritable existence humaine, n'est donc pas la

conséquence d'oppositions farouchement inconciliables ou mortellement discordantes. Les définitions peuvent être partielles et valables, à la fois. Même entachées d'erreurs, elles contiennent leur beau brin de vérité. Car, les antagonismes d'idées, tout comme les rivalités d'opinions, ne détruisent pas forcément les éléments de concordance supérieure, leurs mouvements conspirants s'unissant finalement dans le respect commun du grand principe. Le problème majeur posé par le pluralisme, de quelque nature qu'il soit, est appelé à se résoudre en une sorte de synthèse, harmonisant des divers aspects de la vérité et réalisant cette unité essentielle, dans laquelle les différences mineures finiront par s'intégrer. Dès qu'il est reconductible à l'unité du principe, le pluralisme, au lieu d'être dispersif, se fait constructif dans la mesure où l'homme s'attache au jeu rationnel de faire couler dans une même fontaine lumineuse et illuminante les gouttelettes révélatrices de la réalité.

Le pluralisme culturel, qui me tient au-delà de tout autre, exige qu'à son égard, en Européen de bonne souche, je fasse adopter l'attitude que je viens de définir, afin qu'elle se généralise par les voies et moyens, dont je dispose, momentanément. La mission n'est pas pour m'effrayer, bien que son accomplissement soit à l'opposé des petites tâches quotidiennes, méthodiquement, administrativement et consciencieusement exécutées. La culture, fût-elle la plus avancée et la moins corrompue, est dépourvue de valeur absolue. Pourtant, dans la confrontation permanente des civilisations les qualités culturelles, pour relatives qu'elles soient, arrivent à établir des correspondances, grâce à leurs ressources réciproquement complémentaires, et à passer de l'une à l'autre, sans difficultés, ouvrant ainsi le chemin à la moindre velléité d'intégration, dont pourraient se prévaloir les hommes de bonne volonté. En tant que Luxembourgeois, que les circonstances de lieu et de milieu forcent d'attester l'évidence de ce processus assez complexe, se déroulant dans le sens géographique comme dans le sens historique, je sais et je sens que cette affirmation s'accorde très bien avec l'allégation que, dans ce cas, il y a échange, dans les mêmes deux sens, de valeurs philo-



sophiques universelles. L'exiguïté de notre territoire national n'y joue aucun rôle, les dimensions de notre patrie spirituelle dépassent infiniment celles de notre patrie charnelle. Les problèmes philosophiques, politiques, religieux et culturels soulevés par les pluralismes étant absolument les mêmes partout et leur somme paraissant trop élevée pour qu'un homme seul puisse les indiquer, je dois renoncer à l'effort de faire le résumé des connaissances qui s'y rapportent.

Et pourtant, il faut que je les affronte pour voir ramenées à l'unité des principes leurs manifestations aussi variées que variables. Mais, au fait, sont-ils à affronter ou à confronter? Suis-je forcé, en les examinant dans la confrontation et en les exposant à la réflexion du public, selon les ordres de ma mission, de vaincre des réticences et de convaincre des auditeurs? Un agent unificateur, n'est-il pas ridicule dans le rôle qu'il s'approprie sans droit ni autorité?

Ridicule, il le serait sans aucun doute, s'il manifestait l'intention de fusionner les diverses philosophies. Le résultat en serait une indicible confusion. Mais opérer dans le sens contraire à la tentative de fusion, c'est faire oeuvre de synthèse. Par l'application du principe de la diversité dans l'unité — la civilisation occidentale en est la plus pure illustration — je prépare à la vision totale de la réalité. En mettant ensemble les diverses expressions d'aspects particuliers, je suis loin de détruire les systèmes qui ne répondent pas à mes propres convictions. En comparant, je suis poussé à éliminer et à faire éliminer les erreurs, dont aucun système n'est exempt. La philosophie que, finalement, j'adopte, pour en faire la mienne tout à fait, répondra à mes besoins de valeurs humaines. Et je me ferai, très naturellement, le défenseur de la dignité de la personne, de la liberté, de la fraternité, de la justice, de l'amour et de la paix, que les apports valables de toutes les autres philosophies parviendront à revaloriser. Ainsi je serai amené, par le refus de toute attitude ésotérique, à remplacer l'ancien impératif de «l'aut-aut» par un «et-et» plus approprié aux temps où naît une nouvelle culture universelle, à type unique, basée sur les valeurs du progrès technique et complètement ouverte à tout le monde. Dès lors, mon Credo pourrait se

résumer dans l'aveu que tous les éléments constructifs des civilisations actuelles, sans se nuire, peuvent coexister dans une dialectique accessible à tous et prête, en toute humilité, à se soumettre aux exigences de ce qui est valable, sublimement ou non.

Cet effort vers une synthèse présuppose la nostalgie de la compréhension mutuelle, acceptant toutes les discussions fécondes de l'homme à la recherche de son bonheur. Sa pleine ouverture vers l'avenir impose, pour ainsi dire, le dialogue. Et le dialogue permanent, humainement soutenu et sincèrement approfondi, est le seul mode de coexistence possible, parce qu'il parvient à réduire les causes de conflits et parce qu'il s'efforce de mettre en lumière les qualités de ce qui vit, de ce qui agit et de ce qui collabore à l'oeuvre commune de l'entente universelle.

Bien sûr, les hommes, les peuples et les idéologies ne pratiquent pas identiquement la loi de la coexistence. Elle se fait hostile, parfois, indifférente, pour la plupart, et modérément tolérante, de temps à autre. Le dialogue réel qui s'épuise dans la recherche réciproque des connaissances nécessaires à la bonne intelligence, sans le moindre recours à une violence quelconque, met au ban toute sorte d'exclusive, les exclusives étant contraires à l'obligation librement assumée d'entrer en relations d'échange avec toutes les mentalités et toutes les cultures. Il y a des hésitations, à ce sujet, qui sont des crimes de lèse-paix.

Ainsi reconnu, le dialogue, qui sera celui des courageux, devra répondre à plusieurs commandements: il se fera dans une liberté bien comprise; il se gardera de toute verbosité comme de toute irresponsabilité; il prendra des risques sur tous les plans, celui de la charité inclus; et il s'efforcera de s'entourer de silences, afin d'accorder à la réflexion des moments de répit et de repos.

L'intensité de l'existence vraiment et humainement sociale est en fonction d'une vision commune de la réalité, plus ou moins large, plus ou moins profonde, selon l'exploration faite d'un nombre plus ou moins élevé d'angles de vue particuliers.

Voilà le message qu'en homme adulte, chargé d'une mission pleinement transmissible, j'ai à communiquer à

ceux, dont, en père de famille et en citoyen-serviteur de ses semblables, j'ai la garde. Et voilà visée, en premier lieu, la jeunesse qui veut connaître le sens de son existence. Alors qu'elle nous implore de lui indiquer les voies et les possibilités, lui permettant de se développer d'après les règles de l'autonomie, d'enrichir authentiquement sa vie, de se jouer des difficultés et d'avoir confiance en son avenir, elle doit prendre acte de l'incapacité, dont trop de gens font preuve, en entreprenant de faire correspondre leurs actions, leurs convictions et leurs ambitions à la réalité totale, telle que l'histoire l'a formée. Trop de doutes naissent et subsistent au sujet de la survivance de certaines cultures qu'on dit moribondes. La spécialisation professionnelle de plus en plus poussée tend à remplacer la formation totale de l'homme par une formation unilatérale avec tous les attributs d'une déformation hautement qualifiée. Ignore-t-on, déjà, le pouvoir de jouir de tous les biens culturels, la faculté de vivre une vie progressivement humanisée, le don de participer, en se donnant, aux avantages de la vie sociale, la volonté de faire des conquêtes spirituelles, pour en bénéficier personnellement, et le besoin incessant, inassouvable, d'obtenir le caractère d'être supérieur, réalisant, dans les meilleures conditions, les grandes prérogatives existentielles?

Si tel est le cas, je dois tout faire pour rétablir l'ordre détruit. Prévoir le lent et pénible perfectionnement de la personne humaine, c'est munir le jeune des capacités qui feront de lui un producteur de valeurs, dans le milieu même que, par l'expression manifeste de l'acte de se cultiver en permanence, il aura créé. En créant des oeuvres et des états valables, il aidera à construire un monde particulier, dans lequel il aura le droit de demeurer comme dans sa propriété. Ses faits et gestes, à caractère culturel, recèleront des valeurs personnelles qui, par leurs qualités opérantes, prendront de l'extension pour s'universaliser. Faisant le contenu de l'éducation, elles ne cessent de se transformer, sous l'impulsion de différents agents, en valeurs éducatives bien communicatives, d'élever l'homme dans tous les secteurs d'activité et de s'opposer à toute déformation que risqueraient de provoquer les progrès

disproportionnés, faits dans un secteur spécifique, d'un côté, et les exigences particulières d'une science à part, de l'autre.

L'humanisation croissante de l'individu, mieux préparé chaque jour à sa mission d'être en proportion, le plus parfaitement possible, de ses attributs de créature raisonnable, libre et perfectible, ne prend jamais fin. Nécessairement son éducation obéira à la même loi et fera de lui le bénéficiaire et le protagoniste des biens culturels, appropriables, pour autant qu'ils serviront sa particularité. Eduquer l'homme, ce sera, en définitive, la prestesse d'exercer des aptitudes pour l'élévation, par lesquelles le coeur, l'âme et l'esprit, en acquérant les dimensions d'une noble grandeur, nous engagent à humaniser, en dominateurs affables, la technique, afin qu'en nous dominant les machines n'arrivent pas à techniser l'humain.

En prononçant cette mise en garde, j'ai une très pénible sensation, concernant l'approfondissement des réflexions qui ont été faites sur la finalité de nos études. Je me replonge donc dans le gouffre de la question, pour constater, au terme de mes cogitations, que jusqu'à la fin de nos jours il nous faudra cultiver, avant tout, trois sens bien différents: le «sensus sui» ou la prise de conscience exacte et juste de ses moyens, de ses qualités, de ses défauts et de ses possibilités; le «sensus alterius» ou la connaissance, totalement respectueuse, des droits d'autrui; et le «sensus divini» ou le rappel constant, pour l'homme, de son origine et de tout ce qui, au-delà des affaires terrestres, pourrait le faire transcender.

Cultivé — et bien cultivé — d'après ces règles, il finira par comprendre qu'il ne se trouve pas placé entre la machine, qui le sert, et le frère, qui lui en veut, entre la course vers le bonheur et la fuite devant le malheur qui le poursuit pour le rattraper, entre l'irréalité de ses rêves et la réalité de ses déboires, entre Jean-qui-rit et Paul-qui-pleure, mais, le plus brutalement possible, entre le Bien à faire et le Mal à éviter. Là, son choix est à faire et sa responsabilité à prendre. Sachant apprécier justement, à l'aide de ses trois «sensus» bien développés, il consignera la vérité, en proclamant que la théorie de l'éternel méliorisme par le

Progrès n'est qu'un mythe et que le bonheur ne se fera qu'en fonction de la victoire remportée, chaque jour, sur le Mal, ce désordre multiforme qu'on ne saura vaincre par les apports des sciences technisées, mais par le déclenchement des forces intellectuelles, spirituelles et morales personnelles. Elles seules seront capables de résoudre le problème, posé sans discontinuer par la contrainte de l'existence et de la coexistence des hommes.

Finalement l'éducation permanente équivaldra à un effort de dignification progressive de la personne humaine, appelée à rechercher sans cesse le perfectionnement de ses qualités et le raffinement de ses moyens axiologiques de conquête. L'humanisme à pratiquer ne pourra plus être ni purement anthropocentrique, ni exclusivement égocentrique, mais théocentrique. L'homme, en retrouvant alors le sens profond de soi-même et de son destin, trop longtemps ou trop vite oublié, se fera être total qui, dans la plénitude de sa liberté et de son humanité appliquée, s'accomplira avec le concours du prochain, en comblant avec Dieu, sinon en Lui, le vide d'une vie matérielle, mécaniquement déspiritualisée, que rien d'humain ne saurait remplir.

Ainsi se définit la grande aventure historique de l'homme du vingtième siècle. Echouera-t-il dans sa tentative de la courir avec optimisme, alors qu'il s'aperçoit déjà de ses immenses risques? Car, libre au-delà de toute attente, il s'enfermera encore dans la prison dorée de ses pluralismes. L'éternel contradicteur de ses propres élans, désireux de surmonter les obstacles, mis en travers de sa route vers l'unification de l'humanité et l'union des hommes, créera de nouvelles oppositions, s'il ne provoque de nouveaux éléments de dispersion. Son odyssée, se répétant interminablement, sur le plan spirituel comme sur le plan matériel, le veut ainsi. La grandeur d'Ulysse et son immortalité sont au prix de ces aventures extraordinaires, desquelles sortira, à force de volonté, de sagesse, de foi et de dépassement des réalités bassement inférieures, un triomphateur qui sera un créateur de valeurs de civilisation débarbarisée, éminemment profitables à l'ascension continue de ses descendants.

## LE ROLE ÉDUCATEUR DE LA PREMIÈRE CELLULE SOCIALE

Un Aristote de notre temps n'arriverait que très difficilement à définir la situation faite à la famille dans la société pluraliste du vingtième siècle, formée par des hommes qui ne cessent de déchanter, au lieu de triompher sur la réalité qu'ils avaient cru soumise aux belles règles de la prospérité et du progrès technique, régularisateurs infailibles, selon leur profession de foi, de la sécurité existentielle, obtenue grâce à l'égalité civile foncièrement établie, à la liberté de pensée, de conscience et d'association généreusement accordée et à la justice réalisée dans l'organisation sociale de plus en plus parfaite. Les catastrophes de 1914 et de 1939 n'ont pas tardé à remplacer la civilisation d'optimisme, proclamant l'omnipotence de la raison, par une civilisation de dislocation, accusant la raison d'erreurs et de tromperies dans la présentation d'une réalité opaque et non pas transparente. L'idée d'une internationalité uniforme, exempte de valeurs et engendrant une sorte de puritanisme dans la méfiance nourrie à l'égard de l'existence, a été incapable d'éliminer l'inquiétude fondamentale qui nous fait trembler devant les inconnues du lendemain. Atteint du souffle desséchant du matérialisme, l'homme refuse, d'une manière désinvolte, de croire à la puissance des idées positives. Dès lors les objets parviennent facilement à lui imposer leurs lois: celles d'une vie désespérée et meurtrière. Les person-

nalités fortes et créatrices s'estompant progressivement, les nihilistes ont le jeu facile, en accaparant le pouvoir pour faire valoir leur volonté.

Après avoir dégrisé le monde, ils se mettent à heurter les âmes, en les fatiguant et en en détruisant la substance de piété, afin de pouvoir les jeter aux poubelles du temps, très simplement. Le mariage n'est-il pas devenu une sorte de contrat déchirable à souhait? Les familles, n'exhalent-elles pas une odeur de pourriture, si l'on croit les auteurs de romans et de pièces de théâtre? Quelle abdication de l'amour et de la sagesse, auxquels on a enlevé l'élément de ligature par excellence, la religion! Voici donc l'oisiveté, tant intellectuelle que morale, cet art suprême de la carence dans le domaine de la création, de l'idéal et de l'idéologie, poussée à l'extrême. Alors que les parents devraient procéder à un honnête travail de tête et de coeur, ils ne font qu'oeuvre de remplissage et de vidange, à tour de rôle. Et pourtant, en s'acharnant à voir l'avenir à travers leurs regrets, ils brûlent du désir de s'imposer à leurs descendants par en haut. L'exemple est donné surtout par les cercles qu'on dit privilégiés, par les classes sociales les plus élevées qui aiment à se dire intellectuelles et dirigeantes, mais qu'il y a deux mille ans déjà, lors de la fondation de Son Eglise, Notre Seigneur a bien fait d'ignorer au profit des très pauvres pêcheurs.

Ne faut-il pas qu'entre gens sérieusement humains — humainement sérieux — nous fassions tout pour démasquer la grande duperie de l'athéisme bourgeois que les marxistes ont repris à leur compte? On peut très bien être l'enfant de son temps, sans, pour cela, renoncer au feu sacré de l'enthousiasme, luttant victorieusement contre l'indifférence, le scepticisme, l'apathie et l'écoeuement. Mais avant de dire ce que nous voulons être, ici, il est peut-être sage de faire comprendre ce que nous ne sommes pas. Ni attardés maussades, ni réformateurs utopistes, voilà notre devise! L'époque qui nie le fait, palpable pourtant, que la société repose, tout naturellement, tout logiquement, sur les trois piliers de la famille, de la profession et de la cité, s'oppose sournoisement à nos efforts de mettre des accents, aussi nets qu'aigus, dans l'énumération de nos obligations d'hu-

manistes: famille et éducation. Contre Maine de Biran et son fameux: *Vae soli!* Malheur au solitaire! elle voudrait «axiomatiser» sa fausse vérité de l'homme seul, fondement de la classe et dépositaire de toutes les valeurs humaines. Pour elle, l'homme est parfait dès la naissance, alors que nous ne cessons de répliquer qu'il est homme, naturellement, mais qu'il le devient, spirituellement, grâce aux apports permanents de sa famille naturelle, d'abord, et de sa famille spirituelle, ensuite.

La famille? Elle est le contraire, absolument, de ces forces émiettantes, de ces énergies dispersives qui travaillent le corps en dix mille ou en cent mille foyers différents. La famille est un centre où deux âmes se fondent pour n'en plus faire qu'une, en un lieu, vers lequel, par des mouvements centripètes, convergeront les âmes qu'elles créeront. Elle est la meilleure tranche de l'humanité, dans laquelle nous sentons, nous pressentons encore, ce qu'il y a d'essentiel, d'immuable et d'éternel en l'homme. Pour faire un pays, pour faire une nation qui soit beaucoup plus qu'un peuple, il faut de ces familles, de ces belles familles, dans lesquelles s'accomplissent les vrais citoyens.

Au moment précis où le dilettantisme de certains syndicats s'applique à établir les règles de la pédagogie moderne, où la laïcité veut à tout prix séculariser nos écoles, en y enseignant tout, sauf l'essentiel, et où la criminalité juvénile tend à défrayer toutes les chroniques de la presse écrite et non écrite, il nous incombe de nous tourner, résolument, contre l'immense tristesse que la vertu des pédants persiste à répandre, et à en appeler au Maître de la Vie qui, selon un mot de Henri Bazire, est en même temps le Divin Propriétaire de la Joie, de cette joie si nécessaire aux parents prêts, malgré tout, à remplir leur tâche et à exécuter, au jour le jour, leurs devoirs incessants d'éducateurs.

Ils sont les premiers à pétrir la masse délicate des âmes d'enfants; ils sont appelés à semer l'Idée dans le terroir fécond de la raison qui s'éveille; ils ont la charge inestimable d'approfondir la petite personne, en lui donnant, lentement, patiemment, la conscience des dimensions de



son esprit; ils lui apprennent l'art d'agir personnellement; ils lui fortifient la volonté de faire des actes héroïques; ils veillent à la permanence de ses bonnes intentions; ils sont les ingénieurs de la substructure spirituelle; les coeurs trempés de douceur et de piété, ils ouvrent aux yeux de l'enfant les horizons de la vie, qu'ils élargissent pas à pas; ils font que les appels de leur conscience trouvent l'écho dans la conscience ignorée de l'être juvénile, afin que, par étapes, elle soit pénétrée de justice.

La formation, à laquelle ils doivent s'adonner, demande des sacrifices préalablement consentis par l'amour: elle impose donc silence aux passions personnelles, pour faire entendre la voix de la sagesse, à travers cette bonne humeur qui est acte d'abnégation, avant de refléter l'âme qui se veut belle. Tel est leur respect de l'éternel dans l'enfant qu'ils ne recherchent qu'un seul résultat: maintenir en lui la sensation que les horizons métaphysiques, qui l'entourent, sont mystérieusement vivants et attrayants. Puisqu'ils sont les tenants d'une idée universellement magnanime, ils doivent lui imprimer une vitalité accrue et, par là, donner une force explosive plus élevée à sa charité, à sa foi et à son espérance.

En faisant de leur enfant un homme, totalement, et un citoyen, conscient du fait que pour être cet homme, humainement total, il doit accepter la souffrance, ils pratiquent, au-delà de toute politique des affaires partisans, une politique éminemment valable, parce que basée sur des accords spiritualistes. Ils feront sentir, ainsi, que, si nous voulons vivre nationalement et pacifiquement, il nous faut former une vaste famille des familles.

Le secret de leur réussite est simple; il s'exprime en quatre versets: Crois et fais ce que tu veux; aime et fais ce que tu veux; prie et fais ce que tu veux; patiente et fais ce que tu veux!

Mais quel abîme de travail entre l'énonciation de ces versets et la réalisation de leur contenu. Leur succès final a été formulé par le Grec Ménandre, vers 300 avant J. Chr.:

«Ah, qu'il est beau, l'homme, dès qu'il est homme, tout à fait!»

En transposant cette vérité — à redécouvrir — du plan de l'individu sur celui de la première cellule sociale — la famille, selon la formule d'Aristote — et en appliquant à cette opération la progression géométrique qui s'impose, je dois m'incliner devant la grandeur du résultat:

«Ah, qu'elle est belle, la famille, quand elle est famille, totalement!»

## LE CROYANT DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Si les grands savants ont raison — ce qui peut arriver — la petite partie de l'univers que nous habitons, malgré les crises de logement, serait millénaire plus de quarante mille fois. Bien entendu, j'avance ces chiffres avec toutes les restrictions que m'impose mon intellect a-mathématique, car je n'aime pas à discuter avec les calculateurs, auxquels, de prime d'abord, j'accorde la licence de se tromper de deux ou même de trois zéros. Peu importe, d'ailleurs, le nombre exact, quand, tous, nous sommes d'accord, même avec les Ecritures Saintes, pour constater que notre planète en a vu bien d'autres, mais que, dans le courant très respectable des siècles, aucun n'a changé plus radicalement la vie humaine ou l'aspect du monde que celui que nous appelons le vingtième.

Ce qui, il y a mille ans encore, a été jardin de Dieu est devenu, dans l'idée de l'homme, une simple sphère tournante, faite uniquement pour réjouir les grands enfants qui préfèrent à toute tranquillité dans la contemplation les états d'ivresse que procurent les tournois et les carrousels. Et, dans ce jeu sans fin, ce n'est plus l'histoire tragique d'un Galileo Galilei, ni la perception, par le sens métaphysique qui leur est inné, de l'Un invisible et indivisible, planant au-dessus des astres, qui les fascineront. Il n'y a qu'une chose, une seule, qui puisse les tracasser, c'est de pouvoir capter quelque part le vrombissement du moteur terrestre,

d'en palper, un jour, l'allumage et le carburateur et de se mettre, sans tarder, au poste de commande pour faire marcher à leur guise le «petit truc» qui, en les portant, ne se porte pas trop mal.

Entretemps, puisque la découverte de la machine cachée ne se fait pas assez vite, ils inventent des joujoux à explosion ou à réaction qui leur permettront de survoler et, ils l'espèrent déjà, de dépasser en vitesse cette boule vivante qui semble encore ignorer les ratés.

Toutefois, dans l'ensemble de l'engrenage que constitue l'univers tel qu'il apparaît à l'homme, il y a quelque chose qui ne va plus. Et nous voilà, tout à coup, chauffeurs et mécaniciens de l'humanité, à rechercher les causes de cette panne qui nous intrigue. Impuissants, nous faisons les investigations sur les défauts d'un système qui nous arrête pour nous liquider peut-être. Car nous ne cessons d'en appeler à nos spécialistes, les «homines oeconomici», alors qu'il nous faudrait, pour tout arranger, des humanistes d'envergure, c'est-à-dire des «doctores universales». Mais, n'ayant plus confiance en eux, nous nous tournons, toujours avec plus d'entrain, vers les techniciens qui, entraînés toujours davantage par la force de leur engin, qu'ils appellent leur raison pratique, nous déçoivent à leur tour. Nous avançons à regret pour finir par avoir la sensation que tout progrès n'est que régression. En forçant l'allure, nous atteindrons plus vite les états primaires de l'existence humaine.

Quelle est donc cette énigme?

Arrêtons pour un instant, si vous le permettez, le bruit des moteurs que nous sommes pour faire réentendre la voix de la raison qui a des raisons que le coeur d'un moteur est incapable de saisir.

Jusque vers 1849 — je néglige l'histoire d'avant et d'après le déluge pour m'occuper ou me préoccuper plutôt d'un passé beaucoup plus récent — donc, jusque vers 1849 notre pauvre petit monde était une chose assez imprécise, insaisissable et vague. Il y avait, par-ci, par-là, des contrées inexplorées et, ce qui pis était, inexploitées, des points blancs sur les cartes qui s'interposaient entre les pays noirs et les empires fermés à l'accès des Anglais et de leurs frères

teutons. Faire un voyage, partir pour des régions lointaines, c'était réellement mourir un peu, parce qu'il fallait des années pour faire le tour du monde. Le record établi par l'imagination aventureuse de Jules Verne n'est venu qu'un quart de siècle plus tard, au beau milieu de ces temps heureux où l'optimisme libéral allait à la conquête de tout à propos d'un rien. L'ère des trois R était révolue: vaincue la Renaissance, contrecarrée la Réforme et neutralisée la Révolution. Le règne d'un autre mythe avait commencé, celui des trois S: la Science exigeait la Synthèse commercialisable dans tous les domaines pour consolider la Suprématie des sociétés sans le sou et d'autres firmes sans soucis.

Non! Ne nous moquons pas trop de cet optimisme béat que Léon Daudet a qualifié de stupide. Car, contre le bon sens même et contre toutes les vraisemblances, il s'est vu confirmer par des résultats qui ont pu bouleverser l'humanité tout entière. Ils l'ont bouleversée d'une façon telle que le libéralisme lui-même en est mort et que, déjà, l'optimisme est prêt à suivre son exemple.

Quelle a donc été cette force, capable de changer et la face et l'âme du monde et de déraciner l'être qui, à l'heure du revirement soudain, a cru rester à tout jamais le point stable dans le tournoiement des corps solides et des masses liquides?

Déraciné! Oui! Voilà l'expression qui me poursuit pour s'enraciner dans mon esprit. Depuis des années, déjà, l'idée d'écrire un livre sur les déracinés ne cesse de me hanter. Seulement, voilà, je suis venu trop tard, le titre est pris, le livre a été écrit. Il a été écrit par quelqu'un qui est venu trop tôt. Car, le récit de notre aventure la plus terrible serait à refaire, parce que d'autres données, aussi saisissables que saisissantes, sont à portée de plume et n'attendent que soit éclairci, par le truchement d'une raison raisonnable, l'état dans lequel nous sommes en train de sombrer.

Je me garderai bien, croyez-moi, de présenter mes idées personnelles sur cette transformation hallucinante comme étant indiscutables et les seules à être exactes. Elles ne sont, peut-être, que l'exagération d'un sentiment assez diffus, ou confus, si l'on préfère, mais elles sont aussi l'expression

précise et brutale d'une sensibilité mise à nu par les événements des lustres passés et éprouvée par des faits d'un ordre physique et d'un ordre moral. En faisant part, ainsi, de mes impressions, je ferai voir, pour qu'on puisse les contrôler, les pressions exercées sur moi par les gestes de ceux qu'on dit mes frères et par les actes de ceux qui disent agir en hommes.

Bien avant la date que nous soulignons aujourd'hui, les individus qui vivent sur terre ont fini par se rassembler. Les sociétés anonymes fondées, comme nous venons de le voir, par la bonne humeur libérale ont fusionné, pour n'en former qu'une seule, grande, puissante et exécrationnelle, mais nécessaire, qui, en tant qu'industrie de rapprochement, a eu pour but unique l'anonymisation de la personnalité humaine. Les capitales de tous les pays ont suivi la consigne: elles ne forment plus qu'une vaste agglomération avec des quartiers distincts qui sont reliés entre eux par les ailes et par les moteurs.

Pour un changement, c'est un changement qui fait rêver. Seulement, il s'est opéré trop vite. L'homme, en ce qu'il a réellement de supérieur, d'original, c'est-à-dire d'humain, dans le sens propre du terme, n'a pas pu marquer le pas. Habitué aux vitesses animales, quelquefois folles, mais toujours supportables des chevaux en course, il a maintenu, bien au-delà de toute cavalcade, l'inertie dans le rythme séculier des bêtes de somme. Dans ses rêves, il n'a pas encore oublié de caresser l'animal que le moteur va tuer définitivement. Impossible pour lui de l'écarter à tout jamais. S'il n'a plus la permission d'en parler comme d'une chose réelle, il ne cessera d'y faire allusion, en s'attaquant aux horsepower qui lui imposent d'autres vitesses, celles de l'avion supersonique, par exemple. L'habit curieux qu'il met, en montant, et qui lui donne l'aspect d'un être comique du même coup ne le changera pas intérieurement. L'adaptation aux nouvelles vitesses de l'âme, mue par les idées, et du coeur, ému par les sentiments, devra se faire, nécessairement, mais elle ne se fera pas sans déchirement intérieur. Nous assistons à une métamorphose lente, trop lente et pour cela dramatique, qui revêt le caractère d'une crise tragique. L'homme, ce génie inventif, sait construire des superavions,

des superbombes, mais il ne sait pas faire des surhommes. Certes, il a essayé, parce que, quelquefois, sa stupidité dépasse sa témérité. La suite de cette tentative a été une catastrophe mondiale, dans laquelle les moteurs et les machines ont tué des millions d'êtres. Et tout cela a pris la signification d'une vengeance immanente: les matières premières, importées des pays exotiques, au détriment des hommes considérés comme des êtres sans droits, n'ont-elles pas voulu assujettir les Européens à leur tour? Depuis, l'Européen est devenu l'esclave de son moteur; il a augmenté sa force physique, mais c'est une force qui s'ignore. Il ne sait rien ou presque rien de l'écart immense qui sépare ses pouvoirs techniques des facultés régularisatrices de sa conscience. Au progrès technique, qui a sensiblement élargi son rayon d'action physique, il n'a pas su répondre par un agrandissement identique dans le domaine moral, de sorte qu'il existe un déséquilibre entre ses forces extérieures et sa résistance intérieure. Dorénavant ce sera presque toujours la machine qui l'emportera sur la raison, sur l'instinct, sur le sentiment et sur l'intuition.

L'élan vital! Mais c'est, en définitive, le pétrole qui le produit.

Il y a plus grave encore. La foi naïve des gens qui en appelaient, d'abord, aux constructeurs-mécaniciens avant d'implorer l'aide de Dieu a permis l'importation ou l'implantation plutôt de moteurs dans les têtes même des hommes, où ils ont réussi à remplacer la fonction réflexive et la capacité créatrice de l'individu par une mécanique d'un genre tout à fait spécial. La plupart des centrales pensantes fonctionnent comme les machines qui crachent, pêle-mêle, musique, nouvelles, chants, réclames, l'annonce du temps qu'il fera et les cours en bourse. La caractéristique de la raison, le mouvement ondulatoire, a changé complètement jusqu'à adopter, d'après la loi non encore définie de la synchronisation, le mouvement rotatoire du moteur. L'esprit de l'être, ne marchant plus de l'avant, ne découvre nulle part cette ligne de démarcation qui sépare le bien du mal et le vrai du faux. La civilisation n'étant plus ni progrès intellectuel, ni progression morale, mais une sorte de gravitation toujours plus accélérée autour d'un centre

d'intérêts matériels, toutes les valeurs culturelles se perdent définitivement dans le tourbillon provoqué par l'hélice passionnelle.

L'homme-technicien veut faire une technique de l'homme. En même temps il se glorifie de faire du nouveau. Il en fait, tout comme Charles Maurras l'avait prévu, lorsqu'il disait: «Quand les imbéciles créent quelque chose, ils y accolent le mot nouveau.» Ce nouveau, c'est du propre. Vous en connaissez les étapes. Je vous les réciterai, parce qu'il faut les répéter de temps à autre, comme une litanie. Et, de fait, il s'agit de la litanie profane de notre temps: «Munich, pour que ce ne soit pas oublié, Varsovie, pour que ce ne soit pas oublié, Oradour, pour que ce ne soit pas oublié, Lydice, Dachau, Ravensbruck, Auschwitz, Dresde, Hiroshima, Karaganda, Workuta! Pour que ce ne soit pas oublié!»

Non! Que rien ne soit oublié, afin que l'homme finisse par avoir honte de ses faits, qui sont des méfaits, qu'il se souvienne de tout ce qu'il a délaissé, de tout ce qu'il a perdu intérieurement, et de tout ce qu'il a omis de développer: de la conscience, de la morale, de l'âme et du cœur!

La principale de ses occupations n'est plus la joie de vivre dans la joie de créer et de procréer, mais le désir ardent de commander cette machine merveilleuse, parfaite et idéale que serait l'existence, si l'on pouvait pénétrer le mystère de son moteur. En attendant, l'humanité est propulsée par les explosions caténaïres de l'atome du mal. Le monde en devient ivre, parce que, je suppose, il a remplacé l'essence même de l'esprit par l'esprit de l'essence. Tout pouvoir vient de l'essence. L'essence fait la guerre. L'essence fait la paix. Et vive le pouvoir, le pouvoir par l'argent, le pouvoir par la propagande, le pouvoir par l'impertinence, le pouvoir par l'ignorance, le pouvoir par la force, le pouvoir par l'inhumanité! Jadis, les poètes pouvaient dire:

Vieles Gewaltige lebt, und nichts  
ist gewaltiger als der Mensch.

Aujourd'hui, on a changé, avec quelle modération, ce texte:



Vieles Gewaltsame ist, und nichts  
lebt gewaltsamer als der Mensch!

Voilà, exprimé en deux fois deux vers, notre problème. Au début, l'homme était fort, parce qu'il avait une raison et parce qu'il savait en faire usage, selon les préceptes d'une intelligence saine et pure. Aujourd'hui, il tend à devenir brutal, parce que ce n'est plus la raison qui l'emporte, mais un ensemble de fonctions physiques qui sont devenues siennes avec l'aide de la machine, — ne fût-ce que celle que représente dans ses mains la gachette mobile d'une arme à répétition.

Au milieu le plus laid du drame européen, qui est devenu la tragédie du monde, le premier geste des soldats russes a été d'enlever les bracelets-montres, les bicyclettes, avant même de penser aux jouissances charnelles d'une sauvagerie presque mécanisée, elle aussi. Dans les camps de concentration, les détenus bolcheviques ont parlé avec une sorte de vénération incompréhensible des tracteurs qu'ils avaient dû quitter. Ces faits me semblent prouver que là, où une trop grande différence entre la morale et la mécanique a été obtenue trop vite, la déshumanisation de l'homme a fait le plus de progrès. Dans la technocratie de l'Est on a voulu rétablir un équilibre entre l'intérieur et l'extérieur par une sorte de transcendantalisation de la matière. Du fer on a essayé de faire un Dieu, mais ce Dieu-là a eu ses glaives trop bon marché pour qu'il n'eût pas entrepris de se venger des hommes, en les subjuguant comme jamais encore la créature n'a été privée de ses droits les plus élémentaires. Le moteur divinisé par l'homme se tourne impitoyablement contre l'homme, avec une force qui dépasse celle de tout humain. C'est la force de l'inhumain qui sévit contre celui qui a renié Dieu. Car, Dieu, c'est, en quelque sorte, la négation absolue de la machine.

Nous sommes en plein dans le drame et, pourtant, nous jouons, à nous mêmes et à d'autres, la comédie d'une humanité bien protégée contre le fer et le feu. Une grande partie de l'Europe est en agonie, et nous nous comportons comme si nous ne faisons plus partie de ce continent. On a établi, dit-on, une ligne de démarcation à l'est de l'Oder ou à

l'ouest de Dresde, mais c'est là notre très grande erreur. Une erreur terrible quant à ses effets. Car cette ligne de division passe à travers notre peuple comme elle passe à travers tout esprit européen et à travers toute conscience particulière. Ainsi, chacun de nous est en même temps machine et antimachine, comme il est Européen et Anti-européen. Il y a un combat à vie ou à mort qui se livre dans chaque âme. Tous, nous vivons le drame du temps.

Il y a quatre décennies, un ami luxembourgeois, grand penseur, grand journaliste, mort à Dachau, Batty Esch, osa écrire:

«L'histoire moderne a démontré que l'homme qui tendait vers le surhumain ou vers le superpersonnel, par une fatalité inhérente à ses aspirations achevait sa carrière dans l'impersonnel et dans l'antipersonnel, en détruisant lui-même ses meilleures valeurs. Les premiers effets des idées réalisées au 19<sup>ème</sup> siècle, ou plutôt les effets de l'inhumain qui se trouvait à la base de ces idées, se sont déjà fait sentir: le tragique des temps à venir fera certainement ressortir l'antihumain de leur être.»

Paroles prophétiques dont la vérification s'est faite sur le corps et sur l'âme même de leur auteur! Leur substrat de vérité est devenu, en quelque sorte, le lit de mort de l'homme qui n'a vu que trop juste. Et son esprit qui, lui, s'est immortalisé dans des écrits qu'il faudrait relire, est toujours là à nous demander: Est-ce que, grâce au sacrifice des plus purs parmi les Européens, vous avez pu arrêter le processus de la déshumanisation de l'Occident? Votre humanisme tant célébré, que fait-il pour vous préserver d'une autre guerre, plus honteuse que la première et plus accablante pour vous?

Mais, en parlant d'humanisme, ne me faudrait-il pas, tout d'abord, sortir du vague et de l'ambigu qu'incarnent pour ainsi dire les formules claironnantes, étincelantes, parfois, et polyvalentes comme celles qui, à tour de rôle, ont fait miroiter devant nous un humanisme classique, tendant à faire de l'homme une créature idéale, un humanisme héroïque, présentant l'être dans un climat tragique, un humanisme eschatologique, montrant l'homme en révolte contre Dieu, un humanisme moderne, un humanis-

me nouveau, un humanisme technique, un humanisme intégral, un humanisme occidental, sans parler d'un humanisme socialiste, d'un humanisme soviétique, d'un humanisme français, d'un humanisme espagnol et d'un humanisme anglo-saxon? Je ne vous ferai pas le tort, à vous Luxembourgeois, de vous ramener aux sources mêmes de l'humanisme proprement dit, que les historiens disent avoir découvertes au 15<sup>e</sup> et au 16<sup>e</sup> siècles, où les philologues ont remis en honneur l'étude des langues grecque et latine ainsi que des littératures anciennes, ces philologues qui ont été, en même temps, des hommes épris de beauté et de noblesse, de clarté et de grandeur, parmi lesquels, très dignement, ont figuré nos Jean Goricius, Henri et Nicolas Mameranus, Jean Mylius et autres Latomus. Vous n'ignorez pas que la parfaite connaissance du monde grec et latin ainsi que des instruments nécessaires au bon jugement des antiquités ne fait pas encore l'humaniste. Toutefois, le fidèle interprète du penser antique, dans ses facettes les plus diverses, l'explorateur infatigable du monde de la culture qui met à profit une immense curiosité, inspirée des plus pures intentions, a toutes les chances de devenir cet homme complet, authentique, tolérant, qui parviendra facilement à lier entre elles la «mansuetudo», la «clementia» et la «humanitas», grâce à laquelle le «homo lupus» en lui restera dompté, alors que la générosité fera triompher à tout instant les vertus merveilleusement fortes des êtres supérieurs.

Les anciens parmi vous se rappelleront certainement les débats interminables, déclenchés de temps à autre par les défenseurs des «classiques» contre les promoteurs des «modernes»; ils se souviendront peut-être des discussions singulièrement modérées qui ont eu lieu au Parlement français, en 1922, au sujet de la même question; ils éprouveront donc du plaisir à remémorer les explications présentées par Léon Daudet, lors de son intervention brillante et magistralement probante, dans laquelle il sut définir les caractéristiques de l'humaniste, en conseillant l'étude des classiques à

«ceux qui voudront avoir le jugement clair, une vie noble, concrète, digne, ouverte aux préoccupations de

l'esprit, et plus tard, à quelque métier qu'ils s'adonnent, atteindre à cette vision générale des choses qui permettent aux visions particulières leur développement.»

Cela, il faut le dire, ne diffère pas trop de ce que Jacques Maritain a cru déceler d'efficace et de précieux dans l'ensemble des moyens employés pour former l'humaniste :

«L'humaniste tend essentiellement à rendre l'homme plus vraiment humain, et à manifester sa grandeur originelle, en le faisant participer à tout ce qui peut l'enrichir dans la nature et dans l'histoire; il demande tout à la fois que l'homme développe des virtualités contenues en lui, ses forces créatrices et la vie de la raison, et travaille à faire des forces du monde physique des instruments de sa liberté.»

Je souligne ce terme de liberté, parce que la liberté est un des éléments qui distinguent l'humaniste, sa réalisation étant un des buts essentiels de ses efforts qui trouvent leur plus forte expression dans la liberté, revenant, à parts égales, si possible, à tous les hommes. Dès que nous essayons de placer l'humaniste ainsi défini dans son cadre naturel, nous serons forcés, nécessairement, de le confondre avec l'Européen, pour ne pas dire: avec l'homme occidental. En effet, presque toujours, dans nos préoccupations d'humanistes, nous avons en vue, uniquement, l'humanisme occidental, créé par trois grands facteurs qui sont, soit rappelé en passant, la philosophie grecque, l'esprit latin et la théologie judéo-chrétienne, dont la fusion a culminé dans la notion de la dignité humaine.

Mais prenons conscience du fait qu'à chaque époque cet humanisme occidental a eu des orientations diverses qui, selon une théorie récemment émise par l'écrivain allemand Jean Gaitanides — d'origine grecque, la constatation a son importance — se sont complétées, tout en se contredisant. Pour Gaitanides, l'humanisme est à tout moment «l'avocat de la totalité» («Anwalt des Ganzen»). Comme sa fonction est la sauvegarde de cette totalité, il change continuellement ses points de vue, ses contenus et ses formes, selon le changement permanent de la constellation des forces dominantes de chaque période.

Gaitanides s'efforce d'illustrer ses assertions de la manière suivante:

«Ainsi quand le cléricalisme domine, l'humanisme se fait laïc; quand prédomine l'irréligion, il se fait religieux; face à l'absolutisme, il se montre libéral; face à la révolution, conservateur; devant le nationalisme est internationaliste le même qui était nationaliste, lorsque l'esprit national se montrait à peine dans nos peuples.»

Le même Gaitanides nous propose une nouvelle définition de la patrie prédestinée de l'humaniste, en disant: «L'Europe n'existe pas; elle n'est rien sans l'humanisme.»

Ou encore:

«S'il y a une réponse à la question: Qu'est-ce que l'Europe?, cette réponse sera la suivante: l'Europe est l'humanisme!»

Ces citations, excessivement frappantes, ont l'avantage de provoquer de ma part une mise en garde. En effet, mon thème n'exigeant pas le dépiautage des éléments qui entrent dans la composition de la civilisation occidentale, je ne crois pas nécessaire de m'attarder au jeu, assez dangereux, auquel se plaît Gaitanides, en mettant en parallèle l'humanisme et le christianisme. Sans vouloir approfondir le débat, je tiens à affirmer, très énergiquement, que le christianisme dépasse et déborde l'Europe, non seulement dans le temps et dans l'espace, mais encore dans une troisième dimension qui est celle de l'esprit. Il faut donc que nous nous gardions de confondre, ainsi que semble vouloir le faire l'écrivain philosophe allemand, Europe et Occident, christianisme et humanisme.

Et même si sa thèse me plaît, parce qu'elle flatte l'Européen que je suis, je ne pourrais pas accepter sa profession de foi qui voudrait que, l'humanisme étant immortel, en quelque sorte, l'Europe ne pût pas disparaître. Voilà l'erreur fondamentale de Gaitanides. A la rigueur il aurait droit de dire que l'Occident ne meurt pas; mais alors il est inadmissible de prononcer «Occident» et de penser «Europe».

Ce que nous sentons en ce moment, ce dont nous avons peur, en cette minute même, où nous sommes touchés quelque part dans notre âme et dans notre coeur, ce que nous redoutons le plus dans nos réflexions, c'est de voir mourir notre Europe. Nous connaissons sa crise (Mais

crise, dans le sens étymologique du mot, n'est pas uniquement synonyme de catastrophe, elle peut aussi être libératrice de bien) et nous voyons se manifester, un peu partout, des symptômes de décadence. D'ailleurs Gaitanides entre un peu en contradiction avec sa propre théorie, lorsqu'il présente le péché comme fondement de la civilisation chrétienne, lorsqu'il décrit la lutte incessante entre le Bien et le Mal et lorsqu'il parle des rébellions successives faites par les forces subversives contre les valeurs intrinsèques de l'humanisme. Ne dit-il pas, *expressis verbis*:

«Tout mouvement de notre histoire cherche, avec une persistance attristante, son embouchure dans une fin tragique. Malgré le saint, malgré le moine et malgré le chevalier, le Moyen Age n'a pas su réaliser la Cité de Dieu. Il y a ici un échec. Le rêve de la renaissance de la personnalité autonome s'est éteint dans la massification de l'homme. Il y a là un autre échec. La foi du Rationalisme dans le progrès humain a cédé au cynisme du relativisme ou à la soumission aux forces irrationnelles. La Révolution française qui s'était prononcée pour la liberté, l'égalité et la fraternité, s'est terminée dans la dictature impériale de Napoléon. La technique qui avait promis d'augmenter le bonheur humain, a engendré la prolétarianisation, l'Etat totalitaire et la guerre totale. Au lieu de les hausser au niveau de l'égalité dans la liberté, le communisme a conduit les hommes vers l'égalité dans l'esclavage. Tous, sans exception, ont échoué.»

Et voilà Jean Gaitanides nous parlant, après l'Italien Papini, après l'Espagnol Vincente Risco, après une multitude de membres du clergé, du luciférisme dans la civilisation européenne. Voilà qu'il nous prouve, comme les autres, que le diable existe et que ceux qui ne croient pas en lui, en font partie. Voilà qu'il répète, comme les autres et avec les autres, que l'image défigurée du monde, que nous connaissons maintenant, a été créée par le diable. Voilà qu'il confirme son compatriote Heidegger, disant qu'à aucune époque on n'a su tant de choses sur l'homme qu'à la nôtre, mais que, moins que toutes les autres, la nôtre ne sait ce qu'est l'homme. Voilà qu'il confirme encore Christopher Dawson, répétant que l'Europe a non seule-

ment perdu son hégémonie culturelle, mais qu'elle est en train de perdre la foi en ses propres valeurs et traditions.

Non, je n'ai pas l'intention de donner libre cours, ici, à un accès de pessimisme, en vous récitant, par exemple, la diatribe assez connue de Léon Bloy :

«On s'embête, osons le dire. On s'embête solidement, surabondamment et du haut en bas. On est épuisé des rengaines politiques et littéraires. On a mal au coeur de tout ce qui faisait la vie morale de l'ancien monde, et l'immuable nature de l'homme s'acharne pourtant à solliciter de l'idéal. Ce tigre veut sa pâture, sous peine de dévorer son triste cornac. Or, il devient terriblement difficile à dénicher, ce merle blanc d'idéal, dans une civilisation de prétendue science et d'argent qui a congédié, depuis longtemps, comme d'offensives chimères, la Foi, l'Enthousiasme, l'Héroïsme et jusqu'à la pauvre Charité tout en pleurs».

Il est un fait que notre culture, qu'on appelle moderne, est en train de perdre de sa vitalité; que la débilitation générale du jugement, selon les constatations de Huizinga, fait des progrès énormes; que la diminution du sens critique des Européens est indéniable; que nous assistons, de plus en plus passivement, à la négation de l'idéal humaniste et que la décadence des normes morales semble épouser un rythme accéléré. Ainsi le Père Lebret a pu écrire un livre et donner un titre interrogatif à ses constatations: Le suicide ou la survie de l'Occident? Le savant a dû établir que les peuples en voie de développement n'ont pas assez pour vivre, alors que des peuples riches abondent en biens de luxe qu'ils aiment à gaspiller. La différence presque incommensurable du niveau de vie entre les uns et les autres fait naître la peur, d'un côté, et la haine, de l'autre, haine qui, irrémédiablement, conduira aux révolutions sanglantes que craindront les beati possidentes. Les forces créatrices de nos artistes et de nos chercheurs s'amenuisent au fur et à mesure que l'industrialisation excessive les prive de l'atmosphère qui nourrit leur sensibilité. Bientôt nous resterons stupéfaits devant les conséquences directes de la raréfaction de cette atmosphère qui fera ou qui fait déjà cesser de penser. Cesser de penser? Pourquoi? Mais parce que le manque

d'atmosphère ruine la faculté d'attention, principe de toute culture, selon Georges Duhamel. Le caractère impersonnel des oeuvres produites se manifeste d'une manière effrayante. Le développement de l'individu dans la technique de nos jours se réduit à une relation passive entre l'homme et la machine, entre l'homme et le système de la bureaucratisation. Ses gestes prennent, de plus en plus, l'allure et l'apparence de simples réflexes, qui ne sont guère l'expression de la liberté, telle que les humanistes avaient coutume de la comprendre. La mécanisation de l'homme se poursuit, dans les pays qui se disent progressistes, où l'on s'ingénie à produire, par des interventions médicales et même chirurgicales, des automates vivants, obéissant à la volonté et aux consignes d'un dictateur qui parvient à annihiler la liberté de l'individu. Voilà le plus grand danger que me paraît courir l'homme d'aujourd'hui. Bien qu'il rêve de possibilités inimaginables, alors que tous les espaces lui sont accessibles, il finit par limiter les décisions de son libre arbitre à un choix de consommation. Ce qu'il souhaite, en définitive, ce n'est plus la grandeur d'âme ni la connaissance parfaite des hommes et des choses, non, c'est un appareil de télévision ou un voyage à la Côte d'Azur, dans une voiture qui lui appartienne.

Voilà, rapidement esquissée, la constitution ou la structure de l'homme, au début d'une ère qui doit voir apparaître l'homme planétaire. Ne faudrait-il pas, pour la création de cet homme, dépasser largement et continuellement le caractère fragmentaire de l'humanisme classique? En d'autres termes: La discordance entre l'idéal de l'humanisme et l'image réelle de l'humanité d'aujourd'hui, n'est-elle pas telle qu'il nous faudrait désespérer de la grande mission qu'a encore à accomplir le monde occidental? Sommes-nous, après comme avant, capables de faire valoir l'essence même de l'humanisme, du christianisme, de la philosophie et de la pédagogie occidentales pour continuer à jouer efficacement notre rôle de créateur dans un univers qui s'élargit? Est-il possible aux dépositaires de la plus grande civilisation de tous les temps, ou plutôt d'une pluralité de très grandes civilisations, de faire encore des efforts désintéressés, en vue d'une économie



de solidarité, par exemple? Mais tâchons de réduire nos questions à leurs plus simples expressions, en demandant: Quelle sera la mission de nos humanistes modernes dans les nouvelles entreprises qui nous attendent?

Non, nous n'avons certainement pas l'intention de défendre des positions depuis longtemps perdues. Il y a, dans la civilisation occidentale, des idées caduques, mimmortes, qu'on ne peut plus ressusciter. Il y en a d'autres, aussi grandes que belles et impérissables, qui nous dictent le devoir sacré d'apporter une collaboration enthousiaste et totale à la création de l'humanité de demain. Notre première obligation sera de défendre les conceptions de l'homme classique, surtout sur ce plan supérieur, où les valeurs morales et spirituelles sont à la base de tout progrès philosophique et scientifique. Cela présuppose, évidemment, une vision claire des problèmes modernes. Il faut qu'à tout prix nous soyons à jour dans les questions vitales que pose et que posera notre époque. Toujours le «homo sum, nil humani a me alienum puto» fera la loi; c'est elle qui prescrira aux hommes vraiment cultivés d'aujourd'hui, comme elle l'a fait pour les Mameranus et Goricius, les missions qui garantiront la victoire de leurs idées et de leurs actions.

Vous vous demanderez, peut-être, s'il y a moyen de rester à la tête des mouvements rénovateurs, alors que la description que je viens de faire des états d'esprit d'aujourd'hui semble exclure tout redressement ou toute renaissance, soit de l'humanisme tel que nous le concevons, soit de la civilisation occidentale, soit de la grandeur spirituelle intellectuelle, scientifique et technique de l'Europe.

Je vous répondrai que, si, d'un côté, la civilisation a beaucoup perdu, il y a, de l'autre, des forces compensatrices, capables de changer, de métamorphoser la culture dans un monde mieux informé, grâce à la radio et à la télévision, dans un monde qui s'agrandit et dans lequel la divinité elle-même, aux yeux de l'individu, semble prendre plus d'envergure et s'imposer davantage à la méditation.

Permettez qu'ici je reprenne l'idée énoncée par Jean Gaitanides, parlant de la lutte sans fin entre le Bien et le Mal, entre le Divin et le Luciférisme. Malgré les apparen-

ces, il ne désespère pas; il ne désespère pas, parce qu'il est foncièrement religieux et parce qu'il est essentiellement humaniste. Humaniste en ce sens qu'il tient à servir un idéal dans la recherche constante de l'équilibre entre l'intérieur et l'extérieur et de la mesure en toutes choses, sans jamais oublier les conditions réelles de notre vie terrestre; qu'il conserve un esprit d'optimisme et de confiance, en s'appliquant toujours à regarder Dieu et à attendre tout de Lui; qu'il s'efforce de créer autour de soi un climat de paix et de liberté, afin de se mouvoir finalement, selon le mot de Claude Roffat, dans une atmosphère de collaboration humano-divine, où l'âme trouvera, dans son dépouillement volontaire, la joie constante de l'union à Dieu.

Gaitanides n'a donc pas perdu sa foi ni le sens supérieurement réel de sa destination. Pourtant ce n'est pas uniquement d'espoir qu'il se nourrit; il se sait supporté par les émanations mystérieuses de cette vertu cardinale qu'on appelle Espérance, sans que, pour cela, il ait la permission de renoncer à toute action de sa part. Bien au contraire, il se voit obligé de prendre des décisions.

Quelles sont-elles?

Ni spirituellement, ni moralement, ni même politiquement elles ne peuvent être prises pour ou contre un bloc, pour ou contre Krouschchow, pour ou contre de Gaulle, pour ou contre le souverain. Il respectera toutes les libertés et dira qu'elles sont à prendre pour ou contre Dieu. Il respectera également les convictions nationales, en proclamant, contre toute honte, contre toute peur, contre toute équivoque, contre toute indifférence et contre toute trahison que lui, du moins, les prendra pour Dieu. C'est dire, en un mot que, pour autant que ses forces y suffisent, il veut refaire l'Europe.

Etant avec lui, nous dirons que nous voulons, d'abord, sauver l'Europe dans cette partie qui est restée européenne et affirmer, ensuite, les valeurs occidentales dans les pays de l'Est qui tendent à se détacher de nous. Renoncer à l'Est, ce serait renoncer à l'idée fondamentalement européenne qui est conquérante par nature et religieuse dans ses fondements. Si, dans le changement que nous sommes en train

d'opérer, il nous faut changer de direction, c'est en croyants que nous entendons le faire, c'est-à-dire en travaillant à une rénovation temporelle humaniste, en répondant ainsi au contrehumanisme des mécaniques, en restant tout à fait dans le monde, sans être complètement du monde, en restant présents, spirituellement, non pas en tricheurs, selon l'expression de Charles Péguy, mais en adeptes de cette philosophie de l'espoir qui est une protestation vivante contre la philosophie du regret que les vieux aiment à pratiquer («Ah, que c'était beau, jadis, tandis qu'aujourd'hui!»), celle de la cupidité de quelques jeunes («il me faut des millions, une auto, des pouvoirs, etc.») et celle que suscitera la perfection de la bombe atomique («Dieu, c'est l'énergie nucléaire! Je l'ai, donc, gare à vous!»).

Ne péchons ni par l'erreur de vétusté, ni par une haine trop poussée de la technique. Apprenons, enfin, que tout progrès technique peut devenir progrès moral, si l'on cherche à comprendre ce qu'on fait; que la technique moderne peut avoir une action pleinement humanisatrice, dès qu'à l'amour pour la matière et le moteur correspondra un amour approprié pour la divinité.

En 1849 on pouvait dire: «My home is my castle», — pourvu que personne ne me dérange! Je veux être seul au milieu de tout ce qui m'appartient». Aujourd'hui les machines et les moteurs ne cessent de chanter le même refrain «The whole world is my neighbour»! Il me faut vivre avec lui, m'entendre avec lui et lui garantir le respect de tous ses droits! Voilà comment, après des milliers d'années, réapparaît, par la force des choses, la notion primaire du prochain.

Ne restons pas figés à la table comme si notre avenir se jouait aux dés, aux cartes ou à la loterie. Les jeux sont faits depuis longtemps. Si vous cherchez le signe de l'avenir, qui est le signe de toute révolution sociale et morale, vous n'aurez aucune difficulté à le déceler, parce qu'il a été érigé, par quelques coups de la technique des anciens temps, afin de recevoir l'homme-Dieu qui a bien voulu sauver l'humain du mobile perfectionné des sans-pitié.

Par Dieu nous sommes marqués et par Dieu notre voie est tracée. Nous sommes jeunes. Enfin, nous disons que

nous sommes jeunes, car, au fond, qu'est-elle, une jeunesse exprimée en chiffres? Il y a un demi-siècle, en lançant un périodique des jeunes, j'avais la fierté de proclamer qu'elle s'épuiserait à dix-huit ans. Les temps ont changé depuis, j'ai changé avec eux, et aujourd'hui j'ai la présomption de dire qu'elle durera bien au-delà des cinquante-cinq. Donc, nous sommes jeunes et nous le resterons, même après la chute de nos cheveux. Nous le sommes, moralement et spirituellement. Les 4000 ans de civilisation, que sont-ils, comparés aux millions dont j'ai parlé dans l'introduction? Rien qu'un commencement, rien qu'une force toute juvénile, bénie d'en haut et faite pour agir par réaction, pour réagir par action. En un temps qui veut conquérir tous les espaces, même ceux qui appartiennent en propre aux anges et à leur Père, grâce aux engins qui se meuvent par réaction, je trouve que nous sommes parfaitement up to date, techniquement et moralement, en travaillant, comme on dit, en réactionnaires.

Réactionnaires, nous le serons, réactionnaires, nous le resterons pour atteindre plus vite le but glorieux qui est le nôtre:

Dominer la mécanique par la raison, maîtriser le moteur par le coeur, vaincre l'insensibilité par l'amour et dépasser la peur dans la foi!

## ANGOISSE ET ESPÉRANCE

Ceux qui ont admiré les livres de Pearl Buck se rappelleront peut-être avoir lu dans «Vent d'Est, vent d'Ouest» l'épisode bien significatif pour l'attitude atavique que persistaient à adopter les vieux Chinois: Une vieille femme, en protestant contre l'érection de poteaux destinés à recevoir des fils télégraphiques, s'emporte en disant:

«Nos ancêtres se contentaient bien du pinceau et du bloc d'encre, et nous, leurs descendants indignes, qu'avons-nous donc à dire de plus important que leurs augustes paroles pour nécessiter une telle hâte?»

Les gardes rouges d'aujourd'hui, en forçant la marche de leur «révolution culturelle», n'apprécieront plus cette règle, chère au Grec Théognis qui, il y a deux mille cinq cents ans déjà, à la manière orientale, indiqua au comportement de ses semblables une ligne de conduite assez nette: «Une sage lenteur a raison de la hâte». Car la hâte, pour lui, était synonyme de violence dans la vivacité, d'impatience faisant brûler les étapes, de bâclage dans les travaux, de brusquerie sans réflexion, de rapidité fiévreuse obtenue par pression, d'agitation au lieu d'activité ordonnée et d'urgence dans la prise de décisions non mûries.

Aux Orientaux la hâte apparaissait toujours comme l'expression visible du défaut majeur de l'humanité occidentale, entreprenante, fougueuse, aventurière et conquérante, malgré les innombrables échecs dus à sa façon gé-

niale, parfois, de précipiter les choses. Nicolas Boileau, un de ces Occidentaux impétueux, parvint à capter dans un seul vers toute l'insatisfaction ressentie par les hommes en colère, face à la lenteur, exigée par la sagesse pour le développement naturel des affaires et des réflexions :

«Hâtons-nous! Le temps fuit et nous traîne avec soi».

Une école technique, fêtant son cinquantenaire au beau milieu de la turbulence d'un siècle qui aime à se distinguer dans l'histoire des inventions, des découvertes, des constructions mirifiques, des conquêtes spatiales et des agitations essoufflantes, est le lieu rêvé, me semble-t-il, pour procéder à une recherche, scientifique, si l'on veut, et appliquée à la situation du moment, telle qu'elle se présente à l'être raisonnant, libre encore de ses mouvements spéculatifs.

Il y a deux siècles, le philosophe Emmanuel Kant, en se posant la question rhétorique: L'humanité progresse-t-elle sans cesse vers le meilleur?, pouvait encore prévoir trois hypothèses: un progrès sans fin, une décadence continue ou un arrêt au même niveau, pour écarter résolument la deuxième, considérée comme inconcevable par l'esprit humain. Car, dit-il, la chute constante vers le pire est inimaginable, l'humanité étant trop civilisée pour s'anéantir elle-même. Pendant des milliers d'années l'humanité aurait pu raisonner ainsi et être dans le vrai. Seulement, depuis un quart de siècle Kant est dans le tort, parce qu'il n'avait pas prévu la bombe atomique. Un de ses très lointains successeurs, Konrad Lorenz, dans un livre, intitulé: «Les espoirs de notre temps», nous présente l'homme d'aujourd'hui comme un être, fait totalement de contradictions, puisqu'il tient dans sa main la bombe H, que sa raison, son admirable raison a pu concevoir, et dans son coeur, son grand coeur, la passion de l'agression que la même raison n'arrive plus à dompter.

Même en admettant comme vraisemblable la théorie de «l'homme condamné au progrès à perpétuité», dû au développement de plus en plus étendu de la technique, améliorée par les apports continus des sciences, je doute fort que ce progrès soit en tout bénéfique à l'humanité qui s'en glorifie, en s'y attachant de toutes ses forces.

Certes, jusqu'ici cette ère de la technoculture a profité avant tout aux classes laborieuses; elle les a assurées toujours davantage contre la terreur de l'imprévu; elle est en train de transformer la politique, tout comme elle arrive à changer la face du monde; elle fait valoir d'assez fortes capacités pour éliminer certaines divergences et atténuer certaines rigueurs de l'esprit d'égoïsme. Despotiquement conquérante, toutefois, elle tend à tout dominer; elle ne refuse pas les artifices de couverture qui, en prêtant aux merveilles de la recherche appliquée l'aspect du progrès, se mettent à tromper les hommes sur la véritable nature de ses aspirations; loin d'être prête à servir des idéals, elle s'obstine à jeter tout le monde dans un matérialisme envasant. Et, déjà, la conséquence néfaste de ce mouvement est prévisible: l'homme mécanisé, dans son milieu technocratisé, fera naître une civilisation déshumanisante. Nietzsche se verra finalement confirmé, l'accélération de ce progrès de fer et de feu faisant succomber la poule aux oeufs d'or, artificiellement contrainte à pondre trop vite.

On a donc le droit de dire que, depuis trois décennies, nous assistons à la révolution la plus terrible de toute l'histoire humaine: celle qui, en partant d'une simple révolte des moyens d'existence contre la finalité de l'homme, en intervertissant l'ordre des primats, de sorte que, l'intellect se réduisant au technique et au mathématique, le spirituel va s'incliner devant le matériel, fait de l'homme-maître-de-ses-instruments un homme-serviteur-de-la-machine. La machine continue à pervertir la hiérarchie naturelle des valeurs, en écartant l'être créateur, sinon du travail, du moins du travail personnel, dans lequel entraient la joie de produire selon sa propre conception et la satisfaction d'avoir pu apporter à tout objet, issu de sa main, les ornements de son imagination. La loi de la production à outrance, sous laquelle se voit placée la machine, fait naître des besoins artificiels de consommation qui, à la fin, sont aussi absurdes que contre nature, s'ils ne provoquent pas l'intervention des organes de la Santé publique, chargés de défendre les citoyens contre les effets nocifs des produits de l'industrie. Mais le pire dans le développement

et dans l'envergure, que prend l'automatisation toujours plus poussée de la vie, commence à se dessiner: en créant la matière automobile, tendant à se soustraire aux ordres humains, l'homme renonce à l'instrument conduit par sa main créatrice pour se livrer à une chose autonome, produisant sans cesse le même objet, dévalorisé finalement par l'identité absolue avec son prototype.

Proclamer la liberté spirituelle dans le monde des technocrates, c'est risquer déjà sa liberté physique et encourir les peines que la loi de ce monde matérialiste, selon Marx, Engels et Lénine, prévoit pour ce qu'il appelle «sabotage» dans sa dialectique d'acier.

A l'issue de notre admiration pour les choses formées du progrès technique, quand les sens éblouis ont été fatigués par la belle ampleur des nouveautés, partiellement incompréhensibles, nous commençons à nous sentir les victimes différées de la bombe atomique. Jusqu'ici nous avons dû croire, comme à une sorte d'axiome, à la supériorité de notre imagination sur nos capacités de fabrication; maintenant la situation, acquise pendant des millénaires, est renversée par cette énergie nucléaire qui nous prouve que nous pouvons agir au-delà des zones accessibles à notre imagination. Tout à coup nous nous savons dominés par des forces plus grandes que les nôtres. Et nous voilà sous l'emprise des doutes qui risquent de paralyser nos élans créateurs; nous voilà tellement anxieux que nous allons faillir à notre mission d'Européens: le grand rayonnement de notre continent à travers le monde, dû à notre énergie créatrice, physique et morale, mise au service de l'humanité tout entière, est en train de se perdre dans un immense désert de peur.

Bien que toutes les assurances possibles, celles que l'on peut prendre auprès des grandes sociétés et celles qu'on est en droit d'attendre des institutions sociales, semblent exclure l'insécurité de nos ancêtres, la crainte reste. Elle se fait inquiétude en nous et dépasse de loin l'ensemble des soucis provoqués par nos habitudes d'aises et de confort bouleversées. Elle s'approfondit, en devenant hantise au plan supérieur, affolement au plan inférieur de l'être et



en se représentant, dans la confluence des deux courants, comme une fuite permanente devant l'angoisse qui harcèle, en croissant.

Ne pourrait-on pas, dès lors, en un moment d'insomnie, provoquée par les réalisations étonnamment vastes du progrès technique, caresser l'idée de voir arrêté d'un seul coup l'indicible mouvement dont font partie, à Luxembourg comme ailleurs, les écoliers et les étudiants? Quelle serait la conséquence de cette brusque cessation? L'humanité ne retomberait-elle pas dans la barbarie? La gloire du monde ne serait-elle pas effacée d'un seul geste? Et quels malheurs produiraient, à la longue, les dix milliards de machines, fabriquées pour servir la nouvelle divinité qu'on se garde à peine d'appeler Mieux-être-dans-le-Progrès? Se pourrait-il que la somme de leurs silences subits aboutît à l'effet tourneboulant de causer au genre humain les mêmes craintes, les mêmes peurs et les mêmes angoisses que le jeu normal de leur fonctionnement surveillé?

Il y a un siècle l'Anglais Samuel Butler publia un livre qu'il intitula: «Erewhon, or over the Range» (De l'autre côté des Montagnes). Erewhon — anagramme de Nowhere — découvert par un Anglais, nommé Higgs, est un curieux pays, aux habitants très beaux et très polis qui ne connaissent pas l'usage d'instruments mécaniques, un très savant professeur leur ayant démontré que les machines supplanteraient les hommes complètement et qu'il serait nécessaire de les détruire toutes, pour n'en inventer plus jamais.

Voilà pourquoi les jeunes gens sont élevés dans les écoles de la non-raison, enseignant la science hypothétique. N'ayant pas peur de la mort, ils pratiquent une échelle bien insolite des valeurs: les Erewhonéens, tombant malades avant l'âge de soixante-dix ans, se voient infliger un blâme ou une condamnation, alors que leurs défauts de caractère moral sont soignés comme des maladies.

Faudrait-il maintenant suivre l'exemple de ces Erewhonéens et renoncer aux efforts d'apport de nos multiples auxiliaires insensibles, mais énergétiques et énervants, à la fois?

Certes, non! Dans l'atmosphère de plus en plus dense de la technisation grossièrement calculatrice, nous préférons adopter d'autres attitudes: ou bien nous faire quêtistes et dire: «Laissez-nous en paix avec vos appels incessants à la responsabilité; nous voudrions jouir de toutes les ivresses que peut procurer l'ensemble des machines!» ou bien nous enliser dans la crise névrotique collective, provoquée par le progrès qui, d'une manière inconsidérée, va niveler vers le bas, vers l'amoral et vers l'angoisse au moment même où, par réaction, le désir des valeurs spirituelles se fait le plus puissant en nous!

Oui, ce monde paraît s'enrichir à vue d'oeil, dans la part de l'individu comme dans celle de la nation; les économistes ne cessent d'exulter devant les courbes ascendantes de leurs statistiques, illustrant le niveau de vie, le bien-être et la sécurité sociale. Et pourtant Robert Jungk n'a pas tort de mettre en garde:

«On commence néanmoins à se rendre nettement compte qu'il est une nouvelle espèce de paupérisme, dont un sociologue allemand disait récemment qu'il fonctionne «indépendamment du degré de prospérité». Il faut payer la saturation matérielle par l'appauvrissement psychique, et le plein emploi économique n'exclut nullement le «chômage des âmes».

Les constructions, faites de mains d'homme, les pylones, les moteurs, les lasers, les computers, les bolides de toutes sortes, pour inertes et insensibles qu'ils soient, quelques dénués de mémoire et d'âme qu'ils puissent paraître, retiennent de leurs créateurs quelque chose pourtant, quelque chose d'invisible, d'infixable et d'indélébile, à la fois: c'est l'effluve de la chaleur humaine, c'est l'émanation de l'esprit qui a conçu l'objet pour qu'il puisse servir la vie d'une communauté ou l'existence d'un individu. Quoi qu'on en dise, ils sont porteurs d'espairs aussi dans le monde qui, sous l'emprise toujours plus brutale de nouvelles sciences, engendrant de nouvelles techniques, se fait polytechnicien à pas de géant. Tant que l'intuition ne sera pas mise à sec, l'homme technicien sera poussé à se faire une belle image de l'univers que faussera seulement l'aridité ou le dessèchement des aires spirituelles.

Non, ce n'est pas par hasard que les tenants du bon sens commencent à s'occuper de ce «chômage», à étudier l'angoisse du temps et à définir les devoirs de l'esprit.

L'angoisse montante, voilà le signal d'alarme. Les événements, déclenchés par les grandes industries automatisées, par les immenses laboratoires de recherches scientifiques et par les répercussions imprévisibles de la cybernétique, laissent l'individu, réduit à ses propres moyens d'action, complètement impuissant. L'angoisse qui le gagne d'une façon inéluctable n'est que la conséquence d'une très profonde désadaptation: les nouveaux engins de l'aisance, générateurs de loisirs croissants, ne lient pas; ils séparent, ils désunissent, ils divisent et ils désintègrent. L'homme, en cultivant son vil égocentrisme, se stérilise et ne répond plus à sa vocation naturelle de rentrer dans l'ensemble, pour se perdre dans la communauté par l'inertie de l'amour en mouvement. Le décalage entre une technique trop avancée et une organisation politique attardée, la discordance entre les explosions en chaîne des inventions motrices et les arrêts en saccades des puissances morales sont à la base de l'angoisse collective qui, en débordant la crainte de se voir livrée aux humeurs changeantes de forces inconnues, se fait peur métaphysique, peur de mal agir; elle se transforme, en affouillant son lit, et finit par devenir téméraire devant le choix inévitable à faire entre la grandeur extérieure des choses et la majesté intérieure des idées, entre l'assurance entêtée, manifestée devant les produits du progrès matériel, et la foi exprimée par l'âme respirant au fond de l'angoisse qui, à la fin, à la fin de toutes les affections, sublimées sous l'aiguillon de la volonté, se présente comme la soeur jumelle, comme la soeur siamoise même de l'espérance.\*)

---

\*) Ici il me faut ouvrir une petite parenthèse, afin de faire illustrer par d'autres images cette consanguinité, impossible en apparence. Bien qu'une expérience assez douloureuse, longue de cinq années, m'ait fait voir de très près les faces similaires des deux soeurs, dont les yeux, pourtant, reflétaient d'immenses différences d'états d'âmes, il m'est agréable d'éclairer par d'impersonnelles lumières mes propres notions.

Quand, par hasard, après la revision du texte de cette allocution, je me mis à lire dans les livres de l'écrivain suisse Max

Ce que nous possédons, malgré tout et au-delà de la noblesse spirituelle de l'Européen, de sa raison, de son intelligence, de son imagination créatrice et de l'élan, toujours à l'affût des belles occasions, de son libre arbitre, sans parler de la grâce, à l'influx de laquelle il se soumet encore, c'est fort heureusement — et conformément à sa structure nationale et à sa facture personnelle — la «spes contra spem», l'espérance en opposition avec les apparences des faits, l'espérance qui, au lieu de craindre le mal, s'obstine à attendre le meilleur. Elle fait transcender le simple espoir de tous les jours visant le concret, puisqu'elle est fondamentale, absolue dans sa mission de faire sortir de la déception, du désenchantement et de la désillusion une valeur positive: l'homme déçu ou désillusionné, qui espère, se sent libéré d'un enchantement et d'une entrave, provoqués par les biens matériels de l'existence, pour être attiré par la grande aventure de se réaliser soi-même dans le futur au point d'y garantir le salut de sa personne. Son

---

Frisch, j'y découvris des affinités d'idées et de sentiments tellement surprenantes que j'en restai perplexe. Dans le livre: «J'adore ce qui me brûle ou Les difficiles», il y a des expressions d'approches tropologiques, telles que: «la jole de vivre ourlée des bords multicolores de la mélancolie», ou encore: «bonheur, proche de la tristesse». La présentation réelle de notre couple insolite se fait ainsi: «vivre sans angoisse, sans confiance», ou bien: «la machine n'éprouve rien, elle n'a ni angoisse, ni espérance.»

Ces formules auraient pu être le résultat poétique, involontaire, si l'on veut, des souvenirs de la seconde guerre mondiale projetés à travers le tempérament d'un témoin oculaire ému, le livre ayant été écrit en 1942. Mais une vingtaine d'années plus tard, dans le roman: «Que mon nom soit Gantenbein!» l'auteur revient à cet accouplement d'expressions contradictoires, en proposant de «faire supportable la vie sans que l'ouvert y soit et l'incertain, l'incertain fait d'espérance et d'angoisse.»

Pourquoi cette angoisse? D'où vient-elle?

Max Frisch le dit par la bouche de son héros:

„Mon angoisse: ce qui est du domaine de la réitération, ce qui peut être répété.»

Tel étant le cas et telle la vérité, le complément naturel, que Max Frisch recèle, devrait s'exprimer comme suit:

„Mon espérance: ce qui revient très régulièrement pour chasser d'une manière lumineuse mes peurs nocturnes.»

espérance arrive encore à s'affirmer au-dessus de tous ses espoirs dupés, trompés et anéantis. Quand ceux-ci recherchent la fortune ou s'efforcent d'obtenir un cadeau de la Chance, sinon à surprendre la libéralité du Hasard, celle-là s'acharne, très simplement, très courageusement aussi, à épier, malgré les visions apocalyptiques que peuvent faire éclore les conditions sociales contemporaines, l'unique occasion de purifier l'âme de celui qu'elle habite dans les feux de l'angoisse et de l'agrandir par l'intensité de ses souffrances spiritualisées. Et tout naturellement, en le disant, j'ai dans la mémoire, j'ai sur les lèvres le nom de Charles Péguy, le grand architecte du «Porche de la deuxième vertu», présentant l'espérance, «cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout, cette petite fille espérance immortelle», comme «une flamme impossible à atteindre, impossible à éteindre au souffle de la mort».

Il y a une trentaine d'années, au milieu des inquiétudes nées dans les bouleversements d'avant la deuxième guerre mondiale, parut en Argentine un périodique que ses promoteurs, en interprétant les signes, les courants et les peurs de leur temps, n'hésitèrent pas à appeler «Algonia» (Agonie), afin de marquer ouvertement leur conviction que, dans le monde d'alors, la civilisation occidentale était agonisante. Les collaborateurs de la revue acceptèrent d'être nommés «Agonistes» et les directeurs se considérèrent comme de réels «Prot-Agonistes». Mais toutes les activités du groupe furent le contraire, très exactement, de la résignation, de l'abdication, de la renonciation, des velléités d'abandon et de l'angoisse paralysante que le nom semblait vouloir indiquer: elles tinrent à se manifester à chaque instant comme une protestation assez véhémement contre tout mouvement de démission, de soumission, de fatalisme ou d'accomodement avec le pessimisme des mauvais aruspices et comme une lutte acharnée, aux continuels rebondissements, contre les invisibles vagues de l'apathie, insensibilisant d'une manière sournoise les coeurs, les âmes et les esprits des hommes d'élite. Rendant à l'expression, par leurs actes, le sens originel des Grecs, ces hommes pratiquèrent une sorte d'agonistique littéraire, politique et spirituelle, faisant des directeurs les premiers combattants,

les meneurs et les animateurs d'un engagement offensif et entraînant les athlètes de la bonne volonté dans une mêlée d'envergure contre le défaitisme des annonceurs de catastrophes, des étroits d'esprit, des âmes sèches et des dispensateurs du mesquin.

Voilà le message qu'en cette heure solennelle je me plais à transmettre à notre jeunesse étudiante qui est encore l'aire fertile, l'aire de germination de la bonne volonté:

Rien ne sert de vouloir nier les tares de la grandeur réalisée ni de chercher à esquiver les manifestations désagréables des exploits humains qui sont aux oeuvres de génie ce que les épines sont aux roses: se jeter dans les vagues de l'angoisse, se faire porter par elles, vaincre leur courant et exploiter leur puissance à des fins supérieures, voilà la mission des protagonistes! Vous en êtes; votre tâche, dans les deux camps de la technique pure et de la technique de la morale, de la technique du progrès et de la technique de l'humain, n'est jamais achevée. Allez-y en compagnie de «la petite fille espérance», et votre école vous donnera, dans la lumière des nouvelles connaissances, l'enseignement qui sera toujours aux dimensions de son temps! Mais si, pour des raisons plus ou moins respectables, vous ne pouvez pas être des protagonistes, ayez pour le moins le courage de vous comporter en antagonistes des propagateurs du pessimisme culturel, auxquels alors vous opposerez la bonne résistance de ceux qui, de leurs sciences techniques et de leurs instruments mécaniques, savent faire les grands moyens d'actions amélioratrices, prodiguées à l'égard de l'humanité tout entière!

## LE BONHEUR DE L'HOMME MODERNE

Tout engagement de la faculté cognitive de l'homme étant, d'abord, à l'aventure, je me suis éminemment plu au jeu de l'imagination et de la cogitation, de la lecture et des souvenirs, auquel m'ont amené, par à-coup, les efforts intermittents provoqués par l'annonce du thème que les organisateurs du congrès 1965 de Pax Romana m'ont imposé. C'est donc par étapes, faites au gré des mouvements successifs d'attirance et de repoussement, déclenchés par le sujet au rythme de mes états d'âme qui ne cessaient de changer avec la nature des connaissances, acquises un peu au hasard des réflexions, que je finis par m'approcher d'un carrefour d'intention, où l'orateur que vous aviez prié d'être une sorte d'*advocatus Dei* dut se sentir, malgré lui, l'*advocatus diaboli* de l'affaire en instance de jugement: «Le bonheur de l'homme moderne et les moyens de communication de masse».

Pour que vous puissiez vous en rendre compte, je vous invite à suivre, pendant quelques minutes, mon périple sensationniste autour de la mer apparemment calme de l'inspiration et à jeter, en passant, un regard amusé sur les paysages littéraires qui la bordent, paysages parfois étranges que l'appel du bonheur a su créer dans l'esprit des philosophes comme dans le cœur des poètes.

Voici, en premier lieu, le grand ami des encyclopédistes, Claude Adrien Helvétius, qui, dans son poème: «Le Bon-

heur», poème inachevé, malgré ses six chants, contre les sages de l'antiquité et contre les moralistes modernes est allé chercher la source de ses joies non pas dans l'amour, qui finit par engendrer l'ennui et le dégoût, non pas dans les plaisirs faciles, qui s'amenuisent trop vite, non pas dans les richesses, qui peuvent s'envoler, et encore moins dans la philosophie, qui veut dominer tous les sentiments, mais dans sa propre intimité et dans son indépendance totale.

Ludwig Scharf, poète autrichien, visionnaire des extases expressionnistes, a cru trouver son bonheur dans la conception de l'homme nouveau, de l'homme divin, de l'homme assoiffé d'éternité et affamé de terre — «ewigkeits-durstig, Erden-nie-satt». Son collègue compatriote Peter Altenberg, en revanche, l'a vu autrement: «Les millionnaires nous consolent, en nous disant qu'avec les huîtres on attrape aussi des indigestions. Mais en arriver-là, n'est-ce pas justement le bonheur?» Et Frédéric Nietzsche, l'inventeur du surhomme, le créateur du nouveau barbare, libre, jouissant pleinement, tant du point de vue physique que spirituel et esthétique, de son existence, en s'abandonnant tout simplement au vertige du néant et en proclamant, avec autant d'arrogance que de haine, son «Dieu est mort», n'a-t-il pas recours à l'ivresse de la subversion déraisonnante pour se sentir heureux, alors que son faux frère, Paul Ernst, est d'avis que toute humanité à la recherche du bonheur serait une humanité inférieure?

À la même époque, pourtant, la joie de vivre se manifeste dans une doctrine promettant, à la fois, la réalisation du paradis terrestre et la dépréciation absolue, dans l'infini mépris, de la personnalité humaine isolée. Les illuminés d'aujourd'hui qui, comme George Orwell, aiment à dévoiler l'avenir, ne font que découvrir l'homme-robot, complètement insensibilisé, que le régime de l'automatisation parfaite s'acharne à faire agir comme partie infime d'une gigantesque machine, pour laquelle le problème du bonheur est naturellement inexistant.

Heureusement, nous avons les Agnès Varda du vingtième, presque du vingt-et-unième siècle, dont les productions cinématographiques, sous le titre percutant: «Le Bonheur», nous présentent des François, des François



quelconques, des François assez médiocrement formés, un peu banalisés par l'abus des moyens que le progrès, le grand progrès, le très grand progrès met à leur disposition, mais des François irréductiblement heureux. Et pourquoi heureux? Parce qu'ils ont une femme qu'ils aiment, une maîtresse qu'ils aiment, une inconscience qu'ils aiment, tant qu'elle leur permet de remplacer la femme, qui se suicide, par la maîtresse, qui est la cause de cet acte désespéré, et de construire, dans leur bonheur qui n'est pas interrompu pour si peu de chose, l'hypothèse d'un accident aussi simple que stupide.

Et nous avons, dans tous les magasins qui se respectent et qui sont respectés à travers le monde, les symboles de mille sous, ceux qu'on appelle «de secret du bonheur». Vous vous rappelez, sans doute, les trois petits singes, dont le premier se couvre les yeux pour ne rien voir, le deuxième s'enfonce les poings dans les oreilles pour ne rien entendre, et le troisième, des deux mains, se cloue la bouche pour ne rien dire!

Mais nous avons davantage, puisque nous avons, par-tout, les fabricants, les innombrables fabricants de gris-gris et d'amulettes, les fabricants milliardaires; nous avons les augures, les devins, les oniromanciens et les astrologues, qui font, à ce qu'on dit, des affaires fabuleuses sur le marché du bonheur; nous avons les loteries, les lotos, les courses, les bourses, les tripots, les maisons de jeu et les horoscopes; nous avons, sous le nom de cinéma, nos fabriques de rêves; nous avons les nouvelles déesses, officiant dans les temples de Fortune, déesses qu'on appelle stars et starlets; nous avons le culte incommensurable des fétiches; nous avons, jusqu'à perte de vue, les industries-monstres du bonheur; nous jouons, nous achetons, nous inventons pour rejouer, pour acheter encore et pour rester sans cesse à la recherche de cette grande inconnue que les anciens, avec une dévotion indéniable dans leurs dépréciations, intitulaient: Felicitas.

Où est-elle donc, cette dame merveilleuse, cette créature quasiment omnipotente? Quel est son visage? Et quel son pouvoir? Est-elle de ce passé qu'on ne cesse de glorifier, à cause, peut-être, de sa présence dans les temps révolus? Sera-t-elle de l'avenir qu'on cherche à conquérir, afin de

la rejoindre quelque part? Nous sommes, en tout cas, dans un état de précipitation qui risque de nous déséquilibrer. Nous jeter en avant, activer sans cesse notre course effrénée vers les grands, vers les très grands, vers les plus grands lendemains, en construisant, grâce à notre science, elle-même déchaînée, des moyens de plus en plus appropriés à la vitesse follement accélérée de notre existence, voilà, en ce moment, notre manière d'être au beau milieu d'un monde qui se fait technique, à vue d'oeil, et qui, déjà, menace l'autre, le monde spirituel, le monde insatisfait, le monde bouleversé et de plus en plus délaissé, d'une lente et progressive asphyxie, si l'on croit les nouveaux prophètes qui se font les annonciateurs effarés du malheur plutôt que les fins diseurs de la bonne aventure.

Il me serait difficile de nier le fait que, depuis un bon quart de siècle, nous nous sommes mis à briser les formes traditionnelles d'une civilisation, apparemment inattaquable, pour les remplacer, assez fiévreusement, par d'autres, plus aptes, à ce qu'on dit, à l'universalisme de nos vues et à l'universalité de nos connaissances et de nos capacités. Nous avons appris, à ce qu'il paraît, à dompter les forces cachées de la matière, pour les mettre au service de l'humanité, et nous parvenons, petit à petit, à organiser des relations interplanétaires, directes et indirectes, à participer, de n'importe quelle distance, à tout ce qui se fait et se défait dans l'univers et à nous réjouir, en sédentaires bien entourés de nos appareils-joujoux, d'un don d'ubiquité que les contes de fée de notre jeunesse ont à peine pu prévoir.

A nous, déjà, à tout le monde comme à nous, les moyens, désenchantés en quelque sorte, qui créent le mythe de la vie simple, grâce à laquelle, en un tourne-bouton, tous les problèmes trouveront leur solution par le raisonnement machinal et par la planification admirablement mécanisée de la cybernétique et de l'automation. Ne vous parle-t-on pas, à vous, les jeunes, de la «public happiness», de la cité heureuse, dans laquelle on cesserait et de désirer et de craindre? Ne fait-on pas miroiter devant vous les effets de la civilisation du confort, de la société du mieux-être, de la liberté sans entraves, de l'autodétermination de

l'individu et de la «dolce vita» dans un milieu d'américanisation avancée, où le luxe raffiné appelle, avec la vénération du progrès — jusqu'à la bombe atomique, je suppose — la déification des Beatles et l'exploitation à fond des scandales que les nouveaux dieux et les nouvelles déesses se font un devoir de provoquer? José Ortega y Gasset ne se voit-il pas confirmé, tout à coup: «La seule chose qui soit vitale pour l'homme, pour l'homme de 1965, c'est le superflu?»

Les progrès technologiques ayant transformé le processus normal du travail humain, par l'élimination successive des tares d'exécution et par la réduction massive de la durée, l'homme de 1965 commence à se sentir privé de son centre d'équilibre psychique ou de son centre de satisfaction régulièrement produite. Jeté, sans transition pour ainsi dire, dans la civilisation en gestation des loisirs, il cherche le complément d'occupation ou d'évasion dans la distraction que lui offrent la presse, la radio, le disque, le cinéma, la télévision et d'autres moyens de communication dits de masse.

Si j'étais en tout cet homme-là, cet homme-chômeur de 1965, je serais certainement fier de clamer la disparition des maladies que la civilisation de la misère nous avait apportées. Mais voilà que, soudainement, la civilisation du confort qui, comme toutes les autres, produit ses laudateurs et ses détracteurs, m'envoie sa Cassandre, pour qu'elle me mette en garde contre les maladies du bonheur, maladies contagieuses, à ce qu'elle dit, et propagées par les moyens de diffusion, auxquels je viens de faire allusion: symptômes de vertige du vide, déshumanisation du monde fondé sur le matérialisme excessif, perte du sens de la réalité, lassitude provoquée par le tout-arrangé, culte des futilités, analphabétisme éthique et d'autres encore. La Cassandre des temps modernes a beaucoup de maux à annoncer. Digne arrière-arrière-arrière-... petite fille de l'aimée d'Apollon, elle n'est pas crue en tout, mais elle n'a pas tort en tout. Continuons à l'écouter!

«O jeunesse qui t'interroges sur le sens de ton existence, qui ne fuis dans le divertissement que pour tromper ton sentiment d'insécurité, qui, du gangster, fais ton héros

préféré, qui, sous prétexte de regarder l'univers tel qu'il est, n'admire que des stéréotypies, ta civilisation technique, caractérisée par des blousons noirs, par des pantalons que les femmes empruntent à l'homme et par des cheveux démesurément longs que les hommes empruntent à la femme, est celle de la monotonie et de l'abrutissement. A la standardisation matérielle qu'elle a fait naître, répondra, demain, une standardisation mentale, créée par l'emploi des mêmes moyens d'information et de formation, standardisation qui te dépersonnalisera, que dis-je, qui t'impersonnalisera et qui, en t'emprisonnant dans la masse de tes semblables, dont l'extériorité et la banalité façonneront ton bel avenir, conditionnera inévitablement ta vie! Après avoir détruit la nature, afin d'y loger tes camps de sports et de camping, tes maisons week-end et tes palais de parvenus, tu feras anéantir ton naturel par tes multiples diffuseurs de culture et tu finiras par éliminer définitivement la seule possibilité de salut que tu aies jamais eue: ton travail. Qu'as-tu donc fait de tes qualités innées qui, par la puissance de ta contemplation, par l'intermédiaire de ton désir de te réaliser toi-même dans la plénitude de tes droits de tout oser, grâce à ta «socialitas», t'auraient permis d'exceller dans la vraie communauté humaine, heureuse et libre dispensatrice de tes sentiments d'altruisme, volontairement attachée à l'union de tes prochains et foncièrement éprise des merveilles techniques, bâties pour être intégrées dans ton univers hautement spiritualisé?»

Les inventions de nos techniciens ne sont pas forcément des cadeaux de Troyens. Cassandre sait voir et prévoir le mal, j'en conviens, mais elle peut aussi bien mal voir, son infortune la poussant à fausser les perspectives. Tout ce que le génie créateur de l'homme fait naître, a, dès sa conception, un but culturel. Voilà pourquoi, devant Cassandre, j'adopte une attitude très critique et, face au monde, je m'impose une réserve plus ou moins prudente. Etant, tout naturellement, hiérarque dans le domaine des valeurs, je tiens à reconnaître l'ordre qui établit les nuances, avant de me prononcer sur ce qui pourrait être condamnable, dangereux, neutre, acceptable ou précieux. Ce n'est pas l'instrument qui fait l'assassin, c'est la volonté

de l'homme qui arme la main criminelle. Ce n'est pas l'instrument qui fait le saint, c'est la volonté de l'homme qui désaimante l'appareil de tentation. Ils sont nombreux, les nouveaux moyens de communication qui s'adressent à la masse et que la masse adore: ils sont puissants, ils sont efficaces et ils sont appelés, à priori, à faire du bien. La presse: informatrice quotidienne, puissance publicitaire éprouvée, facteur économique très appréciable, élément politique de tout premier ordre, ferment très actif d'assentiment dans l'opinion publique, contrôleuse souveraine de tous les autres moyens de diffusion; la radio: ressource idéale pour ceux qui veulent vaincre le temps et l'espace, réalisatrice du contact instantané, conquérante de l'intimité des personnes, bouche métallique d'un être omniprésent qui tient à interpréter toutes les manifestations et à divulguer toutes les connaissances, instrument-catalyseur de la communion silencieuse des auditeurs, force abolitive agissant contre les discriminations raciales, sociales, professionnelles et d'âge; le film et la télévision: distributeurs de plaisirs populaires, facteurs parfaits d'instantanéité et de participation directe, hypnotiseurs irrésistibles par le son et par l'image, générateurs d'une puissance extraordinaire de dynamisation, d'activation et d'excitation sur le plan de la sensibilité humaine!

Ces moyens classiques de communication se font compléter par d'autres, moins en vue, mais tous en vogue, tels que le disque, les reproductions d'oeuvres d'art, les illustrés de tout genre, les digests, les livres de poche à bon marché, qui, tous, sont devenus ou tendent à devenir les meilleurs véhicules de la diffusion de valeurs culturelles. Certes, notre civilisation traditionnelle, graphique, si vous voulez, semble avoir changé de base, complètement. La presse écrite, celle-là même qui se dit illustrée, en se commercialisant d'une façon inouïe, à tel point qu'elle risque de se dépolitiser, a été dépassée par des moyens de communication, au potentiel d'enrichissement et d'épanouissement humain incommensurable qui répondent mieux aux besoins amplifiés de l'homme moderne: besoins d'être distrait, d'être informé, de savoir, d'apprendre et de se former, en se conformant aux lois inhérentes à la civilisa-

tion audio-visuelle. Les nouvelles techniques, garantissant, au-delà de l'instantanéité, la continuité et l'universalité dans la perception directe des événements internationaux, augmentant les jouissances intellectuelles et spirituelles dans l'abondance des matières présentées au choix du public et multipliant les sources d'instruction du particulier jusqu'à lui donner l'impression d'une réelle vision unitaire de l'existence, par leurs possibilités presque illimitées de rapprochement, accélèrent la rencontre des différentes civilisations, fécondent la convivance des cultures, contribuent au développement de toutes par les différences, dont elles doivent, qu'elles le veuillent ou non, prendre connaissance, et amorcent le dialogue authentique et sincère des races en présence. Ainsi l'opinion publique, passible d'une multitude d'influences, insoupçonnées il y a un siècle, du Demos d'Aristophane, du Herr Omnes de Luther et de Monsieur Tout-le-monde des Français fera quelque chose de plus consistant, de plus valable et de plus prêt au consensus de la majorité, en le transformant en public-témoin et en public-arbitre des contestations internationales.

Le monde qui s'est cherché, l'humanité qui a tout entrepris pour trouver — ou pour retrouver — son unité, possède enfin les moyens qui sont à la mesure de son immense tentative. En nourrissant, d'un côté, les hommes qui ont faim, intellectuellement, spirituellement et socialement, et en donnant faim, de l'autre, à ceux qui regorgent de nourriture, les moyens de communication de masse permettent à chaque individu de participer à la vie active de la culture — démocratisée, selon le terme consacré qui, d'une manière abrupte, fait fi des élites — et amèneront un jour, du moins on l'espère, cet état de paix et de coexistence tolérante qui favorisera l'éclosion du bonheur individuel dans le bonheur collectif.

Or, dame Cassandre qui m'a écouté, n'est pas convaincue. A mon enthousiasme d'emprunt elle entend opposer ses réserves de circonstance, en disant :

«En démocratisant la culture par les moyens de diffusion, dont vous usez et dont vous abusez, vous n'arriverez pas à l'unification, mais à l'uniformisation. Dans la civili-

sation monopolistique que vous êtes en train de consolider, les instruments techniques pensent pour vous, imaginent pour vous, sentent pour vous, créent pour vous et décident pour vous. Il est vrai qu'ils répondent, admirablement, au désir d'évasion de la personnalité, mais ils encomrent son esprit de fausses valeurs; ils abaissent son niveau culturel, en alignant ses goûts et ses opinions à ceux et à celles de la moyenne — qui est la médiocrité —; ils menacent son indépendance intellectuelle et ils détruisent l'atmosphère la plus intime de sa vie privée. Dans le domaine de l'esprit, l'impérialisme de votre système d'information est capable de toutes les trahisons; car il valorise l'exceptionnel au détriment de l'essentiel, le bizarre au lieu du normal et l'exotique à la place du national. L'ensemble hétéroclite de vos informations, diffusées moins pour mettre au courant que pour plaire, ont pour suite de rapetisser le monde aux yeux de votre public, alors que celui-ci aurait droit à toutes les notions de grandeur. Quant aux images, dont vous saturez, dont vous sursaturez les spectateurs, leur sélection, selon des critères de la psychologie individuelle, n'est guère possible, puisque des centrales, dirigées par des équipes, font le choix que, d'une façon dictatoriale, elles vous imposent: images fausses, parfois, images appauvries, très souvent, malgré les apparences de la réalité totale et de la vérité exacte. La prédominance d'images photographiques dans une époque avide d'images, avide d'images non-photographiques, bien entendu, condamne à la passivité la faculté créatrice de l'homme, pour provoquer, à travers un engourdissement cérébral indéniable, une paresse caractérisée de l'imaginative: la production artistique, exigeant un effort concomitant de la pensée, se perd et, mentalement parlant, l'individu se déséquilibre. La radio — robinet sempiternellement ouvert à l'écoulement de tous les radotages — en dirigeant ses fleuves d'idées vers un auditoire bon enfant, n'accroît pas nécessairement le volume d'intelligence. L'action individuelle n'en découle pas; le travail cogitatif personnel ralentit, car l'homme, au lieu d'écouter, ne fait plus qu'entendre. Les magazines, idiotificateurs de classe, parfois, en présentant bien, connaissent des succès palpables sur le plan de la décompo-

sition et de la dépravation de l'esprit comme dans le domaine de l'irresponsabilité qu'ils proclament absolue. Et votre merveilleuse rencontre des cultures! Là, je vous répondrai avec un certain Herbert Read: To hell with culture! Au diable cette culture! Car la rencontre que vous préconisez ne sera pas un lieu d'intégration, mais une jointure de nivellement. Bien sûr, vos moyens de communication de masse ne négligent pas les questions culturelles, — ils les stérilisent. Ils les stérilisent dans la glorification du règne de la science pratiquée sans conscience et de la conquête de l'esthétique divorcée de l'éthique. Ne voyez-vous donc pas que la participation, par le truchement de vos grands moyens de diffusion, du monde, que vous dites moderne, aux considérations spéculatives diminue rapidement au profit d'un intérêt accru pour la technique à application pratique? Culture? En pensant à l'aide de vos machines et en agissant comme vos automates, vous arrivez finalement à mépriser la culture classique et à prendre plaisir — un plaisir démesuré — à cultiver le corps. Tout récemment, Giorgio del Vecchio, professeur romain, a bien exprimé mon opinion: «Personne n'ignore qu'une obscure inquiétude tourmente aujourd'hui tout le genre humain. Nous voulons toutefois espérer que le pire sera évité et que la crise sera surmontée. Mais il faut, pour cela, que les valeurs de l'esprit soient énergiquement défendues et que l'on mette un frein à l'abdication de la culture». Défendre les valeurs de l'esprit? Qui le fera? Comment vous défendrez-vous, puisque, lentement, inévitablement, grâce au travail impersonnel de vos machines, grâce aussi à l'insatisfaction générale qu'elles suscitent en même temps qu'elles fournissent leurs articles de série, vous tomberez malades, vous vous ferez névropathes, pour avoir manqué à votre mission humaine!»

Non, Cassandre n'a pas tort en tout, je le répète. Son tort le plus affligeant — affligeant pour elle et pour nous — est de ne pas trouver la confiance de ceux qui l'entendent. Nous l'avons entendue, sans trop l'écouter, je le crains. Et pourtant il est manifeste que l'homme qui, de la presse comme de la télévision, du cinéma comme de la radio, reçoit beaucoup, ne fait que subir, dans ses opinions



comme dans ses attitudes personnelles, les influences des moyens de communication. Il vit dans une civilisation d'images, dans une société qui, sous le régime d'une information de plus en plus centralisée et d'un divertissement de plus en plus dirigé, s'uniformise toujours davantage. Le système des sociétés pluralistes disparaissant ainsi, il est exposé aux dangers d'une certaine standardisation qui, lentement, affaiblira ses capacités visuelles et qui, à la place d'une solide structure des idéaux, de l'intuition et de l'imagination, mettra les passions fortement brutales ou les sentiments collectifs d'une autre dimension. Mais l'homme moderne, bien qu'incorporé dans la masse, ne subira jamais, dans leur totalité, les influences des moyens de diffusion. Il leur opposera des attitudes définitivement acquises par atavisme ou par éducation. Il fera valoir des dispositions personnelles de réaction et de critique. Son propre milieu l'immunisera, en quelque sorte, et le convaincra, le cas échéant, de la nécessité de faire un choix contre les arrangements des nouvelles techniques.

Ces techniques elles-mêmes sont encore hautement perfectibles; elles feront des progrès d'après les règles de l'émulation et de la concurrence internationales, tout comme le public deviendra plus exigeant, au fur et à mesure qu'il s'adaptera aux changements de la situation faite aux mortels d'aujourd'hui et de demain. Ce qui comptera, ce ne sera pas l'état d'esprit des hommes moyens du présent, ce sera notre volonté d'exploiter à fond la dimension de l'ampleur que la technique aura donnée à notre civilisation. A nous d'assurer à cette ampleur une profondeur par les effets de notre pédagogie appliquée! A nous de cultiver les qualités innées qui nous permettront de bien employer les cadeaux du progrès! A nous donc l'obligation de faire voir, de faire écouter et de faire comprendre! Ce faisant, nous éviterons l'accumulation désordonnée d'images, en nous efforçant de les lier entre elles, de les raisonner, de réfléchir à leur sujet et de faire, d'une compréhension superficiellement mondaine, un acte de véritable entendement humain, naissant des fonds d'un plus vaste savoir complètement acquis. Ni l'intelligence ni l'esprit ne se font sur le simple vu d'un tas de connaissances

que peuvent charrier vers nous tous les moyens de diffusion réunis: l'un et l'autre proviennent de l'intérieur, où les forces motrices n'ont pas cessé de fonctionner. Cette occupation individuelle intérieure, respectée et imitée par tous les hommes, consciente des activités permanentes et sous-jacentes d'une conscience métaphysique ainsi que de l'existence indispensable d'un ordre de valeurs supra-individuelles, fera naître la culture, qui sera une mère pour nous, alors que la civilisation, vantée par les technologues et par les technocrates, négateurs, par les faits, du divin et des sentiments de corrélation entre la vie physique et l'âme, nous dominerait en marâtre.

L'homme a une valeur comme personne et non pas comme partie d'une masse quelconque, fût-elle sublimée par un mythe d'Etat, de race ou de classe. Il a une valeur sociale aussi, comme membre de la famille nationale, au sein de laquelle il jouit de la plénitude de sa responsabilité et de ses droits, facilitant son accès à la condition de personnalité. Cassandre a raison de faire allusion aux dimensions inquiétantes de son avenir, préparé, en majeure partie, par la société de masse hautement mécanisée, dans laquelle les idéologies perdent de leur force attractive et suggestive, pour être remplacées par les réalisations de la sécurité sociale et par les possibilités, apparemment illimitées, de progrès et de bien-être que les moyens de communication se plaisent à accoler aux produits visibles des sciences appliquées. Mais l'homme, s'il veut rester homme, aura toujours sa mission spécifique — qui est une mission spirituelle — à accomplir. S'il obtempère aux obligations y attachées, il ne pourra le faire que dans la modestie et dans l'humilité de la créature, face au Créateur, en affirmant avec joie ses qualités et en respectant les règles du devoir qu'il dira religieux. Ce devoir prendra certainement de l'extension avec la réduction du temps de travail qui, peut-être, sera accompagnée d'une diminution qualitative et qui, par là, risquera de réduire le sentiment de satisfaction résultant du travail bien fait, dans lequel le génie créateur de l'individu aura pu entrer pour quelque chose.

L'insatisfaction, qui commence à se faire jour dans la civilisation des loisirs, me paraît provenir du fait qu'une

relation secrète, existant entre le travail humain et le devoir, dont tout effort serait l'expression visible, a été détruite. Je suis convaincu, en effet, que la somme des actions de force physico-intellectuelle, librement consenties et pleinement dispensées par l'homme dans l'accomplissement de sa tâche quotidienne, d'un côté, et de sa mission humaine, de l'autre, doit rester la même: à diminution, ici, répondra là, si l'intensité de la satisfaction ne veut pas changer, une augmentation dans la même proportion et au même degré. Toute crise dans la civilisation, qu'elle soit audio-visuelle ou autre, est la conséquence d'une fausse liaison: l'homme s'attache de préférence aux moyens qui lui assurent le confort, alors que, pour tirer le plus de profit possible de ces moyens, il devrait faire valoir au maximum ses qualités personnelles, tant intellectuelles que morales et sociales. Or, la masse des individus se met, trop facilement, à tricher sur un plan. Et, du coup, chacun risque de perdre son propre bonheur. Rodin, le sculpteur, n'a pas trop exagéré, en disant: «Le monde ne sera heureux que quand tous les hommes auront des âmes d'artistes, c'est-à-dire quand tous prendront plaisir à leur tâche». Rodin a bien accentué les deux agents du bonheur: le génie créateur et le travail joyeusement fait. Blondel, le philosophe, n'est pas moins catégorique, en affirmant que, seule, l'action, l'action libératrice, garantit le bonheur. Et nous voilà fixés!

La civilisation des loisirs ne veut certainement pas que nous fassions un usage abusif des moyens de communication de masse. Bien au contraire, elle se permet, par définition, de commander halte à ce qui, dans l'existence humaine, a été exagéré, démesuré, disproportionné et excessif par rapport au but final à atteindre. Un peu plus de repos, donc, au corps exploité, un peu plus de quiétude, aussi, à l'esprit tracassé! Ainsi l'esprit trouvera remplie la condition essentielle d'une vie intérieure intensifiée. La civilisation audio-visuelle, combinant la vision directe des choses avec la vision indirecte, très généreusement offre les moyens techniques nécessaires au sondage de l'univers matériel ainsi qu'à la redécouverte de l'univers spirituel. L'un reflétant l'autre, l'un se mettant au diapason de l'autre,

la double tâche de l'être pensant prendra de l'envergure au rythme des inventions, des rapprochements effectués entre peuples, entre continents et entre planètes et des communautés qui ne tarderont pas à grandir à leur tour. En poursuivant son but suprême, un peu dans les intentions de Rodin, l'homme ennoblira les moyens que le progrès lui aura offerts. Et, par un choc en retour, les moyens aideront l'homme à conserver sa dignité de personnalité humaine, à maîtriser ses ambitions et à accepter le monde en union de plus en plus prononcée avec ses prochains et dans l'ordre de plus en plus reconnu qui, dans la paix réelle des hommes et des âmes, rétablira la vraie hiérarchie des valeurs. L'homme, en définitive, ne sera plus l'esclave des machines, mais leur maître. La confiance qu'il réservera à son prochain, un prochain qu'il verra plus grand, intellectuellement, spirituellement et moralement, un prochain très sensé et très sensible, confiance se doublant d'une foi purifiée en tout ce qui s'élèvera au-delà du monde visible, fera qu'il perdra de sa peur et, sciemment, orientera sa vie vers le mystère du salut. Oui, la recherche du salut deviendra le motif dominant de sa mission, de son devoir et de sa tâche quotidienne. La redécouverte de l'irrationnel, qu'il avait cru chassé à jamais, dénoyautera son inquiétude. Il sera serein, paisible, joyeux et satisfait de ses loisirs bien mis à profit. Et sa rencontre avec le bonheur se fera.

Que sera-t-elle, au fond? La rencontre avec Dieu, Dieu vu beaucoup plus grand, opérée dans la rencontre avec le prochain! En travaillant avec celui-ci et pour celui-ci, il aura travaillé avec Dieu et pour Dieu.

Voilà le terme de mon périple, où, contre Jean-Paul Sartre, en demandant l'audience publique contre son «Huis clos», je dirai: Le bonheur, c'est l'autre! L'épanouissement de la personnalité humaine, à la fin d'un développement de sensibilisation transcendante, tant physique que psychique, s'accomplit dans le prochain.

En le proclamant ouvertement, peut-être en Cassandre à rebours, je suis bien conscient du fait que j'ai mis à nu une vérité apprise dans la Bible. Je n'en éprouve ni honte, ni gêne. Toutes les bonnes réflexions faites par l'homme, en philosophe, en théologien, en chercheur

scientifique, en technologue, le ramèneront, infailliblement, vers ce livre qui, d'une façon parfaite, sait préparer à la jouissance du bonheur. Cette jouissance a son prix, même et surtout à l'époque des loisirs, toujours plus étendus, dont les moyens de distraction et les ressources d'attention et de tension d'esprit se valent. Ce prix, Saint François d'Assise l'a indiqué dans une prière qui, en seize vers, arrive à tout dire :

«Seigneur, faites de moi un instrument de votre paix :

Là où il y a de la haine, que je mette l'amour ;

Là où il y a l'offense, que je mette le pardon ;

Là où il y a la discorde, que je mette l'union ;

Là où il y a l'erreur, que je mette la vérité ;

Là où il y a le doute, que je mette la foi ;

Là où il y a le désespoir, que je mette l'espérance ;

Là où il y a les ténèbres, que je mette la lumière ;

Là où il y a la tristesse, que je mette la joie !

Faites, Seigneur, que je ne cherche pas tant

D'être consolé que de consoler,

D'être compris que de comprendre,

D'être aimé que d'aimer,

Parce que c'est en se donnant que l'on reçoit,

C'est en s'oubliant que l'on se trouve,

C'est en pardonnant que l'on obtient le pardon !»

## LE PAPE EST MORT. VIVE LE PAPE!

*«L'oeuvre n'est pas achevée, le combat n'est pas fini, mais l'homme de Dieu vaincra. Il ne se rend pas, il ne meurt pas. Il a longuement expérimenté l'infécondité de la force et l'impuissance misérable de la mort. Il y a des funérailles d'où s'exhale une odeur de vie. C'est l'odeur que l'on respire à Rome. Depuis les funérailles de Saint Pierre, elle monte incessamment d'un millier de tombeaux. Elle n'a point menti aux siècles passés, qui ont été l'avenir; elle se fondra dans les parfums de l'éternité».*  
*Louis Veillot: Papes et Empereurs*

Voilà donc Jean XXIII entré dans cette gloire de l'histoire, à laquelle Louis Veillot s'est plu à accorder d'infinis agréments. Voilà que nous attendons, en repensant sa vie et en forçant, un peu malgré nous, le parallélisme de son existence et de celle de Pie X, que l'avenir le plus proche vienne confirmer, officiellement, l'attribut appellatif de ses dernières fonctions, afin que l'odeur de sainteté et les «parfums de l'éternité» se confondent. Et voilà que notre tristesse, imperceptiblement, disparaît sous le couvert de l'espoir, doublement charitable, qui, du secret de nos pleurs, fait le moyen le plus sûr de nourrir

de très beaux souvenirs dans un climat d'expectatives presque téméraires.

Mais ce grand Pape, dont les dimensions intellectuelles, spirituelles, caractérielles et morales ont eu l'apparence, aux yeux de ses contemporains, d'être incommensurables, offre tant de faces inexploitées à la postérité que plusieurs générations d'historiens, sinon d'hagiographes, auront à coopérer pour découvrir les fins fonds de sa personnalité multiforme. Etant trop près de lui, nous le voyons agir et nous l'entendons parler d'un point fixe qui ne nous permet guère d'embrasser, dans la même réflexion scrutatrice, ses occupations publiques et ses préoccupations intérieures. Et pourtant ! Ne continue-t-il pas, dans notre esprit, dans notre cœur et dans notre conscience, le dialogue qu'il y a cinq ans il a entamé avec l'humanité tout entière ? Ses paroles, ne résonnent-elles pas, sine fine, pour ainsi dire, et traduites de ses actes dans la langue de tout le monde, dans notre mémoire ? :

S'il est vrai que le monde actuel nous offre l'image attristante de plusieurs sociétés humaines privées de tous les éléments de l'idée et de la vie chrétiennes, si nous nous trouvons en face d'une révolution antichrétienne qui nie plus que jamais les principes directeurs de notre civilisation, alors il ne nous reste plus qu'à nous arrêter un instant sur notre route vers la mort pour nous poser cette question angoissante autant qu'irritante : « La vie d'aujourd'hui, a-t-elle encore un sens ? » L'homme, où est-il, où va-t-il ? Que vaut-il, si nous n'acceptons pas l'estimation d'un Bucharin, calculant à quatre-vingt-quinze kopeks la valeur commerciale de l'individu ? Sommes-nous définitivement entrés dans l'ère de l'annihilation ? Quel est le nombre des gens admettant encore l'existence d'une âme, la nature spirituelle de l'âme humaine et son immortalité ? Comment se fait-il que des hommes, des partis, des peuples entiers puissent nous présenter l'inhumanité même comme un humanisme, qui n'est qu'un humanisme à rebours, un humanisme manqué dans une démocratie manquée, la conséquence désastreuse du matérialisme vécu, de l'athéisme prêché et de l'anarchie masquée, tantôt en étatisme, tantôt en dictature ? Que nous reste-t-il, en

définitive, s'il nous faut constater à tout bout de champ la division de l'humanité en deux camps farouchement opposés et haineusement ennemis et méditer l'intransigeance des frères qui ont oublié leurs liens de sang, d'esprit et d'âme? La justice, où est-elle? L'amour, que fait-il? Et Dieu? Quelles conditions, en dehors d'un héroïsme bien au-dessus des forces naturelles de volonté de l'homme moyen, faut-il remplir pour Le retrouver et Le servir et rendre ainsi à l'existence humaine son sens réel?

On le voit bien, la question se subdivise au pas de notre penser et vient buter la seule dont la réponse nous importe aujourd'hui: Trouverons-nous, après tant de déceptions et de désastres, matériels et moraux, assez de courage et de lucidité pour que nous puissions reprendre le chemin de la Foi et de l'Espérance et triompher, au milieu de l'indolence croissante, de l'indifférence opposée aux idées chrétiennes?

Péguy, prophète selon André Rousseaux, semble avoir prédit dans son «Argent», tout en le décrivant de main de maître, cet état. «Nous sommes suspendus, dit-il, et l'on n'en voit pas la fin. . . . Nous avons l'impression que nous allons culbuter sur des événements d'une amplitude inouïe. C'est bien la vieille querelle du monde antique contre les barbares, mais par une espèce d'accroissement peut-être infini en profondeur le monde antique est devenu le monde latin et le monde romain et le monde chrétien et le monde catholique».

Alors? Alors cherchons d'abord à connaître l'homme, cet inconnu, examinons-le et observons-le se débattre dans l'incertitude, maintenir une sensibilité marquée à l'événement, persister dans un automatisme sans relief et sans relâche, se perdre, vers la fin de ses jours, dans une miséricorde sans gloire ou dans une amertume sans issue, tenter l'évasion dans le réel et dans le spirituel, essayer de faire cadrer son visage réel avec celui que les autres contemplent sur lui, se résigner purement et simplement, accepter la mort comme une nécessité et la vie comme une absurdité ou encore se révolter contre la contrainte des choses naturelles.



De nos jours, à ce qu'il paraît, les hommes ont en horreur les mouvements pacifistes internationaux et en appellent, pour liquider leurs petits différends quotidiens, à cette violence que des dictateurs ont éprouvée et que les philosophes n'ont pas réprouvée. Si la pax romana est, avec la pax Christi, seule à s'opposer à l'abdication totale du genre humain, c'est qu'elle croit possible le rétablissement de la paix, tant politique que sociale, et l'élimination de toute violence par l'apport d'une solution chrétienne aux problèmes sociaux. Le problème social se pose sur deux plans, celui de l'homme, d'abord, et celui des faits, ensuite. Il faut viser les deux, à la fois. Tout problème est, en ordre principal, un problème humain. En analysant l'homme, nous trouvons qu'il est rempli de désirs, qu'il n'est que désir: il veut posséder et cherche à dominer! Ses aspirations démesurées heurtent celles, identiques, des autres, et voilà le point de départ de tout conflit. L'égoïsme fait les meurtriers. Il faut tuer cet égoïsme pour permettre aux hommes de respirer dans la tranquillité. C'est ici qu'intervient l'action catholique pour muer la haine, l'envie et la jalousie de l'individu en amour et en charité et pour changer le désir de dominer en désir de servir. Evidemment, il ne suffit pas d'obtenir ce revirement sur le champ restreint de l'action intérieure; si nous n'arrivons pas à l'étendre vers l'extérieur pour qu'il aille embrasser tout le monde, la grande tuerie continuera. Pour juste qu'il soit de dire que tout serait réglé le jour même, où tous les hommes vivraient en chrétiens, il nous faut faire face aux réalités qui nous montrent une humanité de plus en plus athée et qui, dans le domaine public, se perd dans les conflits qu'on dit sociaux. Que faut-il faire pour pacifier le monde et rétablir la paix sociale? D'abord, sortir de cette quiétude mortelle, chère aux intellectuels chrétiens qui entendent maintenir une distinction subtile et fallacieuse entre religion et politique pour pouvoir rester dans l'inertie. Les problèmes sociaux, touchant à l'homme, dans son essence même, touchent aussi à sa foi chrétienne et exigent une prise de position en vue d'une solution légale. La législation peut beaucoup, mais elle laissera toujours une marge pour la misère que, seule, adoucira la consolation religieuse par

l'exercice discret de la charité. Cependant, la charité, à elle seule, ne suffit pas, il faut, à la fois, celle-ci et la politique pour arriver à un état social qui soit juste et, dès lors, accepté par tous dans la paix inébranlable. L'heure est aux chrétiens. Soyons prêts, n'hésitons pas, car il y a des hésitations qui sont des trahisons, ne trahissons pas notre doctrine, mais travaillons selon le commandement de notre croyance qui n'est qu'appel à l'action!

Il faut arriver à faire naître dans l'âme des hommes cette inquiétude qui s'attaquera aux injustices sociales comme à des réalités brûlantes. Si, dans leurs préoccupations, les hommes partent de la considération que le monde n'est pas tel que le christianisme le désire, ils constateront, tôt ou tard, que la faute en incombe à tous ceux qui, ne vivant plus ou ne vivant guère dans la condition des enfants de Dieu, n'ont pas pu se faire une âme sociale qui s'obstinerait à faire créer le Royaume de Dieu sur terre. Car, la vraie cité des hommes, la cité réellement humaine existera seulement, lorsqu'on aura, par des réformes fondamentales et par le changement, hardiment entrepris, de la mentalité d'aujourd'hui, refait la cité de Dieu.

Si la diminution de la croyance, conséquence logique des théories du libéralisme et des activités du socialisme, a eu pour produit une diminution des vérités essentielles de notre condition humaine et, par là, un égarement de l'intelligence qui, par l'intermédiaire d'un certain marxisme, veut sauver l'homme de la mort par asphyxie en lui accordant la vie dans les tortures de l'erreur et dans la misère spirituelle, il y a aussi, par le jeu sans fin de la grâce divine, une augmentation appropriée de la foi dans les croyants qui restent pour faire survivre la vérité une et indivisible et manifester partout la présence des enfants de Dieu. Car, Dieu qui refuse sa vérité aux grands coupables de l'univers, ne la refuse pas à ceux qui le servent en servant le monde, même celui que les athées et les mécréants veulent perdre à tout prix. Quand il fait préparer la fin des siècles par les égards de toute sorte, il prépare en même temps, dans les actes et dans les prières de ses élus, le rachat de l'humanité. Les peines des hommes, suivant le désordre créé dans l'égarement intellectuel, qui forment

l'abîme dans lequel semblent vouloir se précipiter les irréligieux, font éclore, sous l'effet des mêmes douleurs, des forces salutaires dans les âmes religieuses.

Il y aura toujours, et de la même façon, un équilibre plus ou moins stable entre ceux qui faussent l'idée sociale et les autres qui, sans parler de leurs vertus politiques, ne cessent d'agir socialement. Le socialisme selon Marx a failli nous égorger; la société selon l'Évangile et les apôtres de la charité chrétiennement réalisée, de l'amour en action et de la justice pratiquée d'après les lois du royaume de Dieu sera toujours capable, toute bonne volonté ébranlée et toute force saine mise en mouvement, de faire disparaître le désordre actuel dans lequel, anxieusement et péniblement, se débattent les conquérants de l'univers et les inventeurs de la bombe atomique. Certes, elle parlera beaucoup de théologie, cette société, parce qu'elle ne saura ni penser, ni prier, ni souffrir, ni travailler sans être mue par le courant régénérateur qui, depuis deux mille ans, retient le monde de la chute finale sans retour. L'étonnement de Proudhon, constatant que cette théologie est à la base de toute politique, ne l'étonnera plus, car, étant catholique, elle aura à cœur de définir ses lignes de conduite d'après les données du Rédempteur et des Pères de notre Église.

Certes, les infidèles ne viennent pas tous sombrer dans la peur de vivre et dans l'incertitude. Il y en a qui sentent en eux quelque chose de beau, un foyer de forces inconnues, capable de faire quelque chose de merveilleux, de lumineux et de rayonnant. Quelles sont ces forces? D'où viennent-elles? Vers quoi tendent-elles?

Des réponses, il y en a! L'une marxiste, terrestre, optimiste même, si l'on veut, nous montre l'homme qui se croit plus fort que la nature des choses. Malheureusement, elle est en opposition au pessimisme de ceux qui ont pleinement réalisé le marxisme. Elle arrive à créer une foi en une spiritualité laïcisée, en une raison plus humble et pourtant plus orgueilleuse que celle des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles. Une autre solution se dit existentialiste; elle fait sa part au snobisme et à l'absurdité et ne saurait répondre à notre dernière question.

Mais la réponse chrétienne? Elle dresse devant nous toute l'éternité qui ne pourra nous effrayer, tant qu'elle aura le visage de notre vocation. Devant les maux et les inquiétudes, devant les affres et les incertitudes de la vie, devant la force des choses naturelles, que nous ne subissons pas comme les rationalistes et les fatalistes, nous tâchons de nous enrichir et de nous grandir, en acceptant toutes les tares et en consentant à la volonté de Dieu. La vie a un sens. C'est celui-là. Nous ne sommes pas seuls pour l'accomplir, car entre nos souffrances et nous, entre les difficultés et nous, entre toutes les angoisses et nous, il y a toujours, dans toute la plénitude du mystère, le Sauveur, le Consolateur, le Rédempteur, le Christ.

Les moyens à employer pour nous arracher nous-mêmes à notre propre servitude et à tous nos relâchements qui, déjà, sont devenus des lâchetés? Nous les connaissons, parce que nous les pratiquons couramment, sans pourtant nous rendre compte du fait que nous ne les pratiquons pas avec cette âpreté incroyable, avec cette sorte d'âpreté de femme, comme dirait Péguy, qui, seule, nous éviterait les ratages incessants, causes directes du désordre moral et, dans ce désordre, de l'inquiétude humaine. Il nous reste assez de temps pour ne pas exposer les générations suivantes aux tyrannies qui ont fait des victimes parmi nous et qui, autour de nous, ne cessent de nous guetter comme les loups affamés guettent leurs proies. Allons-y!

Des exhortations, exprimant de vieilles vérités; vérités sans cesse répétées par les lieutenants de Dieu contre les faux dieux que tous les temps se mettent à inventer; vérités qui, à travers les siècles, ont fait naître de nouvelles forces, engendrant des renaissances surprenantes de l'humanisme chrétien; vérités qui ont provoqué l'admiration des hommes et engagé les auditeurs aux actes de la foi; vérités qui, dans l'intention de Jean XXIII, ont eu pour but unique de réconcilier, dans le respect des grandes lois, l'homme avec son Créateur, l'homme avec son prochain et l'homme avec la nature, afin que la paix soit rétablie et sa durée garantie!

Et ainsi, en vivant et en agissant selon ses paroles, il a été, dans la plénitude des lumières de Rome, le représentant inoubliable de Celui qui est venu pour servir et qui,

miraculeusement et au moment voulu, sait appeler des ténèbres le servus servorum Dei qui sera en même temps le rector christiani populi.

Je l'ai appelé Jean XXIII; j'aurais pu mettre à sa place Saint-Pierre ou Pie XII, sans enlever le moindre éclat à la vérité de mes réflexions. Car les noms, ici, — simples prénoms désignant les membres d'une même famille, mystérieusement immortelle et spirituellement glorieuse — ne représentent que des points lumineux dans la brillance d'une image, reflétant la grandeur permanente d'une institution bien incarnée qui, lestement, détient les secrets de notre salut.

## SOMMAIRE

Préface . . . . .	5
Les anges de Strasbourg . . . . .	21
Faire l'Europe sans défaire les nations . . . . .	26
Des élections européennes . . . . .	29
Réplique différée . . . . .	32
De l'âme européenne . . . . .	41
Affirmons nos valeurs! . . . . .	54
Responsabilités civiques . . . . .	60
De la coexistence . . . . .	68
Une garantie de la paix . . . . .	75
L'accélérateur du progrès? . . . . .	82
Les tourments des chercheurs . . . . .	85
Pour ou contre la technique? . . . . .	88
La recherche scientifique . . . . .	119
La belle aventure . . . . .	125
Le patrimoine culturel de l'Europe . . . . .	135
Histoire et prophétie . . . . .	140
La nouvelle éducation et le bon sens . . . . .	143
Les jeunes dans le monde d'aujourd'hui . . . . .	150
Le monde de Teilhard de Chardin . . . . .	159
L'homme d'aujourd'hui en butte a ses pluralismes . . . . .	166
Le rôle éducateur de la première cellule sociale . . . . .	176
Le croyant dans le monde d'aujourd'hui . . . . .	181
Angoisse et espérance . . . . .	199
Le bonheur de l'homme moderne . . . . .	209
Le pape est mort. Vive le pape! . . . . .	224